

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Gahonne-la-
Rouge 02 –
Gahonne-la-
Rouge 02 - Le**

Douriaux, Hugues

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a dark, textured blue. A large, translucent orange triangle is positioned in the center, containing a classical-style painting of a nude female figure. A sword is held vertically behind the triangle, its hilt at the bottom and its blade extending upwards. At the very top of the cover, there is a small, solid yellow triangle.

HUGUES DOURIAUX

LE DERNIER DES
ARAMANDARS

LEGEND

ANTICIPATION

HUGUES DOURIAUX

LE DERNIER DES ARAMANDARS

Gahonne-la-Rouge – 2

Legend

Fleuve Noir

© 1995, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-054054 ISSN 0768-3014

CHAPITRE PREMIER

Les feux de ce début d'automne faisaient peser une lourde chape sur l'immensité de la steppe. De hauts rideaux de fumée s'élevaient à l'horizon et l'air immobile, qu'aucun souffle de vent n'animait, semblait devenu le souffle de quelque démon.

C'était l'époque des grandes chasses pour les peuples de la plaine. Les mois d'été et la sécheresse avaient changé l'océan d'herbage en une étendue de foin où les seules zones de verdure se limitaient à d'étroites bandes autour des rares points d'eau. Les membres des diverses tribus : Amadisses, Erahkans, Lihopas, Mahombas, Latahirs... quittaient leurs villages, emportant leurs armes et les pierres à feu. Les hommes allaient en tête. Les femmes suivaient à distance, traînant le charroi, aiguisant le couteau de pierre ou de bronze.

Il n'était pas difficile de traquer les troupeaux de buffles, de chevaux sauvages, de saïgas. Les animaux ne s'éloignaient guère des mares et ruisseaux. Les chasseurs se déployaient de façon à les encercler, puis mettaient le feu aux herbages. Les flammes chassaient le gibier et on le tuait à la lance, à l'arc ou à la sagaie. Ces chasses duraient souvent plusieurs jours. Lorsqu'elles étaient terminées, chacun se réjouissait des abondantes provisions de viande qui nourriraient les tribus lors des longs mois d'hiver. Il arrivait parfois que les incendies se retournent contre leurs auteurs. Il suffisait d'une saute de vent capricieux. Les hommes périssaient alors en grand nombre, pris au piège à l'égal du bison. Mais c'était le tribut à payer aux dieux pour que s'éloigne le spectre de la famine, et on ne pleurait guère les morts. On conservait leur souvenir et, plus tard, lors des veillées, on chantait leurs exploits.

Lorsque la chasse était finie, les femmes se mettaient à l'ouvrage, dépeçant les dizaines de carcasses qui jonchaient la plaine, les débitant pour faire sécher la viande, roulant les peaux, fendant et lavant les intestins, prélevant os, tendons, sabots et cornes. Puis on reprenait le chemin du camp. Les hommes se faisaient admirer par les filles, lesquelles avaient retiré leur tunique, prétendument pour ne pas les salir, en réalité pour montrer leurs charmes à leurs époux et fiancés.

Lorsqu'on arrivait au village, une activité débordante s'emparait de

chacun. □ fallait préparer la grande fête au cours de laquelle on honorerait les dieux, on les remercierait pour les beaux jours de l'été enfui et on les implorerait de rendre l'hiver clément. Lors de cette fête, on se gorgeait de viande, on dansait, on chantait, on évoquait les anciens retournés depuis longtemps dans le monde des Esprits. On n'en négligeait pas pour autant des plaisirs plus profanes. Des concours permettaient aux guerriers de s'affronter en joutes d'où émergeaient le meilleur lutteur, le tireur à l'arc le plus adroit, le cavalier le plus rapide et pour les femmes la danseuse la plus gracieuse, la chanteuse à la plus jolie voix. Lorsque le territoire d'une tribu n'était pas très éloigné de celui de la tribu voisine, il arrivait qu'on se lance des défis. Les concours n'en étaient que plus acharnés, si acharnés qu'il arrivait qu'ils dégénèrent en affrontements sanglants. Il n'était pas rare que ces visites de voisinage entraînent des guerres tribales se prolongeant des années durant, et causant des dizaines de morts.

Le peuple des Latahîrs appartenait à la vaste mouvance des plaines et, comme tel, n'échappait pas à la tradition des chasses automnales. Cette saison-ci avait été bonne et son chef, qui se nommait Thorfaal, se réjouissait de voir la viande suspendue en abondance sur les claies, les femmes s'affairant à tanner les peaux, les enfants à trier les ossements. En vérité, les Latahîrs ne souffriraient pas de l'hiver à venir et Thorfaal ne regrettait pas sa décision du printemps, lorsqu'il avait choisi d'établir le camp non loin de la rivière de l'Ours, en de nouveaux terrains de chasse.

Le peuple latahîr était un peuple puissant. Son territoire était vaste. Les autres tribus des steppes le respectaient. L'hiver, les Latahîrs rejoignaient une région de collines et de falaises, et bâtissaient de longues huttes collectives à l'abri de ressauts rocheux qui les protégeaient efficacement du blizzard. Thorfaal songeait qu'ils se mettraient bientôt en route, que ce serait un long voyage, mais qu'il parviendrait à le mener au mieux, car il était un bon chef, et que les dieux l'avaient en bienveillance.

Thorfaal faisait parfois preuve d'un optimisme prématuré...

Le seul peuple des plaines à vivre différemment des autres était celui des Askanis. Il ne possédait pas de territoire déterminé, ne chassait pas le buffle ou l'antilope, ne pratiquait pas la cueillette ou le troc. Le peuple askani était un peuple de guerriers et tirait sa subsistance du pillage. Divisé en plusieurs clans qui, parfois, se trouvaient éloignés les uns des autres par plusieurs centaines de lieues, il formait une ethnie universellement redoutée. Les Askanis se

déplaçaient sans cesse, hommes et femmes à cheval, tous armés et avides de combat. Leurs dieux étaient ceux de la guerre, ils ne respectaient que la force et, lors de leurs expéditions, ils ne capturaient que des femmes, pour en faire leurs esclaves et renouveler leur sang. Les prisonniers mâles étaient mis à mort dans des raffinements de torture et leurs crânes conservés comme des reliques.

Les Askanis avaient pour habitude de fondre sur leurs proies après la période des grandes chasses. Les tribus étaient très occupées et leur vigilance baissait. De plus, c'était à ce moment qu'elles possédaient le plus de viande séchée, de peaux, de sel gemme. Une attaque rapportait toujours beaucoup de butin.

Physiquement, les Askanis différaient sensiblement des autres peuples de la steppe. Ils venaient du levant, disait-on.

Ils étaient grands et minces, les traits durement marqués. Les hommes avaient le crâne rasé et se peignaient le visage, les femmes, au contraire, avaient leurs cheveux nattés. Lorsque le clan partait en guerre, les deux sexes se battaient également, avec la même férocité. Ils étaient les meilleurs cavaliers de la plaine, les meilleurs archers, et leurs haches de bronze ouvraient les crânes comme des fruits mûrs.

Pour toutes ces raisons, les Askanis étaient haïs des autres clans. Cela leur donnait encore plus de rage à se battre. Ils savaient n'avoir aucune clémence à attendre s'ils tombaient aux mains de leurs ennemis. Les Askanis ne connaissaient que la victoire ou la mort. Ils ne craignaient que leurs dieux.

L'éclaireur arrêta son cheval en faisant voler cailloux et poussière et bondit par-dessus l'encolure en poussant un cri guttural. Son corps était maculé de poussière, son cheval couvert d'écume. Alors que les jeunes et les femmes accouraient, il se fraya un chemin vers la plus vaste des tentes de peau, devant laquelle se tenait, immobile, un guerrier de haute stature, la poitrine couverte de colliers faits de dents de tigres et d'ours. Il se campa face à lui et brandit le poing droit.

Les guerriers accouraient à leur tour, se massant près des deux hommes. Leur fièvre, impassible, attendait l'assentiment du chef. Enfin, ce dernier inclina la tête.

— J'ai découvert les Latahiirs, dit l'éclaireur. À six jours de cheval !

Un murmure joyeux passa sur la foule.

— Combien sont-ils ? demanda le chef du clan.

— Nombreux et bien armés. Ils ont beaucoup de provisions et de peaux et leurs femmes sont belles et fortes !

Cette fois, ce fut un grondement enthousiaste, qu'émirent les guerriers, agitant lances, casse-têtes et boucliers. Leurs épouses n'étaient pas moins excitées, se réjouissant à l'avance des tourments qu'elles infligeraient à leurs futures esclaves.

Le chef askani attendit que le silence revienne. Il leva alors sa crosse de commandement et clama :

— Que les hommes se parent de leurs peintures de guerre ! Que le chaman invoque les dieux afin qu'ils nous donnent la force de l'ouragan et la rapidité de l'éclair ! Bientôt, les Latahîrs connaîtront le poids de l'affliction et les Askanis du clan du Lynx posséderont la prospérité !

Alors que les hommes élevaient à nouveau leurs armes et en frappaient leurs boucliers de peau de buffle, les premiers roulements de tambour résonnèrent.

Les Askanis partirent deux jours plus tard. Ils étaient cinquante guerriers et vingt guerrières, ce qui trahissait l'importance du raid qu'ils s'apprétaient à mener. Ils connaissaient bien les Latahîrs, les ayant souvent combattus, et les rencontres ne s'étant pas toujours déroulées à leur avantage. Ceux qu'ils laissèrent derrière eux, essentiellement les vieux et les femmes ayant des enfants en bas âge, leur souhaitèrent gloire et fortune, et leurs cris les accompagnèrent, alors qu'ils s'enfonçaient dans la steppe, au trot de leurs petits chevaux hirsutes.

Les Askanis chevauchèrent sans prendre de repos, ainsi qu'ils faisaient toujours lorsqu'ils étaient en guerre. Ils ne mangeaient que de la viande séchée et des herbes, et dormaient sur le dos même de leurs montures. Au soir du quatrième jour, ils abordèrent une contrée différant sensiblement de la steppe ouverte. Plus humide, elle était parsemée de forêts et de lacs, et annonçait l'immense sylve qui s'étendait vers le nord-ouest. C'était un beau pays, mais les Askanis ne s'y sentaient pas à l'aise. Habités aux espaces ouverts, ils redoutaient le couvert d'où un ennemi pourrait les surprendre. Ils savaient que les Latahîrs étaient plus nombreux qu'eux et qu'en cas de bataille rangée, ils ne pourraient les vaincre. Aussi firent-ils preuve d'une prudence inaccoutumée, restant groupés, se déplaçant silencieusement, ne faisant pas de feu et envoyant des éclaireurs reconnaître le terrain.

Mais les Latahîrs ne se montrèrent pas et la dernière nuit avant

l'attaque se déroula sans encombre. Lorsque l'aube se leva, l'enthousiasme était revenu parmi le clan.

— Les Latahîrs ont leur village dans une boucle de la rivière, au-delà de ces collines, indiqua le guerrier-éclaireur en montrant une suite de croupes boisées qui s'étendaient vers le sud.

— Alors que résonnent nos cris de guerre ! hurla le chef en levant sa crosse. En avant Askanis !

Guerriers et guerrières répondirent en une vibrante clameur. Ils talonnèrent leurs montures piaffantes. Dans un grondement qui fit trembler la terre, les chevaux se lancèrent au grand galop.

Les trois filles et les deux garçons qui gardaient un troupeau de porcs, non loin de la berge de la rivière, entendirent comme un lointain roulement de tonnerre. Ils interrompirent leurs bavardages et levèrent la tête, cherchant l'orage dans le ciel. Mais les nues étaient dégagées. Le sol vibra sous les pieds des jeunes gens, qui échangèrent un regard inquiet. Saisissant son épieu, une des filles s'avança sur une barre rocheuse qui saillait au-dessus de la prairie. Elle mit sa main en visière devant son front. Un instant passa. Et puis la fille poussa un cri :

— Les Askanis !

Oublieux de leurs cochons, les jeunes gens détalèrent immédiatement, courant de toute leur vitesse en direction du village. Leurs cris de terreur montaient, stridents.

Les fuyards avaient à peine parcouru cent coudées que les cavaliers franchirent le rocher, faisant s'égailler les porcs. Le chef askani aperçut les bergers. Il assura sa lance dans son poing, pressa sa monture du genou, choisissant sa victime. Une fille courait en arrière des autres. Il résolut que celle-ci serait la première à mourir.

La fille regarda par-dessus son épaule, aperçut le cavalier qui venait droit sur elle. Elle fit un crochet désespéré, en direction d'un taillis. Mais le cheval askani avait l'habitude des chasses à l'homme et sans que le guerrier ait eu à lui en donner l'ordre, il changea de direction, talonnant la fuyarde.

Au dernier moment comme si elle avait compris qu'elle n'échapperait pas à son poursuivant la fille se retourna, étendit les bras en un geste de supplication. Avec férocité, l'Askani visa sa

poitrine. La pointe de bronze s'enfonça entre les seins de la femme, si violemment qu'elle ressortit dans le dos. Dans un flot de sang, la malheureuse fut soulevée du sol. D'une torsion du poignet, l'Askani dégagea son arme. La bergère roulait encore sur elle-même que le guerrier choisissait une autre victime, et encourageait son cheval à grands cris.

Mais ses guerriers avaient déjà rejoint les fuyards. Une femme askani abattit son casse-tête sur la nuque d'un garçon, qui roula sur le sol. Le second berger fut proprement embroché par une pique. Une fille boula, touchée par trois flèches en même temps.

Il ne restait plus qu'une bergère. Elle courait comme une biche, bondissant par-dessus souches et rochers. Les Askanis l'encerclaient, retardant le moment de son exécution, la menaçant de leurs armes, se moquant d'elle. Elle roulait des yeux immenses, et sa longue chevelure volait derrière elle au rythme de sa course.

Le chef enfonça ses talons dans les flancs de son cheval, se pencha sur l'encolure, tendant la main. Il crocha l'épaisse masse des cheveux noirs. La bergère hurla, son cuir chevelu à moitié arraché. L'Askani ne la lâcha pas. Elle rebondit sous les sabots du cheval, tenta désespérément de se protéger le visage des cailloux de la prairie.

Un second cavalier s'approcha et, lui aussi en pleine course, saisit une des chevilles de la malheureuse. La fille se retrouva écartelée entre les deux Askanis, et ses cris atteignirent à un paroxysme. La horde hurlait de rire et d'admiration. C'était un exploit que de tuer de cette façon une ennemie exécrée !

Le chef askani leva sa hache de bronze, assurant son coup. Il pouvait voir le visage de la bergère, couvert de sang, et ses yeux immenses qui le regardaient. Il abattit son arme. Le crâne se fendit, le corps de la fille roula sur le sol. L'Askani brandit fièrement la calotte osseuse et le scalp de sa victime.

Mais à cet instant, une grêle de flèches s'abattit sur les Askanis. Une guerrière roula au sol, deux hommes s'effondrèrent sur l'encolure de leurs chevaux. Les autres se détournèrent pour faire face au groupe de cavaliers latahirs qui venait d'apparaître et, sans hésiter, se lançait à l'attaque.

Ils n'étaient que dix, encore l'un d'eux se détacha-t-il de ses compagnons et fit demi-tour pour aller avertir le clan. L'issue du combat ne pouvait faire de doute. Alors que le chef des assaillants détachait cinq cavalières à la poursuite du fuyard, tout le reste de la

horde se jeta à la curée. Askanis et Latahîrs se heurtèrent dans un concert de cris de guerre et de haine. Des chevaux s'abattirent en hennissant. Le chef askani se retrouva en face d'un très jeune Latahîr, un garçon qui en était sans doute à son premier combat, mais qui attaqua avec une hargne farouche. Son manque d'expérience le condamnait cependant et, après deux esquives du torse, l'Askani lui enfonça la lame de sa hache au-dessus du nombril. Le Latahîr hoqueta, lâchant son épée de pierre. L'Askani frappa une seconde fois. Le Latahîr roula au sol, essaya de se relever, tandis que son cheval s'enfuyait en ruant. Avec un cri de victoire, le chef bondit de sa bête, dégaina son poignard. Il frappa du pied au milieu du dos du Latahîr, se laissa tomber à califourchon sur ses reins. Il le saisit par les cheveux, comme il avait fait pour la fille, lui tira violemment la tête en arrière. Domptant les tressautements du corps martyrisé, il enfonça son arme dans le cou du jeune homme et, avec une habileté née d'une longue pratique, il entreprit de lui couper la tête.

Lorsque l'Askani, rouge de sang, se redressa en brandissant son trophée, le combat avait cessé. Tous les Latahîrs étaient morts, et leurs vainqueurs exhibaient leurs dépouilles. Mais ils n'en avaient pas pour autant oublié le but de leur raid et, sans perdre un instant, repartirent au galop en direction du village. Ils rattrapèrent les cavalières qui avaient poursuivi le fuyard. Celui-ci gisait, scalpé, à côté de son cheval percé d'une lance. Le chef askani exulta. Nul ne préviendrait les Latahîrs que la mort fondait sur eux !

Au triple galop, les Askanis longèrent un bois et débouchèrent sur une vaste boucle de la rivière au bord de laquelle avait été bâti le village. Il y avait là des enclos où étaient parqués vaches et chevaux et, un peu plus loin, le camp lui-même, où les Latahîrs vaguaient à leurs occupations quotidiennes. Au milieu de la place était planté le totem tribal. Sa simple vue alluma au cœur des Askanis une rage sacrée, quasi religieuse. L'ennemi devait être anéanti, et ses dieux avec lui !

Un cri d'alarme monta, mais il était déjà trop tard. Devant la horde, ce fut comme une envolée de moineaux. Chacun fuyait, essayant de sauver sa vie, sans songer à se battre. Les femmes couraient pour essayer de retrouver leur marmaille, des hommes voulurent sauter à cheval, les enfants hurlaient de terreur. Comme une vague irrésistible, les Askanis les bousculèrent, abattant leurs armes, arrachèrent les tentes, abattirent les clôtures des parcs à bestiaux. Vaches et chevaux, affolés, se débandèrent, ajoutant à la pagaille.

Ce n'était pas un combat, mais un massacre. Les sagaies des Askanis

vrillaient l'air, couchant sur le sol les Latahîrs paniqués. Les casse-tête, les lances frappaient sans relâche. Les corps s'amoncelaient sous les sabots des chevaux. Les Askanis éventraient les tentes, découvrant de malheureuses mères qui se blottissaient dérisoirement sous des peaux de buffle, tentant de protéger leurs bébés de leurs corps. Avec des rires, les assaillants enfonçaient leur fer dans cette chair vivante, se repaissaient des cris d'agonie et des pleurs. Ivres de sang, ils arrachaient des brandons enflammés aux feux domestiques et les jetaient sur les réserves de fourrage ou les huttes de bois et d'os. Des Latahîrs en jaillissaient, transformés en brasiers vivants, et s'effondraient au bout de quelques pas. D'autres, résignés, tombaient à genoux et levaient les bras pour invoquer leurs dieux. Ceux-là, les Askanis les attrapaient par les cheveux et les traînaient derrière eux jusqu'à ce que leur corps soit disloqué.

Mais le chef askani n'oubliait pas qu'il était venu dans un autre but que celui du seul carnage. Il aboya des ordres et ses guerriers, interrompant la mise à mort, s'affairèrent à pousser devant eux le bétail des Latahîrs. D'autres, au lieu de tuer les filles qu'ils débusquaient, les empoignèrent à bras-le-corps et les couchèrent en travers de l'encolure de leurs chevaux. Pour sa part, le chef jeta son dévolu sur une toute jeune adolescente, qu'il rattrapa alors qu'elle était sur le point de se jeter dans la rivière. Il l'attrapa par l'aisselle, la hissa devant lui eu sans cesser de galoper, lui arracha sa tunique. La Latahîr était si jeune qu'elle n'avait presque pas de seins. L'Askani songea qu'elle ferait une parfaite épouse !

Le raid ne dura qu'à peine quelques minutes. Se ressaisissant une poignée de Latahîrs esquissèrent une contre-attaque. Alors le chef hurla un ordre. Les Askanis rompirent le combat sans s'attarder à assener un dernier coup d'épée, à renverser une dernière tente ou capturer une dernière femme. Ils poussèrent leurs chevaux en direction des collines. Une volée de flèches siffla dans l'air. Trois Askanis roulèrent sur le sol. Leurs fières ne ralentirent même pas l'allure.

Hébétés, encore sous le choc, les Latahîrs mirent un long moment avant de réaliser l'ampleur du désastre. Leur village offrait un spectacle de désolation. Partout ce n'était que tentes renversées ou brûlées, ustensiles ménagers éparpillés sur le sol et surtout cadavres baignant dans leur sang et leurs entrailles. La fureur askani n'avait fait preuve d'aucune pitié. Les enfants, comme les vieillards, les femmes ou les hommes, avaient été pareillement percés de coups. Le sol était rouge de sang, et l'odeur de la mort empoisonnait l'air, se mêlant à celle de la fumée.

Des lamentations s'élevèrent vers le ciel, prirent de l'ampleur, se muèrent en clameurs de détresse et de rage. Des femmes agenouillées, certaines encore couvertes de sang, se balançaient d'avant en arrière au-dessus du corps d'un fils, d'une mère, d'un époux. Des hommes marchaient au hasard, fouillant dans les décombres, à la recherche de leur famille. Lorsqu'ils la découvraient enfin, ils se mettaient à hurler et de la pointe de leur coutelas, se lacéraient la poitrine. D'autres parcouraient les enclos vides, fouillaient les greniers calcinés en grommelant des imprécations.

Le chef Thorfaal, son front ensanglanté entouré d'un bandage de feuilles, considérait le désastre sans parvenir à en croire ses yeux. Jamais, de mémoire de Latahïr, le clan n'avait subi pareil drame. Aucun raid askani, dans l'histoire, n'avait été aussi meurtrier. Plus de soixante hommes, femmes et enfants avaient été tués, une bonne trentaine de jeunes filles enlevées, sans parler des provisions perdues et du bétail emporté. Avec terreur, Thorfaal envisagea l'hiver. Nul doute que le clan endurerait des tourments plus cruels encore. Pourquoi... pourquoi les dieux s'étaient-ils montrés aussi durs ? Qu'avait donc fait la tribu pour qu'un sort aussi funeste lui ait été réservé ?

Le dos rond, Thorfaal se dirigea vers le totem tribal, au pied duquel le chaman invoquait les esprits. De nombreux Latahiïrs se trouvaient auprès de lui, priant eux aussi. Lorsque le chef s'approcha, ils s'écartèrent. Un grand silence tomba sur la foule. Le chaman leva les yeux.

— Pourquoi ? se contenta de murmurer Thorfaal.

— C'est la malédiction divine, répondit le sorcier. Nous devons offrir de nombreux sacrifices pour que nous soit rendue la paix !

Le chaman ouvrit un petit sac de cuir qu'il portait attaché autour du cou, le renversa au-dessus du sol. Des osselets, des pierres de couleur, des cristaux s'éparpillèrent. Le chaman se pencha.

— Chef Thorfaal, dit-il enfin d'une voix sourde, des temps de souffrance vont s'appesantir sur les peuples de la plaine.

Des murmures montèrent de la foule.

— Quelqu'un va venir... reprit le sorcier avec une hésitation.

— Qui donc ?

— Gahonne-la-Rouge !

Les Askanis chevauchèrent jusqu'au soir, poussant le bétail volé devant eux et entonnant des chants de guerre. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, une joie farouche régnait dans leur cœur. Une fois de plus, ils avaient vaincu ! Ils demeuraient le plus redoutable des peuples de la steppe !

Ils prirent alors le temps d'examiner leurs prises. Les vaches étaient grasses, les chevaux fougueux, quant aux prisonnières...

Ces dernières s'étaient couchées, lorsque les guerriers les avaient rudement poussées à bas de leurs montures. Immobiles, résignées à leur sort, elles attendaient. Dans le feu de l'action, elles avaient été choisies au hasard, parce qu'elles avaient eu le malheur de se trouver en face d'un Askani désireux de remplir sa couche plutôt que d'ajouter une tête à sa collection. Mais à présent, leurs ravisseurs les passaient en revue, appréciant leurs charmes. Des mains impatientes palpèrent la fermeté de leur croupe, la rondeur de leurs seins, la largeur de leurs hanches. Sept d'entre elles, plus laides, ou d'apparence moins robuste que leurs sœurs, furent séparées du groupe. Les femmes askanis ramassèrent des pierres et, avec de grands rires, les lapidèrent jusqu'à ce que leurs corps ne fussent plus que bouillie sanglante. Les hommes étendirent les autres sur le sol et se pressèrent sur elles pour assouvir leur rut. Elles subirent le viol, passives, presque indifférentes. Le chef askani s'était réservé sa toute jeune prisonnière. Elle était vierge. Lorsqu'il la viola, arrachant à l'enfant un hurlement de souffrance, il se dit que les dieux les bénissaient, lui et son clan.

Le chef askani se trompait. Alors que la troupe approchait du lieu où elle avait laissé le reste de la tribu, on dépêcha en avant plusieurs guerriers, chargés d'annoncer le retour des vainqueurs et ordonner qu'on préparât une grande fête.

Les cavaliers furent de retour avant la nuit. Ils hurlaient et, pendant un temps, chacun put croire qu'ils étaient devenus fous, tant leurs propos frisaient l'incohérence.

— Tout... tout a disparu ! hurlaient-ils. Notre... clan n'existe plus !

Stupéfait, le chef pressentit qu'un malheur avait fondu sur son peuple, tout aussi soudainement que lui-même avait fondu sur les Latahirs. La troupe se rua au grand galop sur la plaine, oublieuse du bétail de prise, qui s'égailla, et des filles latahirs, lesquelles, bien sûr,

s'enfuirent sans demander leur reste.

Lorsque les Askanis débouchèrent dans le vallon où auraient dû se trouver leurs frères, le même cri horrifié courut sur toutes les lèvres.

Il ne subsistait plus rien de leur village. Le clan du Lynx avait disparu. À perte de vue s'étendait un immense champ de cendres grises que le vent soulevait en nuages de mort.

CHAPITRE II

Gahonne-la-Rouge chancela lorsqu'une rafale de vent, s'engouffrant entre deux collines, la saisit de plein fouet. Elle se pencha pour résister à la bourrasque et détourna le visage. Ce vent arrivait des lointains glaciers et sa fureur ne ferait que s'aiguiser au long des mois d'hiver. La mauvaise saison ne faisait que commencer, mais déjà la rivière de l'Ours était prise par les glaces et la neige recouvrait la plaine. Les jours duraient peu, et la luminosité dans le ciel n'était que grisaille.

Gahonne se redressa lorsque le vent faiblit. Sous sa capuche de fourrure constellée de givre, son visage apparaissait rose vif. Ses yeux gris-vert s'étaient embués de larmes. Une mèche couleur de flamme vola, se plaqua sur ses lèvres bleuies. Elle la remit en place avec le dos de sa moufle.

Gahonne-la-Rouge était engoncée dans un vêtement grossier, mal coupé, mais chaud, qui ne lui laissait nus guère plus que le front et le nez. Des bottes non moins rustiques recouvraient ses jambières. Il fallait bien cela, pour résister aux rigueurs de l'hiver, en ce pays sauvage, vide d'habitants. Il était heureux qu'elle fût assez habile chasseresse pour avoir capturé, en peu de temps, et avec des pièges peu élaborés, assez d'animaux à fourrure pour se vêtir, et Barran avec elle. Quand les beaux jours reviendraient, elle aurait le temps de tanner finement les dépouilles de ses prises, de couper de belles pelisses, tuniques et chaussures, de les décorer de plumes et de pierres, voire de les teindre et de les broder de franges. Pour l'heure, il fallait parer au plus pressé !

Gahonne se pencha pour resserrer les attaches de ses raquettes, se redressa, inspecta longuement l'étendue neigeuse. À cinq cents pas sur sa droite, de maigres taillis élevaient leurs branches décharnées. Elle se mit en marche, économisant ses efforts. La neige gelée craquait sous ses pas. Gahonne était lourdement chargée. Elle portait un gros sac sur son épaule droite, un puissant arc à double courbure sur la gauche, un carquois d'écorce garni de flèches et, à son flanc, pendait une épée de bronze. Mais cela ne la gênait pas. Gahonne-la-Rouge était une grande et robuste femme, insensible à la fatigue, malgré son jeune âge. Elle n'avait pas encore atteint sa dix-septième année, mais elle avait vécu plus que n'importe quelle autre femme de sa tribu [1] .

Gahonne atteignit l'orée du bosquet. Elle s'arrêta à nouveau, déposa son sac, examina le sol. De légères empreintes étaient imprimées dans la neige. Ses lèvres, qu'elle avait enduites de graisse de castor, s'étirèrent en un léger sourire. Elle retira sa moufle droite et le froid mordit sa chair. Elle fit jouer ses doigts, saisit son arc, encocha une flèche.

Elle s'avança précautionneusement dans le sous-bois clairsemé. Les traces la menèrent vers un abattis de branchages, que le gel avait sculpté en une forme fantastique. Elle s'agenouilla devant l'enchevêtrement. C'était là qu'elle avait tendu un de ses pièges. Elle écarta les branches. Du givre constellait son visage.

Son souffle se raccourcit. Le piège avait fonctionné, mais la proie qu'elle avait prise n'était pas celle qu'elle aurait souhaitée. C'était un renard. Il gisait, les reins brisés par le trébuchet, les pattes raides.

Gahonne posa son arc, tendit la main en direction de l'animal mort, mais ne le toucha pas. Elle rabattit sa capuche sur ses épaules. Ses cheveux volèrent au vent, en une masse de la même couleur que celle de la fourrure du renard.

Gahonne-la-Rouge avait tué son animal-totem et cela ne présageait rien de bon...

Gahonne se redressa, se mordant les lèvres de dépit. Elle était désolée d'avoir ôté la vie à une créature avec laquelle elle s'identifiait volontiers. Elle partageait la croyance voulant qu'un chasseur ayant mis à mort son totem doive affronter de dures épreuves avant que la bienveillance des dieux lui sourît à nouveau. De dures, très dures épreuves, elle venait d'en vivre. Elle n'aspirait plus qu'à la paix. Cette paix lui serait-elle refusée ?

La jeune femme dégagea le cadavre. Le front plissé de rides, elle soupesa sa prise et la fourra dans son sac, auprès de ses autres captures. Il y avait deux castors, une hermine et un chat sauvage. Une bonne chasse... Pourquoi se terminait-elle mal ?

Soufflant de mauvaise humeur, Gahonne retendit son piège, l'appâtant avec un morceau de viande, effaçant son odeur à l'aide de fumet animal qu'elle conservait dans une vessie de glouton. Elle remit sa moufle, puis reprit sa route.

Durant une bonne heure, elle remonta sa ligne de pièges. Tous étaient vides. Elle les réamorçait, puis s'éloignait, du même pas régulier, ses raquettes traçant de larges empreintes dans la neige.

Un pâle rayon de soleil filtrait à travers les nuages bas lorsqu'elle aperçut une fine colonne de fumée, au-delà d'un repli de terrain. Elle s'immobilisa un instant, et son regard s'adoucit.

Elle franchit la crête, hâtant le pas, sourit à la vue de la silhouette qui étendait les bras au-dessus du foyer, lui tournant le dos. Elle résolut de faire une farce à son compagnon et s'approcha en catimini, marchant le plus légèrement possible pour ne pas faire craquer la neige. Mais, alors qu'elle se trouvait encore à dix pas de Barran, ce dernier se retourna. Elle eut un petit mouvement de dépit.

— Je n'arrive plus à te surprendre, dit-elle. Décidément, tu deviens un véritable fils de ce monde !

Le feu ronflait et les deux jeunes gens se tenaient accroupis l'un à côté de l'autre, se réchauffant à ses flammes. Ils avaient retiré leurs moufles, agitaient leurs doigts gourds. Ils se ressemblaient, avec leurs mêmes vêtements de fourrure, leurs mêmes armes primitives, et pourtant il existait une grande différence entre eux. Gahonne n'avait jamais connu que la vie d'une femme des tribus, avant son aventure de l'année précédente, alors que Barran était le produit d'une technologie venue d'au-delà de la Porte de Flamme, dans un autre univers. Mais il était sculpté de chair, comme les hommes de ce monde-ci, et la vie rude au long de la rivière de l'Ours, où ils s'étaient établis, avait gommé l'apparente fragilité de sa silhouette, lui donnant de l'épaisseur... et du muscle ! Pourtant, le jeune homme promenait toujours sur ce qui l'entourait le même regard naïf que lorsqu'elle l'avait connu, et ses réactions étaient souvent celles d'un enfant. Peu importait ! Gahonne aimait Barran tel qu'il était. Lorsqu'ils faisaient l'amour, il savait la combler de plaisir. Peut-être, lors de leurs étreintes, oubliait-il que son monde s'était effondré dans un chaos de feu et de violence ? Mais à quoi bon se poser des questions ? Les jeunes gens se satisfaisaient de leur existence solitaire. Leur bonheur leur suffisait.

— As-tu fait bonne chasse ? demanda Gahonne à son compagnon.

Il lui fit son large sourire toujours un peu étonné.

— Mais oui ! Il y avait du gibier dans deux de mes pièges !

Il ouvrit son propre sac et exhiba un lièvre et une belette. Gahonne se retint de rire. Barran ne vivait en son monde que depuis peu. Il avait tout à apprendre, et l'art du piégeage n'était pas le plus facile.

— C'est bien ! l'encouragea-t-elle. Le lièvre fera un rôti délicieux, sa peau et celle de la belette me seront très utiles !

Le sourire de Barran s'accentua.

— Ce n'est pas très glorieux, je sais... Mais pour moi, poser des pièges n'est pas un acte aisé. Je ne suis pas habitué à donner la mort.

Gahonne ne fut pas surprise que Barran ait deviné ses pensées. C'est vrai qu'il n'était pas habitué à tuer, bien qu'il se fût montré un redoutable combattant, en son monde, lorsqu'ils avaient dû affronter les androïdes programmés pour anéantir les humains [2]. C'était un paradoxe, à l'image de l'existence du jeune homme. Né de manipulations génétiques, Barran possédait tout le savoir du genre humain, mais en tant que donnée théorique. Cette théorie, il s'efforçait de la mettre en pratique, dans un environnement éloigné de dizaines de milliers d'années du sien.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu as pris ?

Gahonne lui montra ses captures. Il observa un moment les dépouilles, leva son visage vers elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Une fois de plus, il l'avait devinée...

— Ce renard. Je n'aurais pas voulu le tuer.

— À cause de la couleur de sa robe ?

— Oui... C'est un peu comme si j'avais tué mon esprit.

— Ton esprit ?

— Dans nos tribus, chacun s'identifie à un fétiche. Je suis rousse, comme le renard, et, depuis mon enfance, je me considère comme la sœur de ces créatures. Libre, comme elles, sauvage... parfois détestée, chassée... D'avoir tué ce renard, c'est comme une trahison de ma part... Les esprits vont se fâcher et vouloir se venger de moi...

Barran l'observait attentivement.

— On peut voir les choses d'une façon différente, dit-il. Tu m'as souvent affirmé que les dieux de ton monde étaient généreux. Pourquoi le dieu-renard n'aurait-il pas voulu te favoriser en sacrifiant un de ses fils pour toi ?

Gahonne resta songeuse. Elle savait que Barran ne croyait en aucun dieu. Mais sa façon d'en parler ne manquait pas de logique.

Le feu avait baissé, pendant qu'ils bavardaient. Le froid était toujours aussi vif.

— Il est temps de rentrer, dit Gahonne. La route est longue, jusqu'à la caverne, et il va bientôt neiger !

Ils se levèrent, chaussèrent leurs raquettes, ramassèrent leurs affaires et Barran éteignit le feu en le piétinant. Puis ils se mirent en marche, l'un derrière l'autre.

Ils longèrent la rivière de l'Ours sur une bonne distance. Seul un étroit cheval d'eau libre persistait au milieu du cours d'eau, encore serait-il bientôt lui-même pris par les glaces.

Gahonne ne connaissait pas la longueur des hivers, en cette contrée où elle n'avait jamais vécu, et c'était la raison pour laquelle, lorsqu'ils avaient décidé de vivre ici, à leur retour du monde de Barran, elle s'était lancée à corps perdu dans la chasse et la cueillette, accumulant des réserves de peaux et de nourriture. En principe, à cette époque, les peuples des plaines avaient déjà commencé leur hibernation. Elle, Gahonne, courait toujours la steppe, et Barran la suivait fidèlement.

Vers la fin de l'après-midi, alors que le vent recommençait de souffler, ils atteignirent une région de collines, entre lesquelles poussaient des bosquets de trembles et de bouleaux, pour l'heure à moitié ensevelis dans les congères. Les deux jeunes gens hâtèrent le pas, impatients de se retrouver dans la tiédeur de leur caverne.

Tout à coup, Barran posa sa main sur l'épaule de Gahonne.

— Je vois quelque chose, là-bas, dit-il.

Il tendait le bras en direction du nord. Gahonne fronça les sourcils. Dans la grisaille hivernale, elle distinguait mal les reliefs du champ de neige. Mais elle avait pu se rendre compte que Barran avait un regard d'aigle, et lui faisait confiance. De fait, au bout d'un instant, elle crut effectivement apercevoir un point sombre, à l'horizon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? maugréa-t-elle.

— Il faut aller voir.

Gahonne hésita. Elle était fatiguée, elle avait envie de retirer ses lourds vêtements, de se chauffer au feu... Mais Barran avait raison. Il fallait aller voir. N'importe quoi d'insolite pouvait représenter un danger, et leur existence était trop précaire pour qu'ils s'autorisent la moindre imprudence.

Ils obliquèrent donc en direction du point sombre. Leur haleine se figeait au sortir de leur bouche, et les rafales les forçaient à marcher penchés en avant. Barran allait en tête. Au bout d'un moment, il se redressa et dit :

— C'est un être humain !

Du coup, Gahonne en oublia le froid, la fatigue et la faim qui commençait à lui tarauder l'estomac. Des êtres humains, elle n'en avait plus vu depuis que LYS 54, le concepteur de Barran, les avait pressés de pénétrer dans le translateur temporel pour quitter le monde en train de s'anéantir. Encore n'était-elle jamais tout à fait parvenue à considérer ce vieillard comme un véritable humain. Il différait trop des Latahîrs et même des Alhamrs, les sauvages qui l'avaient autrefois pourchassée. Elle hâta le pas, trébuchant dans les congères. Qu'est-ce qu'un humain faisait par ici, à cette saison ? Elle avait toujours cru ce pays désert !

Les deux jeunes gens dévalèrent une combe, escaladèrent un raidillon.

— Il ne bouge pas, dit Barran.

Gahonne essuya ses yeux emperlés de larmes, à cause du vent. Barran avait raison. L'homme ne bougeait pas. À demi appuyé contre un tronc d'arbre, il disparaissait à moitié sous un amoncellement de neige.

Gahonne franchit les dernières coudées en courant, jeta son sac, son arc et son carquois, se pencha sur la créature... et poussa un cri de stupeur.

— C'est une Latahîr ! s'exclama-t-elle. Je la connais ! Elle se nomme Lominohaa !

C'était effectivement une jeune fille de l'ancien peuple de Gahonne. Il ne pouvait y avoir aucun doute. La stature bréviligne, les cheveux noirs et plats, le visage large, les traits accusés... Mais qu'est-ce qu'une fille latahîr pouvait bien faire, en plein hiver, si loin du territoire de la tribu ?

— Elle est morte ? demanda Barran.

Gahonne approcha son visage de celui, bleui, de Lominohaa. Il lui sembla percevoir un faible souffle.

— Non... Fais vite du feu !

Barran s'affaira, pendant que Gahonne dégageait la fille de la neige qui la recouvrait. Elle se rendit compte, stupéfaite, que la petite – car elle était très jeune, à peine plus qu'une enfant – était vêtue d'un invraisemblable empilement d'habits, mais dont aucun n'était d'hiver. Elle avait les pieds et les mains gelés. Depuis combien de temps cette malheureuse subissait-elle les rigueurs du froid ? Et comment avait-elle su trouver en elle assez de ressources pour n'être pas morte ?

Le feu ne tarda pas à crépiter. Gahonne entreprit de frictionner le visage figé, les bras, les cuisses de Lominohaa. La fille ne réagissait pas. Elle respirait à peine. Inexplicablement, Gahonne sentit des larmes lui monter aux yeux. Les Latahirs ne l'avaient jamais aimée et, en fin de compte, l'un d'eux l'avait même violée. Elle avait toujours pensé qu'elle les haïssait, et voilà qu'elle désirait, plus que tout, que cette pauvre petite survive. Elle avait envie d'entendre le son de sa voix, de parler avec elle la langue de son enfance...

Elle se tourna vers Barran.

— Il faut que tu ailles chercher Chataham, dit-elle. Nous devons ramener cette fille à la caverne !

Le jeune homme acquiesça et s'éloigna. Gahonne suivit des yeux sa silhouette jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la pénombre. Restée seule, elle fouilla dans ses affaires, en sortit une outre de peau épaisse, qu'elle remplit de neige. Elle brisa des branches de bouleau et fabriqua une sorte de trépied, qu'elle disposa au-dessus du feu. Elle y accrocha son outre, veillant à ce que les flammes n'embrasent pas la peau. Lorsque la neige eut fondu, elle émietta dedans un peu de viande séchée, et attendit, claquant des doigts d'impatience, que la soupe soit chaude. Lominohaa ne bougeait toujours pas, et Gahonne se demanda si ce n'était pas trop tard pour elle.

Enfin, la soupe fut à point. Avec une infinie douceur, Gahonne se mit en devoir de la faire absorber à la jeune fille, à l'aide d'une cuiller d'os. Tout d'abord, les livres de l'enfant demeurèrent closes, et le liquide coula des deux côtés de sa bouche. Mais Gahonne insista et, après plusieurs tentatives, parvint à ses fins. Les lèvres s'entrouvrirent. Elle perçut un faible mouvement de déglutition.

— C'est bien, murmura Gahonne. Continue... Tu es sauvée. N'aie pas peur...

La fillette frémit, mais n'ouvrit pas les yeux. Gahonne la fit encore boire. Lominohaa absorba tout le breuvage.

— Est-ce que tu m'entends ? interrogea Gahonne.

Une brève crispation courut sur les traits de la petite.

— Je suis Gahonne-la-Rouge, insista la jeune femme. Tu te souviens de moi ?

L'enfant ne réagit pas. Gahonne lui effleura la main. Les doigts demeuraient bleus et glacés, raides comme des morceaux de bois.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Le souffle de l'enfant se fit haché, un sanglot monta dans sa gorge. Brusquement Lominohaa ouvrit les yeux. Des yeux qui exprimèrent une épouvante et une souffrance sans nom. Elle se tordit sur elle-même. Gahonne resserra son étreinte autour de ses épaules.

— Allons... calme-toi ! murmura-t-elle. Tu n'as plus rien à craindre !

Mais la petite ne se calmait pas. Au contraire, elle s'agitait de plus en plus violemment. Dans ses yeux brillait une lueur de démence.

— Les... Askanis ! souffla-t-elle.

Gahonne sentit tous les poils de son corps se hérissier en entendant prononcer le nom abhorré des pillards.

— Quoi ! Les Askanis ? interrogea-t-elle.

L'enfant s'amollit soudainement. Un sanglot de souffrance s'échappa de ses lèvres.

— Les Askanis, répéta-t-elle. Ils... Les Latahiïrs... morts.

— Que dis-tu ? insista Gahonne, tremblante. Les Latahiïrs sont morts ? De quoi parles-tu ?

L'enfant parut reprendre ses sens. Elle la regarda et ses yeux s'allumèrent d'un éclat de lucidité.

— Les Askanis... sont venus, articula-t-elle. Ils ont... massacré un

grand nombre... de Latahïrs... Ils m'ont enlevée... avec mes sœurs...

Gahonne écoutait, un sentiment de vide au fond de son cœur. Comme autrefois, lorsque ses dons d'Aramandar lui avaient été révélés, elle éprouvait une sorte de prémonition. Elle devinait qu'à nouveau sa vie était sur le point de basculer.

— Nous... nous sommes enfuies, reprit la fillette. Mais... nous nous sommes égarées... Mes sœurs... sont mortes. Je suis la... dernière... J'ai marché... marché... L'hiver est venu...

Elle se tut, épuisée. Gahonne comprenait son drame. Rares étaient les femmes latahïrs qui s'aventuraient dans la steppe et en connaissaient les secrets. Après leur enlèvement, les Askanis avaient dû emmener celles-ci loin du territoire de la tribu. Elles avaient sans doute péri les unes après les autres et Lominohaa, surprise par l'hiver, s'était protégée du froid comme elle avait pu en récupérant les vêtements de ses compagnes.

— À présent tout va bien, murmura Gahonne. Nous allons te soigner...

Elle s'interrompit. Les yeux de la fillette s'étaient révulsés. Vivement, elle appuya son oreille contre son torse.

Le cœur de Lominohaa avait cessé de battre...

Lorsque Barran survint, chevauchant Chataham, il faisait nuit noire, et de fins flocons de neige volaient dans l'air glacial. Accroupie à côté du feu, Gahonne demeurait la tête basse. Barran comprit immédiatement.

— Elle est morte, murmura-t-il.

Gahonne leva vers son compagnon un visage baigné de larmes.

— Oui... Elle était si faible... C'est un miracle qu'elle ait pu survivre jusque-là...

Elle s'essuya les yeux.

— C'est... c'est stupide ! Je... je ne me souvenais même pas d'elle et... les Latahïrs n'ont jamais été bons avec moi, mais...

Elle haussa les épaules. Barran s'agenouilla auprès d'elle et lui prit les mains.

— Elle appartenait à ton peuple, dit-il. Tu ne dois pas avoir honte

de ton chagrin. Comment pourrais-tu avoir oublié ceux parmi lesquels tu as vécu tant d'années ?

Sanglotante, Gahonne se jeta contre la poitrine de son compagnon.

— Tu... tu comprends tout ! s'écria-t-elle. Tu es... si bon !

Il la berça longuement contre lui. Enfin, elle se calma. Il lui essuya les joues.

— Elle a dû tellement souffrir ! Elle était si jeune...

Le visage de Gahonne passa du chagrin à la colère.

— Ces maudits Askanis ! ragea-t-elle. Ils sèment le malheur là où ils passent ! Je voudrais qu'ils soient tous anéantis !

Elle raconta à Barran ce que lui avait révélé la jeune fille. Il écouta, hochant la tête avec compassion.

— Et maintenant, conclut-elle, les Latahirs vont peut-être disparaître !

— Pourquoi ?

— Comment pourraient-ils survivre, si les Askanis leur ont tout pris ?

Il y eut un silence. Barran montra la forme allongée sur laquelle la neige tendait un linceul.

— Nous ne pouvons pas la laisser là, dit-il. Il faut que tu lui offres des funérailles selon le rituel des Latahirs.

Gahonne dévisagea son ami, stupéfaite.

— Comment sais-tu qu'il existe un rite funéraire propre à mon peuple ?

Il sourit.

— C'est une caractéristique tribale bien connue...

Gahonne ne répliqua pas. Elle s'étonnait toujours que Barran, qui était une créature artificielle, en sache plus, sur le passé des hommes, que n'en saurait jamais aucun humain véritable.

— C'est vrai, murmura-t-elle enfin. Je veux qu'elle parte pour le monde des Esprits... Je célébrerai le rite... Emmenons-la à la caverne.

Ils chargèrent le corps sur le dos de Chataham et s'enfoncèrent dans la nuit, en direction de leur abri.

Offrir des funérailles Latahirs à la fillette ne fut pas facile, à cause du blizzard qui souffla durant de longs jours, sur la steppe et les collines. Malgré cela, profitant de courtes accalmies, les jeunes gens parvinrent à couper suffisamment d'arbres pour confectionner un pavois, qu'ils érigèrent au bord de la rivière, face au couchant. Grattant le sol au fond de la caverne, Gahonne recueillit un peu de terre et la mélangea avec de la graisse. Ce n'était pas de l'ocre rouge, mais elle en maquilla cependant le front et les bras de la morte, traçant les symboles qui lui ouvriraient les chemins de l'au-delà. Puis elle l'habilla des vêtements les moins abîmés qu'elle portait lorsqu'ils l'avaient découverte. Un matin que la tempête de neige daignait se calmer un peu, ils portèrent Lominohaa, gelée et raidie, jusqu'au pavois, et Gahonne prononça, de mémoire, les phrases qu'avait déclamées le chaman de la tribu, à la mort de sa mère adoptive. Elle ne se souvenait pas de toutes les incantations, mais espéra que ce serait néanmoins suffisant pour que l'âme de la jeune fille n'erre pas à jamais dans la vallée des Ombres.

Enfin, abandonnant le corps sur son pavois, les deux jeunes gens s'en retournèrent jusqu'à leur caverne. Tout au long de la cérémonie, Barran avait fait preuve d'un grand recueillement, et Gahonne lui en savait gré. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans leur abri, il saisit une poignée de paille et se mit à étriller Chataham, tandis que la jeune femme s'affairait au repas, le cœur lourd. Lorsqu'il en eut fini avec le cheval, il s'accroupit à la lumière du feu et disposa sur ses genoux un fragment de peau. Il saisit un rognon de silex, un percuteur fait d'un andouiller de cerf et se mit à cogner. Gahonne le regarda faire. Le dernier des enfants latahirs se serait montré plus habile que lui, mais les efforts de son compagnon l'émouvaient. Elle avait du mal à croire, le voyant se livrer à cette activité primitive, qu'il savait piloter un véhicule antigravitationnel, communiquer par transmission vidéo-plasmatique... Parfois, cela lui apparaissait comme de la sorcellerie.

Il reposa son ouvrage au bout d'un moment. Il avait cassé deux pointes de pierre.

— Dans quelques siècles, murmura-t-il, j'arriverai peut-être à tailler un grattoir ou couler une épée de bronze !

Gahonne servit la bouillie de viande et de céréales sauvages. Ils mangèrent avec leurs doigts. Soudain, sans qu'elle eût deviné ses

pensées, il leva les yeux vers elle et dit :

— Tu veux revoir les Latahîrs, n'est-ce pas ?

La gorge de Gahonne se serra. Elle hocha la tête, ses yeux s'emplissant de larmes.

— Oui, avoua-t-elle. Depuis... que je sais ce qui leur est arrivé... Ce sont tout de même les miens, Barran...

— Mais oui. Je comprends cela.

— Je suis une Aramandar ! Mon rôle en ce monde est de veiller sur les hommes. Je... je veux aider ma tribu... si elle existe encore !

— C'est bien naturel, Gahonne !

— Ils... me rudoyaient, mais... certains parmi eux ne me traitaient pas mal ! Thorfaal a levé la punition qu'on m'avait infligée...

Le sourire de Barran s'élargit et Gahonne se rendit compte qu'elle argumentait pour excuser, à ses propres yeux, son désir de retourner auprès de son clan.

— Je suis stupide ! maugréa-t-elle.

— Tu sais bien que non.

Émue, Gahonne dévisagea son compagnon.

— Je crains seulement, reprit Barran, qu'il nous faille attendre de nombreux jours avant de pouvoir nous mettre en route.

— C'est vrai. Il est impossible de voyager durant l'hiver. Nous attendrons le printemps prochain.

— Ce sera long...

Gahonne déposa la pierre plate qui lui servait d'assiette et rampa vers son ami. Elle lui caressa la joue.

— Je t'aime, toi qui es venu d'un autre monde, souffla-t-elle.

Il la regarda intensément. Il avait beau n'être qu'un clone, il ne différait pas d'elle. Sa chair vivait comme la sienne, et ses sentiments, ses désirs, étaient ceux de n'importe quel homme.

— Tu es belle, Gahonne-la-Rouge, répliqua-t-il sur le même ton.

Il la prit par le bras et l'attira contre lui, caressant la peau douce de sa hanche, sous sa tunique de cuir. Lorsqu'elle l'avait rencontré, il prétendait ne pas savoir ce qu'était l'amour, ses frères humains, arrivés au bout de leur évolution, ayant perdu l'habitude de se reproduire. Elle, Gahonne, devait leur permettre de se régénérer, en leur fournissant le matériel génétique nécessaire à leurs manipulations. Ce plan pervers ne s'était pas réalisé, les concepteurs de Barran ne pouvant prévoir que leur créature tomberait amoureuse de la jeune femme et les trahirait pour elle. À présent, ces concepteurs fous avaient disparu, Barran se trouvait exilé en un monde primitif et Gahonne en était très heureuse !

Les mains du jeune homme remontèrent sous la tunique et coiffèrent ses seins ronds et durs. Les doigts pincèrent les mamelons qui s'érigèrent. Gahonne laissa échapper un gémissement et se serra plus étroitement contre son compagnon.

Durant de longs instants, Barran s'attarda à caresser la poitrine de la jeune femme. Puis Gahonne se redressa et retira son vêtement. Les flammes du foyer jetèrent des lueurs pourpres sur son corps et dans ses cheveux. Barran la considérait avec passion. Il dénoua le lacet qui retenait son pagne et elle apparut enfin nue. Sa toison, drue et bouclée, était du même roux que sa chevelure. Avec impatience, Barran y plongea ses lèvres. Gahonne gémit, referma ses bras autour de la tête de son compagnon et s'abandonna...

CHAPITRE III

Gahonne et Barran considérèrent le paysage qui s'étendait à leurs pieds. La rivière de l'Ours charriait encore des glaçons, et des plaques de neige marbraient le sol dans les creux abrités, mais, partout ailleurs, c'était une explosion de verdure. Les bourgeons s'ouvraient sur les branches des arbres, le moindre taillis abritait des oiseaux affairés à construire leurs nids et, dans le ciel, la grisaille avait laissé la place à l'azur. Le vent du sud apportait une agréable tiédeur contrastant avec le froid qui régnait jusqu'à ces derniers jours. Certes, les nuits étaient encore glaciales, mais Gahonne savait que, très bientôt, une chaleur étouffante pèserait sur la plaine et qu'ils regretteraient qu'il ne fasse pas plus frais.

Les deux jeunes gens se tournèrent vers le pavois sur lequel apparaissait un crâne auquel adhéraient encore un reste de chevelure. Un lambeau de vêtement battait dans la brise. Doucement, Barran saisit la main de Gahonne.

— N'est-il pas temps de se mettre en route ? murmura-t-il.

La jeune femme acquiesça. L'hiver lui avait paru interminable, et voilà qu'avec les beaux jours, elle appréhendait le voyage de retour vers les Latahiirs. Elle n'aurait su dire si c'était la peur de découvrir que sa tribu avait été anéantie, ou bien celle de devoir répondre du meurtre de l'homme qui l'avait violée. Rien ne l'assurait que son ancien clan aurait plaisir à la revoir. S'il la rejetait une nouvelle fois, elle en souffrirait cruellement.

Elle n'avait pourtant pas à hésiter. Avec Barran, ils avaient passé les dernières semaines à préparer leur expédition. Gahonne avait minutieusement inspecté les harnais de Chataham, trié leurs affaires pour choisir ce qu'ils emporteraient. La chasse avait été très bonne, durant l'hiver. Ils avaient accumulé les fourrures précieuses. Gahonne songeait qu'elle pourrait en faire don à la famille de Gonther, en guise de dédommagement. Cela amadouerait la rancœur qu'on lui avait sans doute conservée. De fait, Chataham disparaissait presque sous les ballots de pelleterie. En outre, il tirait un travois, où était pliée la tente en peau de renne, les vêtements de rechange, des outils, de la nourriture séchée, et même des plantes pharmaceutiques, récoltées l'automne précédent, et soigneusement emballées dans de larges

feuilles.

— Tu as raison, soupira la jeune femme. Inutile de nous attarder !

Elle ajusta sur ses épaules les courroies de son sac, saisit la longe de Chataham. Elle regarda par-dessus son épaule. Au flanc de la colline béait l'entrée de la caverne où ils avaient passé l'hiver. Elle espéra qu'un voyageur, de passage en ces contrées, l'occupe à son tour. Elle n'aurait pas aimé abandonner ce gîte à quelque bête charognarde.

Ils se mirent en marche, le long de la rivière, silencieux. Un long moment s'écoula. Gahonne s'arrêta, se retourna, contempla une dernière fois la barre rocheuse. Chataham s'ébroua et, gourmand, essaya de grappiller une touffe de jeune herbe. Barran le tira doucement et ils allongèrent le pas.

Gahonne songea au renard rouge qu'elle avait pris au piège le jour même où Lominohaa était venue mourir auprès d'eux...

Ils marchèrent une bonne partie de la matinée, d'un pas régulier, sans se hâter ni s'arrêter, sinon pour arranger un détail du harnachement de Chataham, ou mieux répartir leur fardeau. Gahonne allait en tête, ses cheveux roux flottant dans le vent, l'arc à la main. Chataham suivait, sans qu'il fût besoin de le tirer par la longe. Barran fermait la marche, armé d'un épieu. À vrai dire, les deux jeunes gens ne redoutaient guère les mauvaises rencontres. Au cours de leurs randonnées de piégeage, ils avaient pu se rendre compte qu'aucun grand fauve, lion, tigre ou panthère des neiges, n'avait établi son territoire dans les environs de leur caverne. Mais il était toujours possible de rencontrer une bande de loups ou de chiens sauvages, ou un ours s'éveillant de son hibernation. Il valait mieux se montrer prudent.

Gahonne retrouvait ses sensations du printemps précédent, après qu'elle eut quitté les Latahiirs, et se demandait si l'histoire ne se répétait pas. Elle se tournait vers Barran, admirait sa haute silhouette, et savait alors que non. La Porte de Flamme se trouvait derrière elle. C'était une autre quête, qu'elle entreprenait.

Ils ne s'arrêtèrent qu'à la tombée de la nuit. Pendant que Barran allumait le feu, Gahonne dressa la tente. Puis elle s'activa à panser Chataham. Le ciel était obscur, du levant au couchant. Avec la nuit, la froidure était revenue, et les deux jeunes gens se blottirent devant le feu, avalant leur repas de galettes de viande séchée.

— Sais-tu dans combien de temps nous arriverons ? demanda Barran.

Gahonne avait beaucoup réfléchi à cela. Elle marqua cependant une hésitation avant de répondre :

— Lorsque j'ai quitté le clan, l'an dernier, j'ai marché tout un mois avant d'arriver à la région des collines. À la prochaine lune, nous devrions arriver au confluent de la rivière de l'Ours et de celle du Porc-Épic. Mais rien ne dit que les Latahïrs s'y trouveront...

Elle s'interrompit. Dans les yeux de Barran, elle avait pu lire le même doute qui l'assailait lorsqu'elle prononçait ces paroles. « Si les Latahïrs existent encore... »

— La tribu avait plusieurs territoires où elle passait l'été. Nous devons peut-être l'y rechercher...

Elle osa enfin exprimer son angoisse :

— Je me demande comment les Latahïrs auront passé l'hiver. Pour une tribu des plaines, se retrouver sans ressource avant la mauvaise saison est le pire des mauvais sorts. Les vieux, les enfants meurent en grand nombre. Il est même arrivé, durant ces périodes de calamité que... qu'il y ait eu des cas de cannibalisme.

La jeune femme frissonna, songeant aux féroces Alhamrs, contre lesquels elle avait dû lutter, l'été précédent.

— Ce serait trop affreux, soupira-t-elle. Les Latahïrs n'ont pas mérité ça !

Elle se tordait les mains.

— Je croyais les haïr... Mais ce n'était pas vrai. Je voudrais tant les aider !

— Que feras-tu ?

— Je ne sais pas. Mais je suis une Aramandar. Je possède des pouvoirs magiques... C'est du moins ce que prétendait Éleiniée... Si c'est vrai, je les mettrai à la disposition du clan !

*

Une semaine passa, sans que rien ne vienne rompre la monotonie du voyage. Gahonne et Barran continuaient de remonter la rivière. Le

printemps était à présent bien installé. Dans le ciel passaient, innombrables, des vols d'oiseaux en route vers le nord. Oies, canards, grues se posaient en grand nombre, le soir, dans les roselières, et il était facile de les chasser, de même que l'antilope, le lièvre, la chèvre sauvage. Après un hiver passé à se priver, les deux jeunes gens se gorgeaient de viande fraîche, qu'ils accompagnaient de bulbes, de racines et de bourgeons frais. Ils durent à deux reprises s'arrêter pour laisser passer des troupeaux de buffles, et Barran s'enthousiasma pour ce spectacle. Gahonne songea à son monde, où les seuls animaux n'étaient que des robots, des créatures bioniques et, au fond d'elle-même, remercia les dieux de vivre en son temps.

Deux semaines après avoir quitté la caverne, ils abordèrent une vaste étendue semée de massifs épineux. Gahonne se souvenait de cette plaine.

— Il va nous falloir dix bonnes journées pour traverser la région, dit-elle. Au-delà commence le pays des Latahirs !

Ils campèrent sur une langue de sable, non loin de la rivière. Gahonne ne parlait pas beaucoup. Elle pensait toujours au renard roux, son totem, et se sentait maussade. À moins que ce ne fût une simple appréhension...

Un hennissement, suivi d'un violent tumulte, l'éveillèrent en sursaut au milieu de la nuit. Instinctivement, elle tendit le bras. La place de Barran, auprès d'elle, était vide. Elle se dressa. Sous la tente de cuir, l'obscurité était totale. Le cœur étreint d'une subite angoisse, Gahonne écarta le pan qui faisait office de porte. Le feu rougeoyait eu dans la lueur des braises, elle aperçut Barran. Son compagnon se tenait dans une attitude de défi, un brandon à la main. Gahonne ne perdit pas de temps à s'habiller. Elle empoigna son épée et jaillit de l'abri. Chataham hennissait, se cabrait et frappait des antérieurs en direction de l'ombre. Il sembla à Gahonne qu'elle apercevait une forme furtive. Un glapissement déchira la nuit.

— Des hyènes ! gronda la jeune femme. Elles nous ont sentis !

— Ce ne sont pas des charognards ? s'étonna Barran.

— Pas toujours... Quand elles sont en bande, elles font preuve d'audace. Elles nous encerclent !

Des yeux brillants s'allumaient en effet dans l'ombre, tout autour de leur camp.

— Sales bêtes ! cracha Gahonne.

— Tu crois qu'elles vont nous attaquer ?

Barran ne semblait pas spécialement inquiet Gahonne l'était plus que lui.

— Si elles ont peur de nous, elles n'attaqueront pas. Mais si elles se sentent en force...

— Peur de nous, hein...

Gahonne n'eut pas le temps d'esquisser un geste. Levant sa torche, poussant de grands cris, Barran s'était rué en avant. La jeune femme entrevit une énorme hyène qui bondissait de côté. Il y eut un aboiement de souffrance et dans l'air monta une odeur âcre de poils brûlés.

— Barran, tu es fou ! cria Gahonne en saisissant à son tour un brandon.

Son ami courait d'une hyène à l'autre, faisant de grands moulinets avec sa torche. Les animaux fuyaient devant lui. Il les injurait, leur distribuait des coups de pied, indifférent aux mâchoires qui claquaient autour de lui. À son tour, Gahonne se lança dans la bagarre. Une hyène la menaça de ses crocs, elle lui plongea sa torche dans la gueule. Le fauve hurla de douleur et détala, agitant la tête de tous côtés.

Ce fut le signal de la débandade. Dans un concert de rauquements et de glapissements, les charognards s'enfuirent. Un instant, les deux jeunes gens entendirent l'écho de leur course dans la nuit, puis ce fut le silence. Chataham poussa un long hennissement de victoire.

Le souffle court, Gahonne considéra son compagnon. Barran souriait largement, comme s'il était ravi de la bonne farce qu'il venait de faire aux hyènes. Mais du sang coulait le long de sa cuisse droite.

— Tu as vu ? s'exclama-t-il d'un ton joyeux. Elles ont eu peur de moi !

Gahonne hésitait entre la colère et le rire.

— Tu es blessé, se contenta-t-elle de constater.

— Oui... Je crois qu'une de ces sales bêtes m'a mordu.

— Retournons au camp. Il faut que je voie cette morsure !

Ils se hâtèrent vers le foyer, dans lequel Gahonne remit plusieurs grosses branches, avant de se pencher sur la jambe de Barran. Stoïque, le jeune homme la laissa inspecter sa blessure, puis la laver. Enfin, Gahonne étala sur les chairs déchirées un onguent tiré d'un des pots de son sac-médecine.

— Les hyènes ont des mâchoires plus puissantes que celles d'un lion, dit la jeune femme. Celle qui t'a mordu aurait pu t'arracher la jambe...

La colère de Gahonne éclata alors qu'elle pensait l'avoir jugulée.

— C'était de la folie ! Qu'est-ce que tu cherches à prouver ? Que tu es un homme de ce monde ? Mais les hommes de ce monde ne commettent pas de pareilles sottises ! Tu ne connais rien aux fauves ! Si ç'avait été un tigre, il t'aurait mis en pièces !

Il l'écoutait, impassible. Gahonne avait envie de pleurer. C'était maintenant, qu'elle avait peur. Peur de perdre Barran... À l'aide de fines lanières de peau, elle confectionna un bandage.

— Et maintenant, essayons de finir cette nuit ! grommela-t-elle.

Ils se blottirent sous la tente, se serrèrent l'un contre l'autre. Gahonne tremblait et n'était pas sûre que ce soit à cause du froid.

— Je n'aurais jamais attaqué un tigre de cette façon, murmura Barran, bien que je sache que tous les animaux ont peur du feu. Mais si les hyènes avaient tué Chataham, nous n'aurions plus eu qu'à faire demi-tour. Il fallait le défendre.

— Et si elles t'avaient tué, toi ?

— Que vaut notre vie si nous ne la risquons pas de temps en temps ? Les hyènes ne m'ont pas tué... Gahonne, je ne suis pas un Latahïr, ni aucun des humains que tu as pu connaître. Mais il faut que tu apprennes à croire en moi. Je n'ai jamais été un enfant, et c'est sans doute dommage. Je n'en suis pas un non plus en ce moment.

Gahonne ne répliqua pas. C'est vrai... Il lui arrivait de se considérer comme sa mère. Elle voulait qu'il évite de faire des bêtises, elle le dirigeait, lui donnait des ordres. Pour son bien, sans doute, mais cela devait lui sembler lassant.

— C'est que je tremble à l'idée de te perdre, chuchota-t-elle enfin, dans son cou.

— Je ne veux pas te perdre non plus. Mais si tu désires que je devienne un homme de ce monde, tu dois me laisser l'affronter. Sinon je demeurerai à jamais... un étranger.

Elle acquiesça. Il l'embrassa sur le front.

— Il faut dormir, maintenant. L'aube ne doit plus être loin.

Elle ferma les yeux. Ses caresses l'apaisaient. Mais, avant de sombrer dans le sommeil, elle eut le temps de penser que nombre d'hommes périssaient de mort violente, en cherchant à acquérir l'expérience de la vie.

*

Les jours qui suivirent, Barran tira la jambe, mais il ne se plaignit pas, et refusa même de monter Chataham, arguant que le petit cheval était bien assez chargé comme ça. Gahonne n'insista pas. Barran était robuste. Sans doute conserverait-il une vilaine cicatrice, mais c'était demi-mal.

Une semaine passa. La plaine s'étendait devant eux, immuable et plate, traversée par des troupeaux de bœufs sauvages, de plus en plus nombreux, que suivaient des meutes de loups à l'affût des traînants. C'était une époque d'abondance, et les deux jeunes gens auraient presque pu croire qu'ils voyageaient pour leur plaisir. Mais, un beau soir, alors qu'ils contemplaient le soleil couchant, Gahonne sentit un étrange sentiment l'envahir. Elle chercha à l'analyser.

— Qu'as-tu ? lui demanda Barran, la sentant se tendre auprès de lui.

Gahonne scrutait le ciel. À quoi s'attendait-elle ? À ce que la Porte de Flamme s'y matérialise ? Mais il n'y aurait plus jamais de Porte de Flamme. Le translateur n'existait plus, comme le monde de Barran...

— Nous faisons fausse route ! déclara soudainement la jeune femme.

— Comment ça ?

— Les Latahirs ne sont pas devant nous !

Elle n'aurait su expliquer cette affirmation. C'était exactement comme lorsqu'elle avait pressenti que le chef Lagon-thar et sa femme périraient de mort violente. Ses fameux pouvoirs magiques, sans doute...

Barran l'observait attentivement.

— Où sont-ils ?

Gahonne était si contractée qu'elle avait du mal à respirer.

— Ils sont au rassemblement des tribus ! s'exclama-t-elle. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ?

Très agitée, elle saisit les mains de Barran.

— Mais oui... C'est évident ! Après ce qui est arrivé au clan, ils ne peuvent trouver de l'aide qu'auprès des autres peuples de la plaine ! Il n'y a pas de doute ! Ils sont là-bas !

Barran ne semblait pas vouloir mettre en doute ses affirmations. Il demanda seulement :

— Où se déroule ce rassemblement ?

Gahonne montra le nord.

— À mi-chemin des grands glaciers. Je n'y suis allée qu'une fois, alors que j'étais enfant, mais je me souviens très bien. C'est à un bon mois de marche. Nous y arriverons !

Barran sourit.

*

Pour Gahonne et Barran, commença alors une interminable remontée à travers la steppe. Jusqu'alors, la rivière de l'Ours les avait guidés. À présent, ils n'avaient plus de point de repère, hormis les étoiles... et l'instinct de Gahonne. Ils avançaient à travers une contrée que peu d'humains, sans doute, avaient jamais explorée. À mesure qu'ils s'éloignaient du cours d'eau, la plaine se faisait plus aride. Les épineux se raréfièrent, pour faire place à une herbe rase, domaine des grands troupeaux d'antilopes et des troupes de lions. Par moments, il semblait aux voyageurs que le temps s'était suspendu, qu'ils étaient de minuscules insectes, perdus dans une dimension qui les dépassait. Loin devant eux, une chaîne de montagnes bleutées élevait sa masse gigantesque, noyée de brume sèche, mais elle ne se rapprochait jamais. Quelques maigres ruisseaux serpentaient entre des berges ravinées, mais, très vite, ils furent à sec. Il ne subsista que quelques affleurements, et Gahonne décida qu'ils se rationneraient, en attendant que survienne la saison des pluies.

Il faisait de plus en plus chaud. Le vent du sud ne soufflait qu'à l'aube ou à la tombée du jour. Le reste du temps, une chape de feu pesait sur les épaules des deux jeunes gens. Gahonne supportait relativement bien cette canicule, ayant déjà connu les étés torrides du pays latahîr, mais Barran avait plus de mal à s'adapter, lui qui venait d'une époque où les saisons étaient artificiellement régulées.

Il fallut que sa peau s'endurcisse, ce qui n'alla pas sans de nombreux coups de soleil !

Enfin, le vent tourna et amena de lourds nuages, qui crevèrent en donnant des pluies brèves, mais violentes. La steppe reverdit, les trous d'eau et les rivières se remplirent. Baies et champignons poussèrent en abondance, changeant agréablement les jeunes gens de leur régime presque exclusivement camé. Leur moral remonta, et ils oublièrent leur fatigue.

— Nous approchons, dit Gahonne.

Elle ne se trompait pas. Trois jours plus tard, ils aperçurent, loin devant eux, une colonne de fumée montant vers le ciel...

Tout d'abord, Gahonne pensa que c'était un feu de prairie. Mais la colonne était isolée, signe qu'elle était émise par un foyer unique. Son cœur accéléra.

— Ce sont des hommes ! dit-elle d'une voix blanche.

Barran acquiesça. Son visage reflétait une excitation contenue, mais aussi de la méfiance. Il ne sourcilla pas lorsque sa compagne décrocha son arc du bât de Chataham et le passa en bandoulière.

Ils reprirent leur marche, en direction de la fumée. Deux heures plus tard, une bourrasque de vent leur en apporta l'odeur. Ils la humèrent, presque voluptueusement.

— Allons voir, dit Gahonne. Mais méfions-nous.

Elle encocha une flèche sur son arc, et Barran saisit un épieu. Ils s'avancèrent prudemment. La fumée s'élevait d'un creux de terrain, non loin d'un rideau de peupliers marquant sans doute la présence d'un ruisseau.

Ils parcoururent les dernières coudées aussi précautionneusement qu'un tigre approchant sa proie. Demeurant à l'abri de taillis, ils

traversèrent une prairie et découvrirent effectivement une petite rivière. Sur la berge, deux tentes étaient dressées. Des femmes vêtues d'étroits pagnes de fibres s'occupaient autour d'un feu. Plus loin, des enfants jouaient à se poursuivre. Deux hommes, âgés, accroupis sur des fourrures, surveillaient ce petit monde. De leurs cheveux blancs tressés en mèches pendaient de somptueuses coiffes faites de piquants de porc-épic.

— Ce sont des Koambas ! souffla Gahonne sur un ton joyeux. Un peuple de l'est des plaines. Ils sont pacifiques...

— Je ne vois pas de guerriers, répliqua Barran.

— Les hommes sont sûrement à la chasse. Ce camp est formé d'à peine deux ou trois familles. Ils sont en route pour le rassemblement. Allons les saluer. Peut-être auront-ils des nouvelles des Latahîrs !

Ils s'avancèrent à découvert. Une des femmes les vit et se retourna vers les vieux, poussant un cri d'alarme. Les deux hommes, malgré leur âge, bondirent sur leurs lances. Gahonne leva ses mains, les paumes vers le haut, et lança un long cri, prononçant des paroles si gutturales que Barran la dévisagea d'un air surpris.

— C'est la formule du salut, parmi les peuples de la plaine, expliqua la jeune femme. Il vient de temps très anciens !

Il suffit en tout cas à désarmer la méfiance des Koambas. Les deux vieux abaissèrent leurs armes.

Les femmes s'étaient regroupées, appelant les enfants auprès d'elles.

Gahonne marchait deux pas en avant de Barran. Elle agita à nouveau les mains.

— Je vous souhaite le bonjour, Koambas, dit-elle, presque étonnée de retrouver aussi facilement le souvenir du sabir qui servait de langage passe-partout aux clans de l'immense steppe. Je me nomme Gahonne-la-Rouge, et mon compagnon est Barran. Nous venons d'une contrée très lointaine et recherchons le peuple des Latahîrs. Savez-vous où il se trouve ?

Elle parlait beaucoup. Un peu pour étourdir les Koambas, beaucoup pour entendre le propre son de sa voix. Un des vieux leva un bras décharné.

— Les Latahîrs sont déjà passés, répondit-il. Approche, femme ! Nos

yeux sont fatigués et nous te distinguons mal !

Gahonne obéit. Les enfants s'avançaient déjà. Mais un grognement de l'autre vieillard les fit rentrer dans le rang.

— Tu ne ressembles pas à une Latahïr, reprit le premier vieillard. Et ton compagnon non plus.

— C'est que je ne suis pas latahïr par le sang. J'ai été adoptée par la tribu. Barran, lui, vient de l'autre côté du grand océan !

Les deux vieux visages reflétèrent un grand étonnement. Gahonne se pencha et déposa son arc sur le sol.

— Nous voyageons depuis plus d'une lune. Les Koambas accepteraient-ils de nous offrir l'hospitalité pour cette nuit ?

Les deux hommes se consultèrent du regard.

— C'est bon, dit le second. Mets ton cheval à paître et dresse ta tente... Tu es chez toi !

Gahonne soupira et un sourire étira ses lèvres.

— C'est également une formule rituelle, expliqua-t-elle à Barran. J'avais un peu peur qu'ils nous chassent. En général, les tribus sont hospitalières, mais si les Askanis errent sur la plaine, ceux-là auraient pu se montrer méfiants.

Les deux jeunes gens choisirent une clairière en retrait des peupliers et dressèrent leur hutte. Ils déchargèrent Chataham qui se mit à brouter paisiblement. Les enfants s'étaient approchés et les observaient. Gahonne leur fit un petit signe. Mais ils ne répondirent pas.

Ils achevaient de disposer leurs fourrures de couchage quand une femme s'avança, portant une calebasse.

— C'est l'offrande du lait, murmura Gahonne. Nous devons donner quelque chose en échange. Fais-le, toi !

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu es l'homme et, de nous deux, en principe, le chef. Les Koambas doivent déjà trouver très surprenant que j'aie parlé à ta place !

Barran réfléchit, se retourna, fouilla dans son bagage et en tira un

collier qu'il s'était amusé à confectionner, durant les mois d'hiver, à l'aide de dents d'animaux. Il le tendit à la femme et articula, dans le langage des plaines :

— Merci... femme Koamba... Toi prendre... ceci !

Gahonne manqua éclater de rire devant son accent, et la femme ouvrit de grands yeux. Mais elle accepta le collier et s'en retourna, faisant un geste à l'intention des enfants. Aussitôt, ceux-ci, avec des cris d'allégresse, envahirent le campement des deux étrangers.

Alors que le soir tombait, un des deux vieux vint inviter Gahonne et Barran à partager le repas commun aux familles. Les jeunes gens acceptèrent avec empressement, apportant eux-mêmes de la viande, reste d'une antilope tuée la veille. L'atmosphère, un peu guindée au début, se détendit à mesure que tournait la calebasse de lait caillé. Gahonne retrouva, en buvant, une saveur des années passées. Barran, lui, dissimula tant bien que mal une petite grimace.

— Où sont vos guerriers ? demanda Gahonne, lorsqu'elle estima que leur amitié nouvelle avec les Koambas l'autorisait à poser cette question.

— Ils sont en chemin en direction du levant, répondit un des vieux. Un parti de chiens Askanis a été signalé, et ils ont voulu s'assurer qu'ils ne nous menaçaient pas. Nous les rejoindrons au rassemblement.

— On va beaucoup parler des Askanis, là-bas, ajouta l'autre vieillard.

Gahonne se pencha en avant.

— Avez-vous entendu parler d'une attaque des Askanis contre les Latahîrs, l'automne dernier ?

Les visages des vieillards s'assombrirent. Les femmes poussèrent des gémissements explicites.

— Hélas ! murmura le vieil homme, chacun connaît le malheur qui a frappé ton peuple. Comment peux-tu l'ignorer ?

— Je vivais très loin d'ici... Raconte-moi !

— Une bande d'Askanis a attaqué les Latahîrs et leur a infligé une lourde défaite. Nombre de femmes, d'enfants et de guerriers sont morts. Des jeunes filles ont été emmenées en captivité.

Gahonne se tordait les mains de rage impuissante.

— Nous avons rencontré une de ces filles, dit-elle. C'était au début de l'hiver. Elle m'a rapporté l'attaque des Askanis juste avant d'expirer entre mes bras.

Elle se mit à sangloter. Barran passa son bras autour de ses épaules. Les Koambas la considéraient avec pitié.

— Mais il se raconte que ceux qui ont attaqué les Latahirs ont été punis ! s'écria une femme d'un ton vengeur.

Gahonne dévisagea la Koamba.

— Comment ça ?

— Ce ne sont que des murmures, reprit le vieux. Nul n'est sûr de rien... On dit qu'à leur retour dans l'Est, les Askanis ont découvert leur campement ruiné. Ceux qu'ils avaient laissés derrière eux avaient disparu !

— Ce sont les dieux qui les ont punis pour leur barbarie ! gronda la femme.

Gahonne était très étonnée.

— Disparu... Morts ?

— Non... Il n'en subsistait plus un seul. Ils avaient été anéantis. Mais... ce ne sont que des rumeurs. Personne n'est allé voir.

Perplexe, Gahonne coula un regard vers Barrai. Le jeune homme se racla la gorge.

— Les Latahirs... interrogea-t-il. Quoi... devenir ?

Le vieux eut un geste fataliste.

— Ils ont rejoint leurs quartiers d'hiver. Je suppose qu'ils ont dû beaucoup souffrir. Il leur faudra du temps pour redevenir une puissante tribu...

Gahonne et Barran regagnèrent leur tente, après la veillée. La jeune femme avait dû répondre à nombre de questions, à son propos et à celui de son compagnon. Nul doute que les Koambas parleraient longtemps de l'étrange femme aux cheveux couleur de feu et de son compagnon qui prononçait si mal le langage des plaines.

— Nous n'attendrons pas, dit Gahonne, lorsqu'ils se furent allongés sur leurs fourrures. J'aurais bien aimé que les Koambas nous escortent jusqu'au rassemblement, surtout si des Askanis rôdent sur la plaine. Mais je suis trop impatiente de revoir les Latahïrs !

Barran lui prit la main. Son visage était grave, soucieux même, et c'était si inhabituel chez lui que Gahonne en demeura frappée.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

Il hésita, se décida enfin :

— Es-tu certaine que ce soit une bonne chose pour toi, de vouloir retrouver les Latahïrs ?

Gahonne fronça les sourcils.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu m'as souvent raconté qu'ils ne t'aimaient pas, qu'ils ne t'avaient jamais acceptée. De plus, lorsque tu as dû partir, tu venais de tuer l'un des leurs...

— Il m'avait violée ! C'est un crime !

— Sans doute... Mais les Latahïrs te croiront-ils ? Que se passera-t-il s'ils réclament justice pour la mort de leur frère ?

Gahonne ne répondit pas...

CHAPITRE IV

Les doutes de Barran avaient rendu Gahonne nerveuse. D'autant qu'ils trahissaient ses propres préoccupations. Malgré cela, dès le lendemain, les deux jeunes gens quittèrent les Koambas et reprirent leur route en direction du lieu du rassemblement. Gahonne estimait qu'ils seraient rendus en une grosse semaine.

Deux jours plus tard, ils aperçurent, tout comme la première fois, une fumée montant dans le ciel. Avec les mêmes précautions que pour les Koambas, ils s'approchèrent. Et bien leur en prit...

Ils pouvaient être une dizaine, tous des hommes. Ils n'avaient pas dressé de tente, mais se tenaient serrés autour d'un feu. Certains étaient allongés sur le sol, d'autres demeuraient assis, comme prostrés. Un peu en retrait, des chevaux attendaient, attachés à une corde tendue entre deux pieux. Les hommes portaient des armes. Plantée dans le sol, devant le feu, une lance était ornée de chevelures humaines.

Ce sont des Askanis, murmura Gahonne en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix.

Ils s'étaient avancés en rampant et contemplaient le campement, tapis dans des broussailles. Gahonne serrait son poing sur le manche de son épée. Elle aurait voulu se jeter sur les barbares et les tailler en pièces.

Quelque chose, pourtant, dans le comportement des guerriers, troublait la jeune femme. Ces Askanis n'avaient pas l'allure de redoutables combattants. Ils ressemblaient plutôt à des fuyards. Que leur était-il arrivé ?

L'impression de Gahonne se trouva renforcée lorsqu'un des hommes s'en alla inspecter ceux de ses frères qui restaient allongés. Il se pencha sur l'un d'eux, le toucha à l'épaule. L'Askani se mit à geindre, et Gahonne comprit qu'il était blessé. Ses râles montèrent dans le calme du crépuscule, mais ne provoquèrent aucune réaction chez ses compagnons. De même lorsqu'un autre des gisants fut tiré par les pieds à l'écart Gahonne hocha la tête. Celui-là devait être mort, et on l'abandonnait aux chacals.

Le guerrier se rassit et parla. Sa voix portait loin, dans le calme de cette fin de jour. Gahonne tressaillit. Barran se tourna vers elle, interrogateur. Elle mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de la suivre. À reculons, toujours collés au sol, les deux jeunes gens battirent en retraite, rejoignant Chataham qu'ils avaient laissé un peu plus loin.

— Il s'est passé quelque chose ! déclara Gahonne tout à trac. Je... je n'ai pas bien compris... mais j'ai entendu l'Askani dire qu'ils devaient abandonner leur mort au démon !

Barran émit un petit grognement étonné.

— Quel démon ?

— Comment veux-tu que je sache ?

Nerveuse, la jeune femme pressa ses mains l'une contre l'autre.

— Il ne faut pas rester là. Ces Askanis semblaient vaincus, mais ils restent toujours de redoutables pillards. S'ils nous capturaient, ils nous tortureraient !

Profitant de la lune qui montait au-dessus de la plaine, ils s'éloignèrent du camp des Askanis. Gahonne se demandait ce qu'avait voulu dire le nomade en parlant de démon. Est-ce qu'une créature maléfique hantait la steppe quelque part devant eux ? Malgré son incursion dans un monde futur, fruit d'une technologie ne laissant aucune part au surnaturel, Gahonne demeurait pétrie des croyances de son temps, comme n'importe quelle femme des tribus, et ne pouvait s'empêcher de scruter l'obscurité. Elle ne vit rien, n'entendit que le glapissement d'une hyène dans le lointain. Elle pensa au renard pris au piège...

— Est-ce que nous allons marcher toute la nuit ? demanda-t-elle à Barran.

— Je crois que ça vaut mieux, répondit le jeune homme. Nous nous reposerons au jour.

Elle acquiesça en silence. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'elle réalisa qu'elle s'en était, pour la première fois, remise à Barran pour décider de ce qu'ils devaient faire. Elle en ressentit une obscure satisfaction.

Lorsque le soleil se leva, ce fut à nouveau Barran qui décida :

— Nous pouvons nous arrêter.

Avec un soupir de soulagement, Gahonne déposa son sac et ses armes sur le sol et s'assit. Mais Barran ne l'imita pas. Il posa ses mains sur la croupe de Chataham et, d'un seul élan, se jucha debout sur son dos. Gahonne ouvrit une bouche ronde. Barran ne s'était encore jamais livré à ce genre d'acrobatie. Gardant son équilibre malgré un petit écart du cheval, il s'absorba dans la contemplation de l'horizon.

Au bout d'un moment, il sauta de son perchoir improvisé.

— Tout semble calme, dit-il.

« Trop calme », songea Gahonne en déroulant leurs fourrures de couchage.

— Dors un peu, reprit Barran. Je vais monter la garde.

Gahonne s'allongea, se roula en boule. Le sommeil la prit alors qu'elle contemplait la silhouette immobile de son compagnon. Barran était beau. Elle le devina soudain redoutable...

Lorsque Gahonne se réveilla, elle jugea, au soleil, qu'elle avait dormi au moins deux heures. Barran se trouvait à la même place, impassible, l'épieu à la main.

Ils repartirent sans s'attarder. Il faisait déjà chaud. À mesure que le soleil montait vers son zénith, Gahonne sentit un ruisseau de sueur s'élargir le long de son dos. Elle enleva ses vêtements, ne conservant que ses bottes et son ceinturon d'arme. À côté d'elle, Barran semblait insensible à la canicule. Elle se demanda si, de par ses origines artificielles, il ne s'adaptait finalement pas mieux qu'elle au rude climat de la steppe.

Soudain, derrière un repli de terrain, ils découvrirent une rivière qui coulait, entre ses berges profondes. Pour Gahonne, la tentation fut trop forte.

— Baignons-nous ! suggéra-t-elle. Il fait si chaud !

Chataham tendait le cou vers l'eau. Barran hocha la tête.

— Pourquoi pas ? dit-il.

Ils dévalèrent la rive abrupte, n'eurent que le temps de débarrasser Chataham de sa charge. Le cheval se précipita dans la rivière pour y boire avant de s'ébrouer et de chercher un endroit boueux où se rouler.

Gahonne déposa ses armes, retira ses bottes et entra dans l'eau limoneuse. Ce fut une sensation de bonheur. Elle se tourna vers son compagnon.

— Tu ne viens pas ?

Barran sourit, déposa son épieu et la rejoignit. Ils s'accroupirent. Le niveau de l'eau était au plus bas, ils en avaient à peine aux épaules. Ils entreprirent de se laver de la poussière qui maculait leur peau. Un grand silence pesait sur la plaine. C'est ainsi qu'ils entendirent, ténu, un gémissement.

Tout d'abord, Gahonne crut que ses sens l'abusaient. Elle se figea, retenant son souffle. À côté d'elle, Barran s'était également crispé.

— Tu as entendu ? demanda la jeune femme.

Pour toute réponse, Barran sortit de l'eau et saisit son épieu. Gahonne l'imita, empoignant son arc. Le gémissement s'était fait plus net. Il semblait provenir d'un roc qui, un peu en aval, barrait à moitié le cours de la rivière. Des débris végétaux s'étaient accumulés là. Sans perdre de temps à se rhabiller, les deux jeunes gens se dirigèrent vers le barrage, Gahonne encochant une flèche sur son arc. Barran tendit la main, montrant une trace dans la boue de la berge. Gahonne se mordit les lèvres d'anxiété. Un corps semblait avoir été traîné, ou s'être traîné là. L'empreinte d'une main était profondément imprimée dans la terre meuble.

Un halètement de souffrance s'éleva soudain de dessous l'amas de branches flottées. Quelque chose remua. Gahonne banda son arc, tandis que Barran s'avavançait, dardant son épieu.

De la pointe de son arme, le jeune homme écarta plusieurs branches. Un visage, déformé par la souffrance, apparut.

C'était indiscutablement un Askani. Gahonne reconnaissait les traits caractéristiques de cette race. Le nez aquilin, les pommettes saillantes, les yeux bridés, pour l'heure agrandis par la fièvre. Un instant, la haine raciale flamba dans son cœur, et elle fut tentée de décocher sa flèche dans la poitrine du pillard. Mais elle croisa le regard de

l'homme et retint son geste. L'Askani la considérait avec une terreur animale. Au fond de ses yeux flambait une lueur de folie. On eût dit qu'il avait rencontré quelque horreur indicible, et que cela avait fait basculer sa raison. Gahonne songea brusquement au démon que ses frères avaient évoqué et elle sentit sa peau qui se granulait d'appréhension.

L'Askani bredouilla quelques mots. Sa tête retomba. Il se passa une langue gonflée, craquelée, sur les lèvres.

— Il a soif, dit Barran. Aide-moi !

Es dégagèrent d'autres branches. L'Askani ne bougeait plus et ils se demandèrent s'il ne venait pas de mourir, devant eux. Mais il se remit à gémir.

— Il s'est traîné sous cet abattis, observa Barran en montrant les traces dans la boue.

— Oui... Comme s'il avait voulu se cacher !

Un dernier tronc bascula. Gahonne poussa un cri d'horreur.

L'Askani n'avait plus de jambes. Quelque chose les lui avait tranchées, à mi-cuisse, mais, en même temps, avait cautérisé les blessures. Les moignons semblaient carbonisés, la chair était noirâtre, boursouflée.

— Par les dieux, que lui est-il arrivé ? demanda la jeune femme.

Barran se pencha sur le blessé. Sans le toucher, il examina les chairs torturées. Lorsqu'il se releva, une profonde ride s'était creusée au milieu de son front.

— C'est une blessure provoquée par un désintégrateur, dit-il d'une voix sans timbre.

Pétrifiée, Gahonne ne put répliquer. Barran se pencha à nouveau sur l'Askani.

— Ses jambes ont été... annihilées, sans hémorragie, ce qui explique que cet homme ait pu survivre.

— Mais, balbutia Gahonne, le... l'effet des désintégrateurs... dans ton monde... était différent !

— C'est que tu ne les as constatés que sur des androïdes... Pas sur des êtres de chair.

Gahonne contemplait le blessé, épouvantée par ses mutilations, mais plus encore par ce qu'elles impliquaient. À nouveau, l'Askani remua et se lécha les lèvres.

— Il a réuni ses dernières forces pour se réfugier ici, dit Barran. Mais il n'en a plus eu assez pour se traîner vers la rivière. Quelle torture ! Mourir de soif à deux pas d'une eau courante ! Donnons-lui à boire !

Gahonne se releva et, mettant ses mains en coupe, puisa de l'eau à la rivière. Tandis que Barran soulevait délicatement le blessé par les épaules, elle la lui fit couler entre les lèvres. L'Askani gémit, ouvrit les yeux. Une étincelle de lucidité passa dans son regard sombre. Mais, presque aussitôt, ses traits se tordirent dans une grimace de souffrance.

— Il faut le sortir de là, dit Gahonne, oubliant que l'homme était l'ennemi héréditaire de sa tribu.

— Non... Si nous le remuons, nous l'achèverons. Essaie de savoir ce qui lui est arrivé.

Gahonne se pencha sur l'Askani, qui suivait chacun de ses mouvements.

— Qui t'a blessé comme ça ? demanda-t-elle.

L'Askani ne répondit pas tout de suite et elle se demanda s'il avait saisi le sens de ses paroles. Elle allait répéter quand un flot de mots coupés de râles de souffrance jaillit de la bouche du blessé. Gahonne recula, constellée de gouttelettes de salive.

— Que dit-il ? interrogea Barran.

Perplexe, Gahonne considérait le moribond.

— Je... je ne comprends pas très bien. Il dit que c'est... de la boue... ou de la lave, je ne sais pas... qui l'a dévoré !

— De la boue ?

Malgré le tragique de la situation, Gahonne faillit sourire devant l'air ahuri de son compagnon. Mais à ce moment, l'Askani se tendit. Il lâcha une nouvelle phrase et s'affaissa. Ses yeux se révélsèrent, un sursaut le secoua, puis sa tête roula sur le côté.

— C'est fini, dit doucement Barran.

Les deux jeunes gens se relevèrent, contemplant le corps mutilé de l'Askani.

— Qu'a-t-il dit, juste avant de mourir ? demanda Barran.

— Il a répété que c'était... la boue qui l'avait dévoré. Il a parlé du Levant... Il a dit qu'un démon sévissait là-bas et...

— Et ?

— Et qu'il venait d'un autre monde.

Banan hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais... soupira-t-il.

Ce ne fut que plus tard, après qu'ils eurent abandonné le corps de l'Askani à la rivière et repris leur route, que Gahonne posa la question qui lui brûlait la langue :

— Crois-tu que c'est un androïde qui a blessé cet Askani ?

Barran haussa les épaules.

— Aucune arme humaine appartenant à ton temps ne pourrait l'avoir fait.

— Mais comment un androïde pourrait-il être venu en ce monde ?

— Comme nous l'avons fait nous-mêmes ; en empruntant la Porte de Flamme.

— Impossible ! Lorsque nous sommes passés, les androïdes étaient en train de donner l'assaut au centre. Le translateur allait être détruit !

— Mais es-tu certaine qu'il l'a été ?

Gahonne se tordit les mains, désespérée. Barran avait raison. Rien ne prouvait que la machine à voyager dans l'espace-temps avait été détruite.

— Mais cette boue ? As-tu connu quelque chose de semblable, dans ton monde ?

— Je dois reconnaître que non.

— Et pourquoi un androïde viendrait-il ici ?

Barran regarda sa compagne bien en face.

— Pour nous retrouver.

— Nous retrouver ! Mais...

— C'est sa programmation qui tient lieu d'intelligence à un androïde, Gahonne. Il y reste fidèle au-delà des... univers.

Le cœur de Gahonne battait à grands coups. La jeune femme s'efforça de juguler le début de panique qui montait en elle.

— Mais puisque les androïdes ne sont pas intelligents, comment auraient-ils pu deviner que nous étions revenus à mon époque, décider de nous y poursuivre et programmer le translateur pour cela ?

— Là, tu marques un point Aucune intelligence artificielle n'aurait pu faire preuve d'une telle initiative.

— Tu vois bien ! Tous les humains de ton temps ont disparu ! Aucun androïde ne peut nous avoir poursuivis en ce monde !

Barran saisit sa compagne par la main.

— Gahonne... Je n'ai aucune réponse logique à tes interrogations. Mais je veux envisager toutes les éventualités. Il ne faut pas que tu en refuses une juste parce qu'elle te fait peur. Il est *possible* que tous les humains de mon temps n'aient pas été anéantis. Il est *possible* que le translateur n'ait pas été détruit. Il est *possible* qu'on l'ait utilisé pour nous poursuivre. Il est *possible* que l'Askani ait été blessé par un androïde...

Il s'interrompit, la regarda droit dans les yeux.

— Il est *possible* que notre combat ne soit pas terminé...

Gahonne avait envie de pleurer. Les dernières paroles de Barran avaient fait naître en elle un effroyable sentiment de fatalité. Toutes les images d'épouvante qu'elle avait cru avoir oubliées lui revenaient. Elle avait envie de faire demi-tour, de regagner leur caverne et de s'y terrer. Elle oubliait les Latahiirs, les Askanis, la fatigue, la chaleur, la steppe. Devrait-elle toujours continuer à fuir ?

Ils ne firent cependant pas demi-tour, et continuèrent en direction du nord. Ils rencontrèrent, deux jours plus tard, une autre famille, d'Amadisses cette fois, qui les invita à terminer le chemin en sa

compagnie. Ils acceptèrent. Les Amadisses savaient, bien entendu, ce qui était arrivé aux Latahïrs l'automne précédent, mais n'avaient aucunement connaissance d'un démon qui hantât la steppe. Lorsque Gahonne leur relata l'incident avec les Askanis, ils s'en inquiétèrent grandement, mais plus parce qu'il trahissait la présence proche des pillards que celle d'une mystérieuse malédiction.

Deux autres jours passèrent et, par un beau milieu d'après-midi, les voyageurs franchirent une crête de terrain et découvrirent, à leurs pieds, dans la large boucle d'un fleuve, une immense cité de tentes et de huttes.

Ils étaient arrivés...

Barran avait poussé une exclamation. Malgré son flegme, il contemplait le spectacle sans pouvoir cacher son étonnement. Pour Gahonne même, la vision était saisissante. Pendant que les Amadisses, après les avoir salués, descendaient la pente en poussant de grands cris de ralliement, les deux jeunes gens demeurèrent immobiles, se repaissant du spectacle.

Il pouvait y avoir là deux cents tentes, et autant de huttes. Ces habitations s'éparpillaient sur une vaste étendue, se regroupant autour des mâts où flottaient les symboles tribaux. Tous les clans étaient représentés au rassemblement, chacun ayant délégué plus ou moins de ses membres, en fonction de sa puissance. Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants, et cette foule se visitait d'un clan à l'autre, d'une famille à l'autre, se croisant et se recroisant au long des allées, sur les places, les parvis délimités par les habitations. À la périphérie de l'immense camp, c'était le domaine des troupeaux de chevaux, parqués dans de vastes corrals, ou les arènes que foulaient les champions de chaque clan, se défiant les uns les autres. La fumée des feux domestiques formait une chape bleutée au-dessus de l'agglomération et un sourd brouhaha roulait d'un bout à l'autre de la plaine. Au reste, c'était ce sourd bruit de fond qui semblait le plus insolite aux deux jeunes gens. Depuis le temps qu'ils vivaient dans la solitude, ils avaient oublié ce qu'était le vacarme des hommes !

— Là-bas ! s'exclama tout à coup Gahonne, tendant le bras vers une berge de la rivière. Je distingue le totem des Latahïrs !

Elle montrait une sorte de dais sur lequel était disposé un assemblage de crânes animaux. Tout autour, une dizaine de tentes de peau, certaines en évident mauvais état, formaient un cercle. Des

enfants jouaient au pied de l'échafaudage. Des femmes, accroupies, paraissaient travailler.

Les yeux de Gahonne s'étaient emplis de larmes.

— Les Latahirs, murmura-t-elle, dieux, comme ils sont peu nombreux...

De fait, par rapport au peuple qu'elle avait connu, et même en tenant compte qu'un certain nombre de Latahirs ne devaient pas avoir fait le voyage du rassemblement, le clan semblait dépeuplé. De toutes les tribus présentes, c'était bien celle-là qui paraissait la plus misérable.

— Allons-y ! décida Gahonne.

Barran ne répliqua rien. Saisissant Chataham par sa longe, il suivit Gahonne le long de la pente, jusqu'au village.

Leur entrée ne passa pas inaperçue ! À peine les deux jeunes gens abordèrent-ils les premières tentes qu'une foule les entoura. On poussait des cris, on les montrait du doigt, on s'approchait mais, au dernier moment, on reculait, comme si l'on n'osait pas les toucher. Des femmes élevaient leurs enfants dans leur direction et, au dernier moment, les dérobaient en s'exclamant bruyamment, en inclinant la tête.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont ? marmonna Gahonne. On dirait qu'ils n'ont jamais vu de créatures telles que nous !

Barran ne répondit pas. Lui-même dévisageait la foule avec des yeux luisants de curiosité. Ça n'avait rien d'étonnant, après tout Gahonne se souvint que la personnalité artificielle de son compagnon, induite en lui lors de sa conception, était celle d'un archéologue. Il pouvait voir vivre, en chair et en os, des êtres dont il n'avait connu que l'existence théorique, et qu'il croyait anéantis dans l'histoire de l'humanité depuis des millénaires.

La foule les escorta jusqu'au campement des Latahirs. Arrivée là, Gahonne eut du mal à conserver un maintien impassible. Les membres de son ancien clan, alertés par le brouhaha, s'étaient rassemblés et la regardaient approcher, silencieux, au contraire de leurs cousins des autres tribus. Gahonne pensa à Gonther, au prix du sang et, à nouveau, douta d'avoir fait le bon choix en revenant parmi les siens. Mais il était trop tard pour reculer.

À la tête des Latahirs se tenait un guerrier entre deux âges, au torse

puissant, à la longue chevelure grise, et qui tenait une crosse à l'extrémité recourbée dans son poing. Un collier paraît sa poitrine.

— C'est Thorfaal, le chef, murmura Gahonne à l'intention de Barran.

L'homme la dévisageait, impénétrable. Gahonne eut une petite hésitation, puis, passant la longe de Chataham à son compagnon, elle s'avança. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à deux pas du chef, elle ploya le genou et inclina la tête.

Un grand silence s'était fait. La foule observait la scène.

— Chef Thorfaal, dit Gahonne, ta servante implore ton pardon...

Thorfaal regardait la jeune femme agenouillée devant lui. Les Latahiirs s'étaient rassemblés. Barran se tenait en arrière de son amie, très calme en apparence. Mais son poing s'était resserré autour du manche de son épée.

— Chef Thorfaal, reprit Gahonne, puis-je parler ?

Le chef frappa le sol de sa crosse.

— Parle, Gahonne-la-Rouge, dit-il.

La jeune femme releva le visage, fixant les yeux du chef.

— J'ai mal agi, et j'en demande pardon au clan. J'ai contrevenu aux lois sacrées de la tribu. J'ai tué un homme et me suis enfuie... Cet homme m'avait violée, frappée et me menaçait, mais je n'avais pas le droit de le tuer. J'ai agi sous le coup de la colère et m'en repens. Plaise à sa famille d'accepter mes offrandes en guise de réparation...

Elle montra les ballots dont était chargé Chataham. Il y eut des murmures. Le pays des Latahiirs n'offrait pas d'aussi beaux animaux à fourrure que ceux que la jeune femme avait piégés le long de la rivière de l'Ours.

Thorfaal frappa de nouveau le sol de sa crosse.

— Gahonne-la-Rouge, dit le chef, il est vrai que tu es grandement fautive... Mais il est également vrai que le clan des Latahiirs a eu des torts envers toi.

Thorfaal avait enflé la voix, afin que chacun entende.

— Tu n'es pas née latahiir, reprit-il, mais tu t'es toujours montrée

loyale envers le clan. En retour, tu n'as reçu que méchanceté et brimades. Aujourd'hui, les dieux nous ont punis !

Gahonne sourcilla, très étonnée par ces paroles.

— Chaman, approche ! ordonna Thorfaal.

De plus en plus étonnée, Gahonne vit le sorcier de la tribu s'avancer, agitant ses crécelles.

— Parle, chaman ! dit Thorfaal.

Le sorcier leva les bras et psalmodia :

— Les Askanis sont venus ! Ils ont fait une grande chasse du peuple des Latahirs ! Nombre des nôtres sont morts et notre clan, naguère puissant, est à présent misérable... J'ai eu une vision ! Il m'a été révélé que la femme aux cheveux rouges reviendrait parmi nous et que nous devrions lui faire bon accueil ! Il m'a été révélé que la femme aux cheveux rouges délivrerait les peuples de la plaine du péril qui les menace !

La foule émit un long murmure. Gahonne écoutait, bouche bée. Jamais elle n'avait imaginé que les dieux eussent pu parler d'elle au chaman ! Elle avait redouté qu'on la reçoive comme une réprouvée et voilà que Thorfaal reconnaissait publiquement qu'elle avait été maltraitée !

— Relève-toi, Gahonne-la-Rouge, dit Thorfaal en frappant à nouveau le sol avec sa crosse. Reprends ta place parmi les tiens !

Gahonne se releva, réprimant difficilement une envie de pleurer. Elle esquissa un geste de remerciement.

C'est alors qu'une femme bondit, le poing levé. Gahonne la reconnut. C'était l'épouse de Gonther. Elle comprit que les choses n'allaient pas être aussi simples...

CHAPITRE V

Les yeux de la femme luisaient de haine, son visage était convulsé de colère. Sur ses joues, deux tatouages étaient dessinés, qui lui faisaient comme des peintures de guerre. Gahonne en connaissait la signification. La femme ne les effacerait que lorsqu'elle estimerait payé le prix du sang.

— Chef Thorfaal, clama la créature, je demande la parole !

Thorfaal, à l'évidence – pas plus que le chaman ou les membres des tribus qui assistaient à la scène –, ne s'était pas attendu à une telle intervention. Le chef des Latahïrs esquissa un mouvement de contrariété. Mais, gardien des lois de la tribu, il ne pouvait y déroger.

— Parle, Lakonia, dit-il.

La femme se planta face à Gahonne, darda un doigt noueux droit vers son visage.

— C'est une indignité que les Latahïrs fassent bon accueil à une renégate ! cria-t-elle d'une voix stridente. Cette chienne n'appartient à aucun clan ! Elle n'a jamais été des nôtres ! Elle n'a jamais été d'aucune tribu ! Elle a été vomie sur ce sol et nous n'avons été que trop faibles de la tolérer parmi nous ! Elle aurait dû être chassée ! Mieux... Elle aurait dû être étouffée à sa naissance !

Gahonne était abasourdie par un tel flot de vociférations. Elle avait toujours su que les Latahïrs ne l'aimaient pas, mais elle n'avait pas soupçonné une telle détestation fanatique. Elle leva la main pour protester. Lakonia en hennit d'indignation.

— Voyez ! hurla-t-elle. Elle veut m'empêcher de crier la vérité ! Ou bien peut-être qu'elle veut me jeter un sort ! Car elle a le mauvais œil, je vous le dis à tous ! Oui... Le mauvais œil !

Il y eut des murmures dans la foule. Gahonne dominait sa colère. Thorfaal écoutait, son visage reflétant son embarras.

Lakonia reprit, plus véhémence encore :

— Rappelez-vous quand cette catin prétendait conserver des armes

d'hommes ! Rappelez-vous quand elle a séduit mon fils, pour le détourner de sa fiancée ! Rappelez-vous tous ses mauvais coups ! Il n'y a pas à s'étonner si elle a traîtreusement assassiné mon malheureux époux... Elle s'est enfuie, et n'a pu être châtiée ! La Loi du Sang a été bafouée. Les dieux s'en sont irrités et ont déchaîné sur nous, Latahîrs, la fureur des Askanis ! Je vous le dis : c'est à cause de cette femme qu'est survenu le malheur !

Elle brandissait le poing, faisant face à chacun des clans présents.

— Prenez bien garde à ce que le même malheur ne vous frappe pas, si vous épargnez la créature maudite ! Les Askanis déferleront sur chaque tribu et y sèmeront la désolation... Moi, Lakonia, je réclame vengeance ! Je veux voir la fille aux cheveux rouges liée au poteau de torture ! Je veux voir le fer lui ouvrir la gorge ! Je veux voir sa chevelure flotter au mât de ma tente ! Alors seulement la malédiction qui frappe les Latahîrs... et les autres clans sera levée. Le fléau askani disparaîtra, les dieux nous béniront à nouveau !

Elle se campa face à Gahonne, blême.

— Donnez-moi la vie de cette chienne... Je l'égorgerai moi-même !

Elle se tut, écumante. Un pesant silence régnait sur l'assemblée. Thorfaal transpirait abondamment. Le chaman baissait les yeux. Les Latahîrs semblaient statufiés.

Alors Barran s'avança. Il leva son épieu et le planta violemment dans le sol, devant les pieds de Lakonia.

— Je me nomme Barran, clama-t-il d'une voix sonore.

Je viens d'un si lointain pays que nul ne peut l'imaginer.

J'ai vu plus de sortilèges que n'importe quel chaman de n'importe quelle tribu ! J'ai lutté contre des créatures auprès desquelles les Askanis ne sont que des enfants ! J'ai vécu une éternité de temps et déchiffré les messages de tous les dieux... J'affirme ici que Gahonne-la-Rouge est innocente des crimes dont cette vieille folle l'accuse ! J'affirme que si elle est revenue auprès des Latahîrs, c'est pour les aider à se libérer de leur mauvais sort. J'affirme que son but est de lutter contre le démon qui hante les plaines et vous menace tous... J'affirme enfin que je tuerai qui osera porter la main sur elle.

Chacun, Thorfaal le premier, dévisageait le jeune homme avec incrédulité. Gahonne elle-même était stupéfaite. Comment Barran avait-il pu parler ainsi, dans un langage parfait, sans plus buter sur ses

mots, alors qu'il bredouillait à peine, quelques jours plus tôt, le sabir des plaines ? Décidément, elle n'avait pas fini de découvrir ses étonnantes facultés !

Le silence s'éternisait. Les membres des tribus devaient trouver inconcevable qu'un homme seul les défie ainsi. D'autant que Barran n'avait physiquement rien d'impressionnant. Grand, certes, mais beaucoup moins corpulent qu'un guerrier latahïr, amadisse ou autre...

Un cri éclata, véhément :

— Membres des clans, allez-vous vous laisser insulter par un misérable étranger ? Saisissez-vous de ce chien et qu'il partage le sort de Gahonne-la-Rouge !

En transe, hurlante, Lakonia se lacérait le visage de ses ongles. Des murmures montèrent. Quelques guerriers s'avancèrent Gahonne bondit vers Thorfaal.

— Chef, implora-t-elle, tu ne peux pas laisser faire ça ! Tu as entendu le chaman ! Je vous délivrerai de la malédiction... Je suis revenue de mon plein gré. Pourquoi l'aurais-je fait si mes intentions avaient été de nuire aux tribus ? Lakonia m'a toujours haïe. Elle réclame le prix du sang. Je lui offre tout ce que je possède ! Mais je dois demeurer libre, pour affronter la malédiction et la vaincre !

Thorfaal ne répondit pas. Ses yeux allaient de Gahonne à Barran, puis à Lakonia, puis au chaman, puis à l'assistance, où des poings se levaient, où des cris montaient Gahonne devina son indécision. Thorfaal n'avait jamais été un homme de grand caractère. Oserait-il affronter ses semblables ?

— Nous connaissons la nature de la malédiction ! cria Barran. Nous savons comment lutter contre elle !

Son affirmation, pour un temps, imposa le silence. Il reprit, d'un ton redevenu égal :

— Le démon qui hante la plaine est un feu solide, qui vient de l'espace. Il a détruit le campement des Askanis, l'automne dernier. Il se rapproche. Il y a quelques jours, Gahonne et moi avons croisé d'autres Askanis. Le démon s'en était pris à eux. L'un avait eu les jambes dissoutes par sa magie funeste... C'est le sort qui vous attend tous, si vous nous sacrifiez !

— Mensonge ! hurla Lakonia. C'est cet étranger, le démon ! Emparez-vous de lui, guerriers ! Qu'il soit mis à mort avec la

renégate !

— Chef Thorfaal ! gronda Gahonne. Tu dois parler ! Fais taire cette folle !

Thorfaal eut un geste vague. Comme s'ils l'avaient pris pour un assentiment, quatre guerriers se détachèrent de la foule et bondirent.

Il se passa alors un étrange phénomène, auquel Gahonne était bien loin de s'attendre. Barran se porta en avant, les bras écartés du corps. Le premier guerrier tenta de le saisir... et se retrouva projeté au sol, comme si le jeune homme s'était effacé devant lui et qu'il ait été emporté par son élan, il tenta de se relever, mais un pied de Barran l'atteignit à la nuque et chacun put entendre les os se briser. L'instant d'après, Barran tournoyait sur lui-même, échappant à deux autres de ses adversaires. Au passage, les saisissant chacun sur le côté du cou, il les déséquilibrait et les faisait chuter, puis, sans se préoccuper d'eux, il se lançait en l'air et frappait, les pieds réunis, le quatrième guerrier au milieu de la poitrine. L'homme s'effondra à la renverse, le sternum broyé.

Barran se reçut souplement, roula sur lui-même, se releva. Alors que les deux guerriers, sonnés, se relevaient péniblement, il se jeta sur eux. Une main tendue, les doigts joints, cingla la gorge du premier. L'homme émit un râle bref et s'écroula.

Le dernier guerrier avait dégainé son poignard. Il se précipita sur Barran. Loin de reculer, le jeune homme se glissa sous lui, ses bras semblant s'enrouler autour du bras armé. L'instant d'après, Barran pivotait sur lui-même, le guerrier s'envolait par-dessus ses épaules et retombait lourdement sur le sol. D'un coup de pied, Barran fit voler son arme. L'homme chercha à se relever... et retomba, fauché par un pied de Barran. Il voulut se relever à nouveau. Cette fois, d'une seule main, le jeune homme le frappa au sommet du crâne et il retomba, étouffant un grognement.

Il s'ensuivit une sorte d'étrange ballet, où Barran volait autour de son adversaire, l'empêchant de se redresser à chaque fois qu'il tentait de le faire, en le déséquilibrant impitoyablement. Gahonne ouvrait de grands yeux. Elle n'avait jamais vu pareille façon de se battre. Elle se souvenait de la pitoyable maladresse au combat de Barran en face des Alahmrs. Ce n'était plus le même homme !

Enfin, au bout de longues minutes, le guerrier demeura immobile. Il haletait, épuisé par ses vains efforts pour se relever. À côté de lui, Barran ne paraissait même pas essoufflé. D'un dernier coup de pied, il

atteignant l'homme au menton, l'assommant net.

Il recula alors de deux pas.

— Chef Thorfaal, dit-il, et vous autres, chefs de toutes les tribus, envoyez-moi votre plus puissant champion et je le vaincrai pareillement... Mais tel n'est pas mon désir. Je vous le répète : Gahonne et moi ne sommes pas venus avec de mauvais desseins. N'écoutez pas la voix de la haine. Faites-nous confiance. Nous sommes vos amis !

Il rejoignit Gahonne. Thorfaal, abasourdi, regardait les quatre hommes immobiles sur le sol. L'un était mort. Les trois autres ne valaient guère mieux. Jamais, de mémoire de clan, un étranger, à mains nues, avait si facilement défait quatre guerriers. Il y avait sûrement de la magie là-dessous... Et si l'étranger et Gahonne disaient vrai ? Après tout, le chaman n'avait-il pas affirmé...

Gahonne pouvait lire ses pensées sur le visage du chef. Elle jeta un regard haineux à Lakonia, qui s'était prudemment reculée.

Alors, un mouvement se fit dans la foule et un homme s'avança, grand, majestueux, la tête surmontée d'un imposant cimier fait avec un crâne de buffle. Il tenait une lance ornée de queues de renards, d'hermines et de martres. Son visage disparaissait sous un sombre tatouage et ses puissants pectoraux étaient marqués de fines scarifications. Thorfaal recula de deux pas en signe de respect.

— C'est Azeigoth, le chef de la tribu, qui reçoit les autres, souffla Gahonne à Barran. Au rassemblement, il représente la loi suprême. Nul ne parlera contre ses décisions.

Le guerrier marcha jusqu'au pied du totem des Latahirs. Arrivé là, il se retourna pour faire face à l'assemblée muette. Il leva sa lance.

— J'ai entendu beaucoup de cris, dit-il d'une voix profonde. J'ai vu beaucoup d'agitation... Tout cela m'attriste... Mes frères et sœurs des tribus auraient-ils oublié que rien ne peut se décider hors du conseil des clans ? Croient-ils que réclamer une vie ou se battre entre nous apaisera la colère des dieux ? Sont-ils redevenus des enfants irréfléchis, ou bien est-ce la peur des Askanis qui leur brouille l'entendement ?

Chacun écoutait Lakonia elle-même baissait la tête. Le chef se tourna vers Gahonne et Barran.

— Vous vous retirerez sous votre tente. Il vous est interdit de

quitter le camp jusqu'à ce que le conseil ait statué sur votre sort. Mais nul ne vous menacera, et ce sont les membres de ma propre famille qui vous apporteront à boire et à manger...

Gahonne leva la main. Barran la lui saisit au passage.

— Le chef Azeigoth a parlé sagement, dit-il. Nous lui obéirons !

Le guerrier dévisagea le jeune homme. Puis, sans rien dire, il se détourna. Lentement, dans un lourd silence, la foule se dispersa.

Restés seuls, Gahonne et Barran dressèrent leur tente, un peu à l'écart des huttes latahïrs, puis désentravèrent Chataham pour le laisser brouter à son aise. Après quoi ils s'assirent devant leur abri et s'abîmèrent dans la contemplation du camp. Gahonne se sentait déprimée. Ses appréhensions s'étaient avérées. Elle était venue le cœur rempli d'affection pour son ancien clan, et voilà qu'elle se retrouvait en attente d'un jugement qui pourrait lui coûter la vie. Serait-elle donc toujours haïe ? Qu'avait-elle fait pour ça ? Était-ce le sort commun aux Aramandars, d'attirer la jalousie et la méfiance ?

— Comment as-tu fait ? demanda-t-elle à Barran, au bout d'un moment.

— Comment j'ai fait quoi ?

— Comment as-tu vaincu ces quatre guerriers ? Et comment peux-tu parler aussi bien le langage des plaines ?

Barran sourit.

— En ce qui concerne la langue... ce sont mes facultés artificielles qui se manifestent. J'apprends très vite !

— Je m'en suis aperçue. Et pour le reste ?

— C'est un peu la même chose... C'est une technique de combat très ancienne... enfin, je veux dire... qui sera mise au point bien plus tard. Je l'avais en moi, sous forme théorique. Il m'a suffi d'appliquer cette théorie. Je n'ai pas de mérite. Ce n'est pas facile, pour moi, de me savoir un être artificiel, mais, en l'occurrence, cela présente quelques avantages.

Gahonne réfléchit un moment.

— À ton avis, qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ?

Barran haussa les épaules.

— Je n'en sais rien.

— Tu... tu n'es pas inquiet ?

— Si... un peu.

On ne l'aurait vraiment pas dit. Malgré son angoisse, Gahonne pouffa de rire.

— Je me demande ce qui pourrait te faire perdre ton calme, s'écria-t-elle.

— Qu'on te menace... Je ne le supporte pas... C'est pour ça que je suis inquiet. Je pense que j'aurai du mal à te protéger contre tout ce camp, s'il lui venait à l'idée de te sacrifier...

Gahonne passa ses bras autour du cou de son ami.

— Barran, souffla-t-elle, tu es le plus merveilleux garçon qui ai jamais existé !

Un léger bruit éveilla Gahonne, alors que le feu, devant leur tente, s'était presque éteint, et qu'une obscurité épaisse baignait l'intérieur de l'abri. Les yeux encore mi-clos, elle tendit la main, effleura le pommeau de son épée.

Soudain, à côté d'elle, les fourrures de couchage volèrent, et elle devina, plus qu'elle ne le vit, Barran qui se redressait.

— Du calme ! souffla une voix. Je ne suis pas un ennemi !

Barran se pétrifia. Cette voix... Elle la reconnaissait ! Elle n'aurait pu l'avoir oubliée !

— Almahat ! s'écria-t-elle.

— Oui ! C'est moi ! répondit le jeune homme. Par tous les démons, ne faites pas tant de bruit ! On ne sait pas que je suis là !

Le cœur de Gahonne battait à grands coups. Almahat ! C'était à peine croyable ! Lorsqu'elle lui avait dit adieu, l'année précédente, elle était persuadée qu'elle ne le reverrait jamais. Pourtant, il était là ! Elle distinguait sa silhouette trapue, dans l'ombre.

Un pan de la tente fut écarté et un peu de clarté s'insinua dans l'abri. Gahonne put voir son ancien ami, accroupi, son visage barré d'un sourire un peu grimaçant Barran lui appliquait la lame de son poignard sur la gorge !

— Ça va, murmura la jeune femme. Nous n'avons rien à craindre !

Barran écarta son arme. Almahat se massa le cou.

— Eh bien, toi qui viens d'un autre pays, marmonna-t-il, tu es sacrément rapide !

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Barran d'un ton froid.

— Vous parler, répondit le jeune homme.

Gahonne secoua les souvenirs qui l'assaillaient.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à son tour, avec plus de chaleur que son compagnon.

Almahat rampa sur les couvertures et rabattit le pan de la tente.

— Je n'étais pas là, dit-il, lorsque vous êtes arrivés. J'étais à la chasse avec d'autres guerriers amadisses. Il faut dire... que... hem... que je n'ai plus grand-chose à voir avec les Latahîrs depuis mon... mariage !

Gahonne ne réagit pas, bien qu'une amère émotion lui envahisse le cœur. Elle se souvenait du départ d'Almahat de leur dernière nuit d'amour, de la tunique qu'elle lui avait offerte. À présent le jeune homme vivait avec le clan de son épouse.

— En revenant au camp, j'ai appris votre arrivée... On ne parle que de ça... J'ai attendu la nuit et...

Gahonne le sentit qui se raidissait.

— Je veux savoir, Gahonne... Que s'est-il passé entre mon père et toi, l'année dernière ?

Gahonne regarda le jeune homme bien en face.

— Un jour, il m'a surprise au bain, répondit-elle. Il m'a frappée... et puis... il m'a violée. Il était comme fou... J'avais mon poignard... Moi aussi, j'étais folle... De rage et de honte. Après... Je... j'ai perdu la tête... Je l'ai frappé... je n'arrêtais pas de le frapper... encore et encore... Son sang coulait sur moi... Il ne tombait pas...

Tremblant de tous ses membres, Gahonne revivait l'horrible instant où elle avait tué Gonther. Elle poursuivit, la voix hachée de sanglots :

— Quand... quand il est enfin tombé... j'ai eu peur... Aucun

Latahîr ne m'avait jamais aimée... sauf toi... Et tu n'étais plus là pour me protéger. Alors je me suis enfuie...

Elle pleurait Barran jeta un regard de reproche à Almahat et la saisit par l'épaule.

— Elle s'est enfuie et m'a rencontré, dit-il. Maintenant, elle est ma compagne. Si elle est revenue, c'est uniquement parce qu'elle s'angoissait pour son peuple... Un peuple qui l'a toujours rejetée. Trouves-tu cela juste, Almahat des Latahîrs ?

Almahat ne répondit pas tout de suite. Il regardait Gahonne. La jeune femme fit un gros effort pour dominer son chagrin. Elle lui rendit son regard, silencieuse.

— Je te crois, Gahonne, murmura enfin Almahat. Mon père était un homme violent, incapable de dominer ses instincts... J'ai toujours su qu'il finirait mal... Je ne t'en veux pas pour ce que tu as fait.

— Je... je te remercie.

— Ne me remercie pas. Azeigoth est déterminé à ce que tu sois équitablement jugée par le conseil des tribus. C'est un homme juste, et tu pourrais t'y défendre... Mais beaucoup de gens ont pris le parti de ma mère. Elle court le camp et proclame que ton sacrifice apaiserait les dieux, qu'il nous délivrerait des Askanis. On l'écoute... Je suis très inquiet pour toi...

— Que pouvons-nous faire ? gémit la jeune femme.

— J'y ai réfléchi... J'ai décidé de vous aider à fuir.

Gahonne et Barran tressaillirent.

— Fuir ?

— Oui... Au nom du passé, Gahonne, je ne veux pas que tu meures. Il fait nuit noire. Les gens donnent. Votre tente se trouve en bordure du camp... Vous devez en profiter. Partez ! Partez tout de suite... Demain on postera peut-être des gardes auprès de vous et tout sera perdu !

Gahonne et Barran s'entre-regardèrent.

— Partir ? murmura Gahonne. Mais partir où ? Toutes les tribus traqueront deux fugitifs s'échappant du rassemblement !

— Il faut marcher vers l'est, répondit Almahat. C'est par là-bas

qu'errant les Askanis. Nul ne vous y poursuivra.

— Ouais... grogna Barran. Et si les Askanis nous tombent dessus...

— À vous de ne pas vous laisser prendre... Écoutez, le temps presse. Vous trouverez votre cheval de l'autre côté du corral, tout harnaché, vos ballots de peau chargés sur le travois. Au lever du jour, vous devrez être loin ! C'est la seule façon de sauver vos vies !

Gahonne n'en croyait pas ses oreilles. Almahat était en train de trahir les tribus, pour l'aider ! Ce qui avait existé entre eux était donc demeuré si puissant aux yeux du jeune homme !

— C'est bien, dit-elle. Nous allons partir.

— À une lune, reprit Almahat, j'ai entendu dire qu'il y avait une vaste mer, et que des cités étaient bâties tout autour...

— Des cités ? s'étonna Barran.

— Oui... Ce n'est peut-être qu'une légende, mais je crois que vous devriez essayer de les rejoindre. La steppe n'est plus un refuge sûr pour vous.

La gorge nouée d'émotion, Gahonne saisit les mains de son ancien ami.

— Almahat, dit-elle, je te bénis ! Je bénis tous les tiens ! Les dieux fassent que je puisse un jour te rendre la pareille !

Les yeux d'Almahat coulèrent brièvement vers Barran qui observait la scène, impassible.

— S'il est vrai qu'un démon hante la plaine et si tu en délivres les clans, alors c'est nous tous qui serons tes débiteurs, Gahonne-la-Rouge... Maintenant partez... Il est plus que temps !

*

La facilité avec laquelle les deux jeunes gens quittèrent le camp les laissa pantois. Au fond d'elle-même, et bien qu'elle eût volontairement étouffé ce soupçon, Gahonne avait songé qu'Almahat avait pu leur jouer la comédie pour les attirer dans un piège. Mais le jeune homme s'était montré loyal, les guidant jusqu'au corral où les attendait Chataham, tout chargé, comme il avait dit. Il n'y eut pas de longues phrases d'adieu. Almahat serra brièvement Gahonne contre sa poitrine, effleura la paume de la main de Barran. Puis il se fonda dans

l'ombre, et les deux fugitifs, saisissant Chataham par sa longe, partirent dans la direction opposée. Ce ne fut que bien plus tard, alors que s'annonçait l'aube, que Barran murmura :

— Je crois que ce garçon t'aimait infiniment plus que, tu pouvais croire.

Gahonne ne répliqua pas. Sa gorge la serrait trop pour qu'elle puisse prononcer une parole.

Une semaine durant, Gahonne et Barran redoutèrent que les tribus les fassent poursuivre. Mais rien ne se produisit. Gahonne était assez intelligente pour se douter que sa fuite arrangeait bien le chef Azeigoth. Quant aux Askanis, ils brillaient par leur absence. La plaine était aussi vide que celle qu'ils avaient traversée un mois auparavant. Ils reprirent leurs habitudes de voyageurs, marchant en direction du soleil levant, de cette mystérieuse mer et de ces non moins mystérieuses cités. Pour Gahonne, c'était un nouvel épisode de sa vie qui commençait. Elle n'avait plus rien à voir avec les Latahirs... et savait qu'un nouvel ennemi l'attendait, infiniment plus redoutable que n'importe quelle tribu !

*

Une lune s'écoula effectivement, fatigante par sa monotonie, et Gahonne en arriva à douter de tout. De l'existence d'un démon quelconque, des Askanis, de la mer... de sa propre existence, peut-être. N'était-elle pas victime d'un sortilège, et ne s'anéantissait-elle pas dans un néant d'herbes séchées par le soleil et d'espace où ne soufflait que le vent ? Sans Barran auprès d'elle, elle serait devenue folle de solitude.

Ce fut alors, au débouché d'un défilé entre deux collines, que les deux jeunes gens découvrirent un paysage différent de tout ce qu'ils avaient vu depuis de longs mois. Des terrasses de terre ocre s'étendaient devant eux, délimitées par des murets de pierres sèches. Plus loin, des habitations cubiques s'élevaient au milieu de bouquets de pins et d'ifs. Plus loin encore, l'immensité d'une vaste mer scintillait sous le soleil, si aveuglante que Gahonne dut détourner le regard.

Un long instant, les deux jeunes gens demeurèrent muets. Enfin, Gahonne articula, d'une voix blanche :

— Une... une ville ! Comme dans ton monde, Barran !

La main du jeune homme, se posant sur son épaule, tempéra son enthousiasme.

— Un simple village, sans doute assez éloigné de ce qu’ont pu être les grandes cités protohistoriques.

— Allons voir !

— Oui... Mais avec prudence.

Ils se remirent en marche, prêts à faire demi-tour si quelque incident survenait. Mais, au fur et à mesure qu’ils avançaient, il leur parut évident que le village était désert. On n’entendait ni rire d’enfant, ni appel, ni tintement de métal sur une enclume. Nombre des maisons semblaient en ruine, disparaissant à moitié sous un linceul de poussière grise. Aucune fumée ne montait des toits et, aux fenêtres, des rideaux de cuir déchirés battaient dans le vent.

— Qu’est-ce qui s’est passé ici ? grommela Barran.

Sans se consulter, les deux jeunes gens saisirent leurs armes. À pas furtifs, Gahonne s’approcha d’une des maisons restées intactes. De la pointe de son épée, elle poussa une porte, jeta un bref regard à l’intérieur. Bref, mais suffisant.

— Barran ! appela-t-elle.

Son compagnon la rejoignit. Il se pencha pour voir. Elle le sentit se raidir. Un long instant, ils demeurèrent à contempler les squelettes étendus sur le sol de terre battue.

La mort avait frappé le village. Dans les maisons, le long des rues, sur les terrasses, gisaient des corps réduits à l’état d’ossements. Fait troublant, les squelettes qui se trouvaient à l’intérieur des maisons en ruine étaient rongés, calcinés, épars, et Gahonne et Barran ne purent s’empêcher de songer à l’Askani qu’ils avaient rencontré.

Oppressés, les deux voyageurs se réfugièrent sur la plage. Amarrés à des pieux, des embarcations de roseaux tressés s’agitaient dans le ressac. Là comme ailleurs, des hommes étaient morts.

Gahonne frissonnait, les bras serrés sur sa poitrine.

— Qui... qui a pu faire ça ? balbutia-t-elle.

— Sans doute la même... chose qui a blessé l’Askani. Les cadavres présentent de semblables mutilations.

— Barran... nous ne pouvons pas rester ici. Ce village me donne envie de hurler ! Partons !

Barran acquiesça.

— Bien sûr... mais pas à pied.

— Pas à pied ?

— Empruntons un de ces bateaux. Je ne crois pas que son propriétaire nous le réclamera jamais !

Gahonne ouvrit de grands yeux. Jamais de sa vie elle ne s'était aventurée sur une embarcation, à part les grossiers assemblages dont se servaient les Latahirs pour franchir une rivière un peu large.

— Tu... tu parles sérieusement ? demanda-t-elle.

— Oui... Je connais ce genre de nef. Elles sont beaucoup plus manœuvrantes et robustes qu'on croit. En longeant les côtes, nous pourrons aller loin, beaucoup plus rapidement que par voie de terre, et pour moins de fatigue.

— Et Chataham ?

— Il tiendra facilement à bord d'un navire. Le tout est qu'il reste calme.

Gahonne secoua la tête. Barran semblait si sûr de lui !

— Où irons-nous ?

— Vers le sud. Les sociétés humaines se sont toujours développées là où le climat était le plus clément. Plus au nord, il y a la barrière des glaciers. Je ne pense pas qu'on y trouverait une ville. Et puis le vent est portant et je ne suis pas certain de savoir diriger un navire en louvoyant.

Gahonne ne comprenait évidemment rien à ce jargon. Elle regarda son compagnon monter à bord d'un des navires et l'examiner longuement. Enfin, Barran se tourna vers elle, sourire aux lèvres.

— Remarquable ! s'écria-t-il. Ces assemblages de roseaux forment une coque parfaitement étanche. Il y a un aviron de gouverne et une solide voile de cuir ! Avec un bateau pareil, on peut aller au bout du monde !

Il la rejoignit. Il semblait tout heureux de l'aventure.

— Il nous reste plusieurs heures de jour ! Profitons-en pour nous éloigner. À moi aussi, ce village donne des frissons !

— Comme tu veux...

Le plus difficile fut de décider Chataham à embarquer. Le petit cheval se raidissait sur ses membres et tentait de se dégager de sa longe. Gahonne finit par lui entourer la tête de sa tunique. Aveuglé, Chataham se montra plus docile, et les deux jeunes gens l'entravèrent à un lattis du pont. Puis ils chargèrent leurs bagages, en arrière des deux mâts qui se rejoignaient, liés au sommet et au pied desquels un abri sommaire était dressé. Gahonne s'y réfugia, observant Barran à la manœuvre.

Le jeune homme semblait effectivement à son affaire. Il s'activait avec efficacité, sans hâte inutile, et ses mouvements précis, autant que son sourire, redonnèrent confiance à Gahonne. Il envergua la voile de cuir, saisit les avirons, les installa à poste, puis largua l'amarre qui retenait encore le navire. La coque de roseaux dansa sur les vagues, la voile se gonfla. Une lame fit se cabrer la nef, une gerbe d'écume sala les lèvres de Gahonne.

Un moment passa. Le village avait disparu. Le navire longeait la côte, à petite distance, et la houle lui imprimait un léger mouvement. De temps en temps, une gerbe d'embruns venait éclabousser les deux jeunes gens. Barran abandonna les avirons et orienta la voile. Le navire roula plus fortement et un sillage d'écume s'arrondit à sa poupe, en direction du large. Barran vint s'asseoir auprès de Gahonne, saisit l'aviron de gouverne.

— Nous allons demeurer en vue de la côte, dit-il. J'ai confiance dans ce navire, beaucoup moins dans mes capacités de navigateur.

Gahonne le regarda. Une étrange sensation envahissait sa chair. Elle aimait se trouver sur ce bateau, le sentir bouger sous elle. Son mouvement s'étendait dans ses reins. L'eau de mer avait éclaboussé ses seins nus et ses mamelons avaient durci, devenant sensibles. Elle hésita un instant, mais la tentation fut la plus forte. Se dressant, elle retira son pagne et, nue, s'accroupit aux pieds de son compagnon.

— Je t'aime tant, Barran ! dit-elle, dans une pulsion de tout son être.

Il lui rendit son tendre regard.

— Je t'aime aussi, ma Gahonne !

Elle se souleva pour l'embrasser. Il lui rendit son baiser, sans lâcher l'aviron. Tenaillée de désir, elle se pencha sur lui. Ses mains délacèrent ses jambières, tandis que ses lèvres couraient sur son torse musclé. La peau de Barran avait un goût de sel qu'elle lécha avec gourmandise. Dans ses mains, elle saisit la virilité de son compagnon, la flatta jusqu'à la sentir vibrer, aussi dure qu'un épieu. Alors, les yeux troubles, elle se releva et l'attira au plus profond d'elle...

CHAPITRE VI

Ce fut un moment de grand plaisir et de total abandon. Comme le dit Barran un peu plus tard :

— Heureusement que le vent est bien établi et qu'il n'y a pas de courant, sinon nous nous retrouvions en haute mer !

Le soleil n'était plus qu'une boule de métal en fusion, au-dessus des collines marquant la terre. Barran mit le cap dans sa direction.

— Je préfère ne pas naviguer de nuit, précisa-t-il à Gahonne qui laissait traîner une main dans l'eau, allongée toute nue sur le bordé.

Il faisait cependant très sombre lorsqu'ils atteignirent une petite anse, et que la proue du navire racla le sable. Barran sauta par-dessus bord et laissa filer la grosse pierre qui servait d'ancre à leur nef. L'obscurité de la nuit ranipia leurs angoisses. Ils n'étaient pas si loin du village ruiné.

— Je pense qu'il serait mieux que nous restions à bord, au moins jusqu'à l'aube, dit Barran. Je ne sais pas s'il y a des marées, dans cette mer, mais je n'ai pas envie qu'on se retrouve bloqués sur la plage, loin du bateau, si quelque chose survenait.

Gahonne était de cet avis. Ils s'allongèrent l'un contre l'autre, confiants en Chataham pour monter la garde.

La nuit se passa sans incident. Au matin, le navire n'avait pas bougé de place, et Barran en déduisit qu'il n'y avait pas de marée. Il dut expliquer à Gahonne ce qu'était une marée, mais la jeune femme n'y vit qu'une preuve de la puissante magie de la déesse-Lune, et l'accepta comme telle. Ils descendirent à terre, pour se dégourdir les jambes et laisser Chataham brouter à son aise. Le paysage, autour d'eux, était calme, rieur, mais ils ne s'attardèrent pas. Ils rembarquèrent, et, cette fois, Chataham n'y mit pas trop de mauvaise volonté. Le vent soufflait plus fort que la veille, et Barran put de suite hisser la voile. Lentement, le navire s'éloigna de la côte, et les deux jeunes gens reprirent leur cabotage.

Cinq jours passèrent ainsi, qui, pour Gahonne, furent synonymes à la fois de bonheur et d'ennui. Ennui, car la jeune femme ne parvenait pas à s'habituer à ne rien faire. Bonheur, car, avec Barran, ils meublaient leur temps en faisant l'amour. Jamais encore ils ne s'étaient aussi longuement unis, et aussi souvent. Il semblait que leur faim l'un de l'autre, loin de s'affaiblir, se renforçait à chaque étreinte. Il suffisait d'un regard, d'une caresse, d'un baiser, pour que les deux jeunes gens s'enlacent et que, fébrilement, Gahonne prenne Barran en elle et se laisse aller à sa passion. La vigueur du jeune homme était inépuisable et son imagination amoureuse au moins aussi étendue que celle de sa compagne...

Ce fut précisément durant une de ces étreintes qu'une brusque bourrasque survint et fit tanguer le navire. Chataham s'ébroua. Au-dessus des deux jeunes gens, la voile se mit à faseyer, claquant contre les mâts. Barran leva vivement la tête.

— Holà ! s'écria-t-il, abandonnant sa compagne.

Gahonne poussa un long gémissement de frustration et cligna des yeux troublés. Elle se rendit compte que, durant leur étreinte, le temps s'était gâté. De gros nuages noirs filaient dans le ciel, le vent soufflait en subites bourrasques et la mer avait viré au violet sombre. Les vagues se creusaient et, à leur sommet, des crêtes d'écume blanchissaient. Une gifle glacée cingla la jeune femme.

— Mets-toi au gouvernail ! cria Barran. Cap sur la terre !

Gahonne se redressa et dénoua l'écoute qui servait à bloquer l'aviron de poupe. Elle s'arc-bouta sur la lourde pagaie et, se vautrant dans les lames, le navire orienta lentement sa proue vers la côte.

Barran s'efforçait de réduire la voile. Il halait, pousse après pousse, la drisse qui retenait la vergue contre les mâts. Mais le vent, forçant d'instant en instant, ne lui facilitait pas la tâche. Le cuir mouillé battait contre le grément, lequel grinçait et craquait à faire trembler les membrures de l'embarcation. Soudain, avec un bruit de tonnerre, une attache céda et la voile, s'enroulant autour d'un des deux mâts, se déchira sur toute sa largeur. Barran poussa un juron et n'eut que le temps de se baisser. Le cuir vola au-dessus de ses épaules, les cinglant au passage et y traçant un sillon sanglant. L'instant d'après, le mât de droite s'effondrait dans un grand craquement. Celui de gauche résista, mais se plia à mi-hauteur, comme l'aurait fait un roseau.

— Par l'enfer ! hurla Barran.

Il se jeta sur sa hache de bronze, repoussant Chataham qui tirait sur son amarre en roulant des yeux affolés, et s'attaqua aux haubans à demi arrachés du bordé. Tremblante de froid et de peur, Gahonne le vit, sans comprendre, qui frappait à coups redoublés les épais cordages. Au bout de quelques instants, ceux-ci se rompirent et partirent dans les flots écumants. Le navire roula, se mit en travers, face aux lames. L'une d'elles le prit et le fit tourbillonner, mais la coque, large et basse, si elle ne favorisait guère la manœuvre, possédait une grande stabilité et le mouvement cessa de lui-même après qu'ils eurent embarqué deux ou trois paquets de mer.

Barran s'était précipité aux avirons. Calant ses pieds contre le bordé, il les plongeait dans les flots et se mit à ramer, de toutes ses forces. Le cœur de Gahonne cognait à grands coups. Dans le ciel assombri, un éclair flamboya, suivi d'un violent grondement. Une bourrasque de pluie courut sur le visage de la jeune femme, qui, machinalement, se lécha les lèvres. Gahonne avait peur, mais en même temps, dans ses veines, courait une grande excitation, qui n'était pas entièrement due à l'insatisfaction de l'étreinte inachevée. Cette lutte contre les éléments était nouvelle pour elle, mais elle avait confiance en la solidité de leur embarcation, comme elle avait confiance dans les capacités de marin de Barran. Elle ne songea pas qu'elle pourrait mourir noyée. Elle songea qu'elle se battait, comme se battait Barran, et que se battre, c'était vivre !

Barran lui cria quelque chose, que le vent emporta.

— Quoi ? hurla-t-elle, se penchant vers son compagnon.

— Je dis... cette tempête... pas naturelle !

Elle ne comprit pas le reste, haussa les épaules. Il secoua la tête, faisant voler ses cheveux trempés, redoubla d'efforts. Brusquement, le second mât se brisa en son milieu. Le reste de la voile s'envola. Mais Barran n'y fit pas attention. Tout son corps était tendu, ses muscles contractés sur les avirons. Machinalement, Gahonne se tendait en même temps que lui, accompagnant ses mouvements, comme si elle pouvait l'aider. Entre ses mains, le gouvernail semblait vivant, se débattait pour lui échapper. Mais elle le maintenait d'une poigne de fer et, lentement, très lentement, elle pouvait voir la côte, noyée derrière des rideaux de pluie, qui se rapprochait. Barran avait eu raison... Heureusement qu'ils n'étaient pas allés trop au large !

Enfin, après plus d'une heure de lutte, ils se retrouvèrent à l'abri d'un éperon rocheux. Le navire désarmé tangua et roula avec moins de violence, et Gahonne put détendre les muscles douloureux de ses

épaules et de son dos.

— Aide-moi ! lui cria Barran.

Elle abandonna la gouverne, obéit à l'ordre de son compagnon. De concert, les deux jeunes gens se mirent à ramer, un sur chaque bord du bateau. Ils franchirent une série de rouleaux, qui projetèrent sur eux de grandes éclaboussures d'embruns et, enfin, ils purent sentir le raclement du sable sous leur coque. Barran se jeta à l'eau.

Gahonne le suivit. Tous deux saisirent le bordé et, scandant leurs efforts par des cris sourds, tirèrent le navire vers la plage.

— Accroche une amarre au cou de Chataham ! ordonna Barran. Il ne faut pas que les vagues emportent le bateau !

Gahonne remonta à bord et détacha l'entrave du cheval, qui n'en demandait pas plus pour quitter ce sol par trop mouvant. La jeune femme lui passa sa longe autour de l'encolure, la noua à une latte du bordé. Puis, excitant l'animal de la voix et du geste, elle le guida vers la plage. Quelques instants plus tard, le navire était halé au sec.

Brisés de fatigue, Barran et Gahonne se laissèrent tomber sur le sable mouillé, subissant stoïquement le déchaînement des éléments sur leurs corps nus. Enfin, le jeune homme releva la tête.

— Je n'y comprends rien ! grogna-t-il. J'ai observé le ciel avant que nous fassions l'amour. Il n'y avait pas un nuage, le vent était bien établi... Et ce grain, tout à coup !

— Oui... Et... on dirait que ça se termine, répondit Gahonne.

De fait, le ciel se dégageait. Les nuages se dispersaient et un immense arc-en-ciel zébrait l'horizon. Le vent soufflait moins violemment, la pluie cessait de tomber.

— Eh bien, ça alors ! maugréa Barran, se dressant et se dirigeant vers le bateau échoué. À croire que la mer voulait que nous abordions ici !

Gahonne le rejoignit. Le jeune homme inspectait le navire, évaluant ses avaries.

— C'est grave ? demanda Gahonne.

— Non, pas très... Je ne me trompais pas : ces navires sont extraordinairement robustes. Il faudra juste remonter deux mâts. Ça

ne devrait pas être trop difficile de trouver de jeunes arbres. Pour la voile, ça sera plus ennuyeux. Il nous faudra sacrifier plusieurs de nos peaux... À moins que notre tente...

Gahonne le laissa soliloquer. Elle ne pouvait guère aider son ami, dans ces circonstances. Elle fit quelques pas, le long de la plage, examinant le paysage. Des dunes s'élevaient, couronnées d'herbes folles. Plus loin, une colline se dressait, couronnée par ce qui ressemblait à une table de pierre. Et sur cette table...

Gahonne sentit son sang refluer de ses veines. Elle voulut crier, mais pas un son ne sortit de ses lèvres. Ce n'était pas possible ! Elle rêvait ! Elle...

— Ba... Barran... gémit-elle.

Son compagnon releva la tête. D'un bond, il fut auprès d'elle, l'épieu au poing.

Gahonne tendait une main tremblante en direction de la colline, de la table de pierre, de la silhouette humaine accroupie en haut de l'éminence, et qui les fixait, parfaitement immobile.

— Là... C'est..., c'est..., murmura la jeune femme.

— Gahonne, qu'as-tu ? Pourquoi te mets-tu dans un tel état ?

Gahonne tourna un visage blême vers son compagnon.

— Barran, je... je crois que... je reconnais cette... créature. C'est...

Elle pouvait à peine parler. Elle inspira profondément et lâcha, d'un seul jet :

— C'est la vieille Éleihée des Aramandars ! L'aveugle qui m'a révélé ma véritable nature et que j'ai vue morte, allongée auprès de moi, au petit matin !

Barran ne manifesta aucun étonnement déplacé. Il se contenta de saisir la jeune femme par le bras et de lui demander :

— En es-tu sûre ?

Gahonne acquiesça. Elle ne parvenait pas à détourner son regard de la minuscule forme humaine. Même à cette distance, il ne pouvait y avoir aucun doute. C'était bien la vieille femme, drapée dans sa peau de loup, tenant son bâton en forme de crosse.

— Oui... Je... Mais comment cela est-il possible ? Elle était morte !
MORTE !

Barran la secoua, et elle prit sur elle pour se calmer.

— Les gens ne peuvent pas revenir du royaume des Morts, dit-elle.
C'est de la sorcellerie ! Mais il faut aller voir !

— Je suis de ton avis, répondit Barran. Mais auparavant...

Ils rejoignirent le bateau et se rhabillèrent, s'équipant de leurs armes. Cela faisait si longtemps que Gahonne vivait nue que la jeune femme se sentit presque déplacée, ainsi vêtue.

— Allons-y, dit-elle, reprenant instinctivement la direction des opérations.

Ils traversèrent la plage, s'enfoncèrent dans les dunes, dérangeant des nuées d'oiseaux marins qui s'envolèrent en caquetant. Ils atteignirent le pied de la colline, entreprirent de la gravir, prêts à faire face au danger.

Ils s'immobilisèrent au pied de la table de pierre. Gahonne tremblait, collée au corps de son compagnon, traversée par une terreur superstitieuse. Ce n'était pas une illusion. Elle voyait bien Éleihée, assise en tailleur sur la large plaque de grès. La vieille femme était vêtue de la même peau de loup que l'année précédente, cette peau de loup qu'elle s'était appropriée après sa mort, et qu'elle avait perdue lors de son passage à travers la Porte de Flamme. Elle était toujours aussi maigre, et son regard aveugle demeurait aussi fixe que dans son souvenir.

Il y eut un instant de silence. Ni Barran ni Gahonne n'osaient le rompre. Enfin, Éleihée fit un mouvement, chassant une de ses longues mèches blanches, que le vent faisait voler devant son maigre visage.

— Je suis désolée, Gahonne-la-Rouge, dit la vieille femme, d'avoir dû déchaîner la colère des éléments sur ton passage, mais c'était la seule façon pour que tu abordes cette côte.

— Ainsi donc, c'était bien toi ! répliqua la jeune femme.

— Oui... C'était moi. Je devais te parler. Viens auprès de moi, ma fille.

Il y avait une profonde tendresse dans la voix d'Éleihée. Gahonne échangea un regard avec Barran, qui approuva silencieusement Aussi,

escaladant le rebord de l'autel, rejoignit-elle la vieille Aramandar.

Éleihée leva la main, cherchant son visage, le trouva, effleura sa joue, son front, ses cheveux.

— Femme rousse, murmura-t-elle, je suis heureuse de te retrouver.

Gahonne interrompit les caresses d'Éleihée en saisissant le frêle poignet.

— Quel est ce sortilège, Éleihée ? dit-elle sèchement. Comment peux-tu me parler, toi que j'ai vue morte, dans le pays des Latahirs ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Le vieux visage s'éclaira d'un sourire énigmatique.

— Tant de questions, Gahonne-la-Rouge, qui trouveront d'elles-mêmes leurs réponses.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as de grands pouvoirs. Mais ils ne peuvent t'être révélés prématurément. Tu dois apprendre, deviner, voir. Alors tu sauras...

Gahonne ravala son irritation.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

Le visage d'Éleihée se contracta.

— As-tu franchi la Porte de Flamme, ma fille ?

— Oui. Et j'en suis revenue...

Elle ne put s'empêcher de couler un regard à Barran, qui observait silencieusement la scène.

— J'en suis revenue avec un habitant de cet autre monde.

Éleihée demeura un long moment muette. Enfin, elle soupira et reprit, comme à regret :

— Je le sais. J'avais senti sa présence. Il se dent auprès de nous, n'est-ce pas ?

— Au pied de cette table.

Éleihée tendit une nouvelle fois la main.

— Qui que tu sois, approche également, dit-elle.

Sans un mot, Barran vint s'installer auprès des deux femmes. Comme elle avait fait pour Gahonne, Éleihée l'effleura du bout de ses doigts noueux. Elle semblait en proie à une intense émotion.

— Ta place n'est pas en ce monde, étranger, dit-elle enfin. Mais je suppose que tu ne retournerais pas chez toi...

— Non, répondit calmement Barran. Je n'ai plus de « chez moi ». Mon univers s'est anéanti dans une apocalypse de feu, de sang et de haine. La Porte de Flamme m'a amené ici, auprès de Gahonne et j'y demeurerai jusqu'à ma fin.

— Barran et moi nous aimons ! reprit Gahonne avec agressivité. Jamais nous ne nous quitterons ! Un jour je porterai ses enfants ! Nous engendrerons une lignée exempte de la malédiction des Aramandars !

Éleihée sourit.

— Je ne vous souhaite rien d'autre, mes enfants, dit-elle. Mais il va vous falloir lutter pour cela, affronter bien des difficultés, et surtout échapper au plus mortel des périls.

Gahonne se sentit frissonner.

— Quel péril ? demanda-t-elle.

Éleihée tourna vers elle son regard aveugle.

— Gahonne-la-Rouge, as-tu conscience qu'en vivant avec ton compagnon, tu bouleverses l'agencement des univers ?

— Je n'en sais rien, répliqua la jeune femme en haussant les épaules. Et je m'en moque ! Quel rapport avec ce péril dont tu parlais ?

— Un rapport évident, répondit Barran à la place de la vieille magicienne. Pour que les univers retrouvent leur équilibre, je dois être éliminé... C'est d'autant plus nécessaire que je ne suis pas un humain au sens propre du terme. Je fus artificiellement créé... Je savais cela dès lors que je suis revenu ici, et que mon extinction programmée avait été supprimée par mon créateur.

— Tu ne m'en as jamais rien dit ! protesta Gahonne.

— C'est que j'espérais tout de même un peu. Les jours, les mois passaient. Je me prenais à croire qu'on m'avait oublié.

Il parlait très calmement, mais Gahonne sentit des larmes s'accumuler sous ses paupières.

— Quel est ce péril ? demanda-t-elle à nouveau.

— Quelque chose d'innommable, venu de cet univers que vous avez fui, répondit Éleihiée.

— La boue ! s'exclama Gahonne.

Éleihiée acquiesça.

— On peut l'appeler comme ça. C'est une matière vivante, intelligente. Elle a traversé l'infini cosmique pour aboutir en ce monde et vous y traquer. Elle étend son maléfique pouvoir sur la steppe. Elle détruit tous les êtres humains qu'elle rencontre. Telle est sa finalité.

— Les Askanis...

— Ils ont été ses victimes, par hasard, comme les habitants du village que vous avez traversé. Comme d'autres le seront ou le sont déjà, en cet instant.

Gahonne se sentit frémir de teneur.

— Comment agit cette... matière ? demanda Barran.

— Elle prend forme, étend son emprise sur une contrée, y traque et détruit toute vie humaine. Puis elle perd sa virulence, comme si elle était gavée de victimes. Elle devient poussière, disparaît, mais renaît peu après, en une autre contrée, et recommence son action de mort.

— Où se trouve-t-elle, en ce moment ? demanda Gahonne.

— Je ne sais pas. Mais elle connaît votre présence. Il est à craindre qu'elle vous serre de près.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard angoissé. Ils avaient été bien inspirés de s'enfuir par la mer.

— Pouvons-nous lui échapper ?

Éleihiée secoua lentement la tête.

— Elle a l'intelligence de ses créateurs, et pour elle, le temps ne compte pas, non plus que l'espace. Vous la rencontrerez tôt ou tard, où que vous parveniez à vous enfuir.

— Qui sont ses créateurs ?

Barran siffla entre ses dents.

— Cette abjection n'est rien qu'une arme arrivant du futur.

— Oui... Elle n'est pas de ce temps, elle n'est pas de ce monde. Mais il est à craindre qu'elle finisse par le détruire, comme l'autre a été détruit. Ce sera alors le plus effroyable bouleversement cosmique.

— Comment ça ? s'exclama Gahonne.

Ce fut Barran qui répondit :

— Réfléchis... Cette saleté est invulnérable aux hommes de ce temps. Elle peut détruire toute la population de ce monde. Alors... l'humanité n'aura pas existé. Rien de ce qui doit se dérouler dans le futur n'arrivera... Les mondes issus de celui-ci n'existeront pas. Toute l'histoire cosmique sera changée. Qu'en découlera-t-il ? Même les dieux sont en danger !

Gahonne ne comprenait pas tout, mais rien qu'à entendre Barran, son cœur lui manquait. Éleihée approuvait de la tête aux propos de son ami.

— Vous et vous seuls, reprit la vieille femme, pouvez contrecarrer cette funeste évolution.

— Mais comment faire ? s'écria Gahonne. Moi aussi, je suis une femme de ce monde ! Mon épée et mes flèches ne peuvent rien contre de la boue ! Et l'épieu de Barran non plus !

Éleihée tourna vers elle son regard aveugle. Elle eut une ombre de sourire.

— Tu es une femme de ce monde, Gahonne-la-Rouge. Mais tu es aussi et surtout une Aramandar. Tu as les réponses à tes questions dans le secret de ton être. Tu dois te tourner vers ta véritable nature et trouver ces réponses. Alors, tu sauras.

— Mais...

— Ne t'attache pas aux apparences. Vois plus loin que tes sens. Pense à moi... Qu'ai-je besoin d'yeux pour discerner certaines vérités ? Qu'ai-je besoin d'armes pour influencer sur les éléments ? Qu'ai-je besoin d'une apparence chamelle pour me trouver devant toi ?

Sur cette phrase sibylline, Éleihée sembla se tasser sur elle-même.

Gahonne poussa un cri de stupeur, tendit sa main en direction de la vieille, effleura son épaule. Sous ses doigts, la chair de la magicienne perdit de son épaisseur, de sa texture. Elle retira vivement sa main, comme si elle s'était brûlée. Le souffle court, elle se plaqua contre Barran, qui lui entourait la taille de son bras.

Lentement, Éleihée se dissolvait, devenait pareille à une image ténue, un nuage éthéré. Mais son visage, curieusement transparent, demeurait souriant, montrant toutes les caractéristiques d'une grande sérénité. Il persista un instant, après que le corps de la magicienne se fut effacé, disparut enfin, et c'était comme si Éleihée des Aramandars n'avait jamais été là.

Un moment, ni Gahonne ni Barran ne bougèrent. Comme hébétés, ils contemplaient la table de pierre. Enfin, la jeune femme tourna la tête vers son compagnon.

— C'était, comme avec ton ami, dans ton monde ! balbutia-t-elle.

Barran secoua la tête.

— Non... Ce que tu voyais de LYS était une transmission holographique. Tout un mécanisme permettait ce phénomène... Je doute qu'un tel mécanisme existe quelque part autour de nous !

Ils descendirent de l'autel.

— C'est de la magie, reprit Barran. Une magie qui me dépasse !

Gahonne avait espéré que son ami pourrait, de par ses vastes connaissances, donner une explication logique à l'incroyable apparition d'une morte leur expliquant quel danger courait le monde. Mais Barran semblait aussi perplexe qu'elle.

— En tout cas, reprit le jeune homme, nous savons à quoi nous en tenir. Notre combat n'est pas terminé. Il prend même une autre dimension.

Gahonne soupira. Sa main dans celle de Barran, ils retournèrent vers la plage. La mer était à nouveau calme, le soleil brillait, descendant lentement vers l'horizon. Chataham les salua d'un hennissement joyeux.

— Je ne sais pas ce que je dois faire, Barran, gémit Gahonne. Mon esprit est vide. Éleihée a dit que j'avais en moi toutes les réponses à nos problèmes, mais, vraiment, je n'entrevois aucune de ces réponses... Je suis stupide !

— Ne dis pas ça ! Il ne doit pas être facile de découvrir sa propre magie. Rien ne t'avait préparée à un tel pouvoir.

Ils se trouvaient au bord de l'eau. Gahonne s'assit sur la bordé du navire échoué.

— Qu'est-ce qu'on fait ? marmonna-t-elle.

— Dès demain, nous nous occuperons à regréer la nef. Ensuite nous reprendrons notre route vers les cités.

— Tu y penses encore, toi, aux cités ?

Barran la considéra longuement.

— Plus que jamais, dit-il enfin.

CHAPITRE VII

Il fallut trois jours à Barrait, aidé par Gahonne, pour réparer la nef. Ils trouvèrent effectivement, non loin de la plage, un bois de sapins qui leur fournit deux mâts, mais ils durent sacrifier le rideau de cuir de leur tente pour confectionner des cordages, le reste de l'abri servant à fabriquer une nouvelle voile.

Durant ces trois jours, à aucun moment les deux jeunes gens ne relâchèrent leur vigilance, redoutant de se trouver nez à nez avec la matière mortelle. Quand ils purent appareiller, ils poussèrent le même soupir de soulagement. La brise les emporta le long de la côte et le soleil pesa à nouveau sur leurs épaules. Ils purent s'offrir à ses rayons, mais les révélations d'Éleihiée avaient douché leur insouciance, et ils ne se laissèrent plus aller à la même ardeur amoureuse qu'avant leur escale. De plus, Gahonne avait épuisé depuis quelque temps déjà sa réserve d'herbes médicinales, et, à certaines nausées qui lui soulevaient parfois le cœur, elle redoutait de se trouver enceinte. Le moment n'aurait pas été plus mal choisi. Mais c'était peut-être tout simplement le mal de mer !

Dix longues et monotones journées s'écoulèrent. La côte avait changé d'aspect. Aux basses terres avaient succédé de hautes falaises, parfois creusées de profonds défilés par où, en cascades bondissantes, des torrents venaient se jeter dans la mer. D'épaisses forêts venaient border les plages, des mangroves s'avançaient sur les bas-fonds, formant un lacs de lagunes où vivait tout un peuple d'oiseaux. Puis ce paysage lui-même changea. Aux forêts succédèrent des plaines herbues, des prairies semées d'arbres fruitiers. De leur navire, Gahonne et Barran purent voir des murets de pierre, et même des champs cultivés. Ils comprirent qu'ils se rapprochaient enfin de la civilisation, et une impatience nouvelle flamba en eux.

Gahonne se tenait assise à l'aviron de gouverne, lorsque son œil fut attiré par un éclat scintillant, sur la côte, au sommet d'un petit tertre qui avançait comme un cap dans la mer. Elle tourna la tête, tressaillit vivement.

— Barran ! s'écria-t-elle. Regarde !

Il la rejoignit et tous deux se dressèrent sur le plat-bord, se tenant

aux haubans du mât, pour contempler la petite troupe de cavaliers qui dévalait en direction de la plage.

Ils pouvaient être une vingtaine d'hommes, et leur aspect surprit Gahonne. La jeune femme se demanda quelle était la nature de leur peau, si brillante que le soleil se reflétait dessus.

— Mais ils sont faits de métal ! s'écria-t-elle.

Barran éclata de rire.

— Non ! Ils portent des cuirasses !

— Des cuirasses ?

— Des vêtements de protection ! Ils ont des casques sur la tête, et une cotte de mailles autour du torse... C'est assez surprenant. Pour ce que je croyais en savoir, du haut de mon prétendu passé d'archéologue, les premières cuirasses sont largement postérieures à l'époque où nous nous trouvons. Il semble que beaucoup de notions que possédaient les hommes de mon temps doivent être révisées...

Gahonne s'amusait toujours lorsque l'esprit scientifique de son compagnon s'excitait à l'observation de quelque phénomène qui lui apparaissait, à elle, tout à fait naturel. Mais la présence de ces hommes bardés de métal n'avait rien de naturel. Pour la jeune femme, ils étaient aussi étranges que les androïdes qu'elle avait rencontrés de l'autre côté de la Porte de Flamme.

Les cavaliers avaient atteint la plage, et les sabots de leurs montures faisaient gicler de grandes gerbes d'eau. Certains parmi les guerriers agitèrent leurs épées. D'autres firent de grands signes en direction du navire.

— Que nous veulent-ils ? demanda Gahonne.

— Je n'en sais rien, répondit Barran, mais je préfère que nous ne nous approchions pas.

Il empoigna l'aviron de gouverne et l'orienta de façon à ce que la nef s'éloigne du rivage qu'elle longeait à moins de cinquante coudées. Par-dessus le bruit du ressac, les deux voyageurs entendirent les cris de dépit des cavaliers.

— Ils ne semblent guère amicaux, murmura Gahonne.

— Non... Ce pourrait être une troupe de pillards, ou des soldats en

guerre, et je n'aimerais pas qu'ils nous coupent la gorge en guise de bienvenue !

Durant une partie de la journée, les guerriers firent escorte au navire, cheminant le long de la plage, s'aventurant parfois sur des hauts-fonds, criant, agitant lances et boucliers. Alors qu'ils atteignaient l'estuaire d'une large rivière, ils lâchèrent prise, certains d'entre eux tirant vainement quelques flèches en direction de leur proie inaccessible.

— Voilà qui prouve leurs mauvaises intentions, observa Gahonne. Nous avons bien fait de nous méfier.

Jusqu'au crépuscule, ils ne virent plus personne. Ils abordèrent dans une petite crique encaissée, mais n'allumèrent pas de feu et demeurèrent à bord, veillant chacun à leur tour, prêts à couper les amarres et à filer au moindre signe de danger.

Ils repartirent à l'aube. Une longue et haute barre rocheuse s'avancait dans la mer, et ils mirent une demi-journée pour la contourner, par un vent faiblissant qui les força plusieurs fois à prendre les avirons et ramer. Enfin, alors que le soleil atteignait à son zénith, ils doublèrent le cap. La même exclamation de stupeur franchit leurs lèvres, lorsqu'ils découvrirent la cité qui s'étendait au creux de la baie.

L'agglomération n'avait rien de commun avec le village dévasté qu'ils avaient traversé. C'était une véritable ville, bâtie à l'abri de hauts remparts flanqués de tours et percés de portes. Elle s'étagait au flanc d'une colline, et ses maisons, certaines à plusieurs étages, délimitaient un labyrinthe de rues, d'avenues et de places, qui montaient jusqu'à une forteresse, dominant le site de toute sa masse. Une jetée de pierre protégeait un port où étaient ancrés de nombreux navires, certains semblables à celui sur lequel se trouvaient Gahonne et Barran, mais d'autres, bien plus gros, et construits en planches, devaient sans nul doute pouvoir affronter la haute mer.

Au contraire du village, cette ville grouillait d'activité. Même d'aussi loin qu'ils se trouvaient, les deux jeunes gens pouvaient voir toute une foule se pressant dans les rues, sur les quais du port, dans les champs avoisinants, sur les routes. Il y avait là plus de gens que Gahonne n'avait imaginé que le monde pût en contenir. Bouche bée, la jeune femme observait toute cette presse. À côté d'elle, Barran poussait de petits cris d'étonnement.

— C'est extraordinaire... Jamais on n'avait pensé qu'une telle ville puisse exister en des temps aussi reculés... L'architecture de ces maisons est très évoluée... Cette forteresse, sur la colline, c'est déjà un château fort. Et dire qu'on n'a jamais retrouvé de vestiges d'une telle civilisation...

Gahonne dut lui envoyer un coup de coude dans les côtes pour qu'il se calme et en revienne à la manœuvre de leur navire. Il se remit au gouvernail et, les yeux brillants, orienta l'étrave de la nef vers le port.

Ils se trouvaient encore à une vingtaine de coudées d'une plage basse quand tout un groupe de gens se précipita au bord de l'eau, leur faisant de grands signes, poussant des cris, les interpellant dans une langue que Gahonne reconnut assez proche de l'universel dialecte des steppes, quoiqu'avec des inflexions très différentes. Elle comprit qu'on leur souhaitait la bienvenue et répondit, agitant les bras. Elle provoqua en retour des cascades de rires, dont elle ne comprit pas la cause.

Plusieurs personnes, principalement des jeunes gens et des enfants, entrèrent dans l'eau, lorsqu'ils furent sur le point d'aborder, et leur tendirent des mains véhémentes.

— Jette-leur une amarre ! ordonna Barran. Ils veulent nous accueillir.

Il ne se trompait pas. L'amarre fut saisie, les nageurs retournèrent sur le rivage et tous, scandant leurs efforts par des cris rythmés, halèrent la nef sur le sable.

Il s'ensuivit un instant de flottement. Gahonne et Barran contemplaient la foule, laquelle leur rendait leurs regards avec non moins de curiosité. Gahonne n'avait jamais vu d'hommes et de femmes d'aspect aussi singulier, et pareillement vêtus. Ils étaient tous de grande taille, avec la peau claire et le cheveu blond ou châtain. Leurs traits étaient finement ciselés, beaucoup moins accusés que ceux des Latahîrs. Gahonne put même voir un homme aux cheveux aussi roux que les siens, et elle se demanda si celui-ci était aussi un Aramandar.

Tous ces gens étaient vêtus, non pas de peaux de bêtes, mais de ce que la jeune femme devina être ce fameux « tissu », dont elle avait entendu parler. Ils portaient des tuniques, culottes, chausses colorées, ornées de dessins variés, de ganses chatoyantes.

— C'est ça, des soieries ? demanda Gahonne à Barran.

Son ami eut un petit rire.

— Non ! Ce sont de simples cotonnades, ou des vêtements de lin. Les soieries sont des étoffes bien plus précieuses !

Ce simple échange de mots provoqua de nouveaux rires parmi l'assistance. Gahonne enjamba le bordé du navire et débarqua, tandis que Barran ferlait la voile. Elle se vit entourée par une nuée d'enfants tout nus, qui lui saisirent les mains, lui caressèrent les cheveux, piaillant à tue-tête, la submergeant de paroles auxquelles elle ne comprenait rien.

Tout à coup une voix sonore s'éleva, faisant se disperser la marmaille. Gahonne vit un homme de haute taille, habillé d'un long vêtement ample, portant une épée au côté, venir vers elle. Son regard la détaillait et, soudain, elle eut conscience qu'au contraire de tous ces gens, elle et Barran étaient nus – ou presque. Elle regretta qu'ils n'aient pas songé à remettre leurs tuniques de peau, à l'approche de la cité. Sans doute était-ce pour cela que tous ces gens s'esclaffaient et la montraient du doigt.

L'homme s'arrêta à quelques pas d'elle et lui adressa la parole. Gahonne écouta attentivement, fronçant les sourcils. Elle ne comprit pas tout, mais devina que le personnage lui demandait qui ils étaient et d'où ils venaient. Elle répondit, s'efforçant de parler lentement, détachant les mots.

— Je suis Gahonne-la-Rouge, se nomma-t-elle, fille des Aramandars, de la tribu des Latahirs, et mon compagnon est Barran. Nous venons de l'autre côté de la Grande Plaine, là où se couche le soleil.

L'homme l'avait écoutée avec non moins d'attention. Gahonne devina que lui non plus ne comprenait pas tout ce qu'elle disait, mais qu'il en saisissait le sens général. La foule, à présent, se taisait. D'autres hommes et femmes arrivaient, et elle grossissait d'instant en instant. Barran débarqua à son tour, tirant Chataham par sa longe. L'individu s'adressa à lui. Barran secoua la tête.

— Mon compagnon entend mal le langage des plaines, dit Gahonne. Il vient d'un pays encore plus lointain.

L'homme hocha la tête. Il reprit :

— Je suis Arkheb... J'appartiens à la guilde des marchands de la ville de Satmoor... Que venez-vous faire ici ? Comment se fait-il que

vous naviguiez sur un navire du peuple etchène ?

Gahonne ne chercha pas à biaiser :

— La contrée d'où nous venons est vide d'humains. C'est le désir de rencontrer nos semblables qui nous a poussés à entreprendre ce long voyage. Nous avons marché durant des lunes, le long de la rivière de l'Ours, puis à travers la steppe. Nous avons rencontré la mer près d'un village dont tous les habitants avaient été massacrés. Nous avons pris ce navire, et suivi la côte. Les vents nous ont menés jusqu'ici. Nous possédons de magnifiques fourrures, venues des pays du grand froid. Nous espérons les vendre, bien que nous ignorions quelle monnaie d'échange a cours en cette cité.

Il y eut de longs murmures, prouvant que la foule comprenait ce que disait Gahonne. Lorsque la jeune femme avait parlé du village, certains avaient poussé des cris d'effroi. Mais lorsqu'elle avait parlé des fourrures, ils s'étaient changés en gémissements de convoitise.

Arkheb se mordillait les lèvres, l'air soucieux.

— Nous avons entendu parler de tels massacres, dans le nord. Il est possible, Gahonne-la-Rouge, que nos chefs t'interrogent... Pour en revenir à tes marchandises, tu pourras les vendre dans un des marchés de la ville. Nos monnaies sont d'or et d'argent. Mais tu ne pourras effectuer aucune transaction sans acquitter les taxes à la cité et à la guilde que je représente. C'est l'usage. En attendant, vous pourrez loger dans une des auberges de la ville... Mais peut-être ignores-tu ce qu'est une auberge ?

À la grande stupeur de Gahonne, Barran intervint alors, parlant lentement le dialecte, mais sans faute.

— Je sais ce qu'est une auberge, Arkheb.

Gahonne brûlait d'envie de demander à son ami comment, une seconde fois, il avait pu apprendre aussi vite à parler une langue. Mais elle jugea bon de ravalier ses questions. Alors qu'Arkheb fendait avec autorité la foule des curieux, les deux jeunes gens entreprirent de charger leurs bagages sur le dos de Chataham, saisirent eux-mêmes leurs sacs et leurs armes. Puis ils se mirent en marche, escortés par les enfants rieurs.

Ils pénétrèrent ainsi dans la ville. Les rues étaient bordées de maisons en encorbellements, que couronnaient des terrasses où poussaient des jardins luxuriants. Gahonne n'avait pas assez de ses

deux yeux pour admirer les façades ocre ou blanches, les portes de bois décorées de fresques peintes ou gravées, les volets ajourés protégeant les fenêtres. Au milieu de vastes places où poussaient des arbres que Barran lui apprit être des palmiers, de l'eau claire coulait de fontaines de pierre. Des femmes minces, vêtues d'habits aux couleurs éclatantes, y remplissaient des cruches, qu'elles remportaient en équilibre sur leur tête, la démarche ondulante et gracieuse. Des enfants jouaient à se poursuivre ou poussaient devant eux des troupeaux de moutons, de bœufs et même d'animaux inconnus de Gahonne, à la longue face dédaigneuse et à l'échine agrémentée de deux bosses. Des boutiques offraient au chaland leurs étals regorgeant de marchandises : légumes, viandes, poteries, armes, vêtements. Au coin des avenues, des hommes d'armes patrouillaient, et leurs cuirasses métalliques accrochaient l'œil et faisaient s'écarter les passants.

— C'est... c'est prodigieux ! s'exclama Gahonne.

— Oui, répondit Barran. Et tu ne peux savoir à quel point ! Les hommes du futur ont toujours été fascinés par leur passé. Moi, je vis ce passé. C'est une expérience unique... et bouleversante. Ce que je vois est si différent de ce que nous imaginions. Une telle métropole, en des temps aussi reculés, voilà qui bat en brèche toutes les conclusions de dizaines de générations d'archéologues !

Gahonne fit une petite moue, incapable, effectivement, de comprendre ce que ressentait vraiment son ami.

— Au fait, depuis quand sais-tu parler le dialecte des plaines ?

— Depuis peu... J'ai des facultés synthétiques d'assimilation des langues, je m'en sers. L'avantage d'être né dans une éprouvette... Ah ! Je crois que ceci pourrait être une auberge !

Il montrait une longue demeure, au fond d'une vaste cour, devant laquelle s'affairaient des hommes, des femmes et des enfants, déchargeant des marchandises de longues files des mêmes animaux bossus qui intriguaient tant Gahonne, et les empilant sous de vastes auvents. Les deux jeunes gens s'avancèrent, et furent aussitôt hélés par un personnage corpulent. Gahonne se lança dans les mêmes explications qu'avec Arkheb, et l'homme consentit à leur louer une chambre.

— Une caravane est arrivée cette nuit des lointaines contrées de l'orient, dit-il. Demain sera un jour de grande foire, à Satmoor. Vous pourrez y vendre vos fourrures, et me paierez alors. En attendant, je

garderai votre cheval en gage.

— Mon cheval ! Mais...

Gahonne se tut car Barran lui avait posé sa main sur le bras.

— C'est l'usage dans les cités, expliqua le jeune homme. Ne t'inquiète pas !

L'aubergiste les précéda jusqu'à une porte, qu'il ouvrit. Ils pénétrèrent dans une pièce assez petite, mais claire et propre, meublée d'une couche basse, de coffres, d'une table qui fit s'arrondir les yeux de Gahonne, et de tabourets.

— Vous pourrez vous restaurer dans la grande salle, reprit l'aubergiste. En attendant, mes étuves sont ouvertes.

Il se retira. Gahonne regardait tout autour d'elle, immobile au milieu de la pièce, quelque peu oppressée de se sentir dans un local clos. Barran déposa son sac et son épieu.

— Eh bien voilà, marmonna-t-il. Nous avons atteint le but de notre voyage.

Gahonne alla se camper à la fenêtre de la chambre, contemplant l'agitation dans la cour. Un palefrenier emportait Chataham vers une écurie.

— J'aimais mieux la plaine, maugréa la jeune femme. Il y a trop de monde, ici !

Barran eut un petit rire.

— Raison de plus pour ne pas laisser traîner nos affaires dehors. Il ne manquerait plus qu'on nous vole nos fourrures !

— Voler ! s'écria Gahonne. Mais personne ne vole jamais, chez les Latahïrs.

— Nous ne sommes plus chez les Latahïrs, ma chérie. Je ne suis pas certain que les citadins soient aussi honnêtes que les hommes des tribus !

Ils rentrèrent donc leurs ballots de fourrure dans leur chambre. Puis, bras dessus bras dessous, ils se rendirent aux étuves dont leur avait parlé leur hôte. Là, dans de grands bassins, des hommes et des femmes se baignaient, s'aspergeant d'une eau qu'apportaient des tuyauteries de bois.

— Remarquable, murmura Barran en délaçant ses jambières. Le degré de civilisation de ces gens est stupéfiant !

Les deux jeunes gens firent leurs ablutions, puis sortirent du bain et se séchèrent. Lorsque Gahonne noua son pagne autour de sa taille, il y eut à nouveau quelques rires étouffés.

— J'ai remarqué que personne n'était aussi légèrement vêtu que nous, dit Barran à mi-voix. Nous devrions aller échanger une de nos peaux contre quelques vêtements, dans une boutique. On nous remarquerait moins.

Ils retournèrent dans leur chambre, et la jeune femme préleva une superbe peau de zibeline parmi son stock de fourrures. Puis ils quittèrent l'auberge, impatients de faire leurs emplettes.

Le propriétaire de la première échoppe où ils entrèrent ne consentit pas à se livrer au troc, mais le second ne fit pas montre d'autant de scrupules. Il tâta longuement la soyeuse fourrure, la tournant et la retournant entre ses gros doigts chargés de bagues, puis il appela une fille à la peau noire, qui entraîna les deux jeunes gens dans le fond du magasin, et leur présenta plusieurs robes, tuniques, chausses et gilets.

Fébrile, Gahonne porta son dévolu sur une robe. Elle allait l'enfiler par-dessus sa chemise de peau de daim, mais la vendeuse, pouffant de rire, lui dit :

— Non... Cela se porte sans tunique dessous !

Gahonne rougit et, après un regard circulaire, se dévêtit.

Elle enfila la robe blanche rayée de bleu et galonnée d'or. Le contact du tissu sur sa peau nue lui fit un effet étrange. C'était très différent de ses habituels vêtements de peau, stricts et collants. L'étoffe légère, ample, fendue haut sur les côtés, s'évasa lorsqu'elle tourna sur elle-même, et ses seins étaient bien visibles à travers le décolleté profond. En fait, Gahonne se trouvait bien plus indécente que lorsqu'elle ne portait que son pagne, mais puisque c'était la mode de la cité...

Elle chaussa des sandales plates, lacées le long du mollet, enfila un court gilet brodé, et la vendeuse posa sur ses cheveux roux un voile qui retomba devant son visage.

— Comment me trouves-tu ? demanda-t-elle à Barran qui, de son côté, avait opté pour un pantalon bouffant, un ceinturon ouvragé, une tunique sans manches ouverte sur la poitrine et des bottes de cuir

montant aux genoux.

— Tu es ravissante, lui répondit le jeune homme, la couvant d'un regard si explicite qu'elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Gahonne trouvait également son compagnon très beau. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue, la jeune femme se redressa, disposée à se laisser admirer par la foule. Mais elle fut déçue. Plus personne ne leur prêtait attention !

Les deux jeunes gens se promenèrent un moment. Pour chacun, mais pour des raisons différentes, c'était un égal émerveillement. Le regard de Barran, scientifique, se portait sur mille détails architecturaux, sociaux, humains, et l'esprit du jeune homme comparait avec ses souvenirs livresques. Gahonne se passionnait pour l'apparence plus terre à terre des êtres qu'elle côtoyait soudain. Elle écoutait leurs conversations, regardait leurs mimiques, s'esclaffait de leurs rires, de leurs querelles, s'esbaudissait devant les spectacles de jongleurs, d'acrobates, de dresseurs de serpents. Un moment, un étrange véhicule passa auprès d'eux en cahotant et elle fit un saut en arrière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-elle en montrant de massifs cercles de bois, aux quatre coins de l'engin.

— Ce sont des roues, expliqua Barran avec un sourire. Elles permettent de circuler bien plus facilement que les travois. Elles vont régner sur les civilisations humaines durant des millénaires, jusqu'à ce qu'on découvre l'anti-gravitation...

Ils rentrèrent à l'auberge, ivres de tout ce qu'ils avaient vu. Gahonne mourait de faim. Ils se rendirent dans la fameuse salle dont leur avait parlé leur hôte, y furent accueillis par des relents de cuisine. Mais la nourriture déplut à Gahonne, habituée aux grillades rustiques des Latahîrs.

— Quel est ce goût étrange ? demanda-t-elle en mordant dans une tranche de viande nageant dans de la sauce.

— Du clou de girofle, expliqua Barran. Une épice très rare et qui vient de très loin. Il y a aussi du citron, de la cannelle et du poivre... Ça aussi, je sais le reconnaître grâce à ma programmation !

Si Gahonne n'apprécia pas beaucoup les plats en sauce, elle se rattrapa sur le vin. Elle n'en avait jamais bu de sa vie, et la première

gorgée qu'elle avala lui tira un petit cri d'étonnement. Barran lui-même parut surpris.

— Ainsi donc on connaissait la vigne à l'aube des temps, murmura-t-il. Je vais de découverte en découverte !

— C'est très bon ! s'enthousiasma sa compagne. Ça m'échauffe tout le corps !

Elle faisait bâiller sa robe sur sa poitrine, et plusieurs consommateurs louchaient vers elle sans vergogne. Elle pouffa de rire après avoir vidé sa deuxième coupe.

— Méfie-toi, la prévint Barran. Ça va te tourner la tête.

— Ça m... m'est égal ! J'ai envie que... la tête me tourne ! Je suis... si heureuse de voir tout ce monde !

Elle fit un grand geste, et il y eut des rires.

— Ohhh... J'ai chaud !

Elle s'éventa avec le devant de sa robe, dévoilant involontairement ce qui se trouvait dessous. Barran jugea alors bon de se lever de la natte sur laquelle ils étaient accroupis et de l'emmener prendre l'air.

À peine dans la cour de l'auberge, Gahonne se suspendit à son cou, indifférente à la présence des badauds qui allaient et venaient autour d'eux.

— Oh, mon Barran... que... je suis heureuse d'être là ! roucoula-t-elle, la voix pâteuse. Je... je n'ai plus envie de retourner à la caverne ! Je veux vivre ici et porter de jolies robes !

Son rire se fit canaille.

— Sans rien dessous ! C'est agréable ! Je suis tout excitée !

Elle lui prit une main, qu'elle attira par l'échancrure de son vêtement, sur sa peau moite.

— Caresse-moi partout ! J'ai... envie !

Il palpa doucement la rondeur de sa hanche, glissa jusqu'à sa croupe. De la sueur perlait dans le sillon entre ses fesses. Elle se colla à lui, impudique.

— Je... je veux faire l'amour ! Prends-moi !

Tout le monde les regardait. Il dégagea ses mains.

— Ce n'est pas le lieu, répliqua-t-il en souriant Allons dans notre chambre.

— Pfff... j'ai... j'ai les jambes coupées !

Barran gloussa et la saisit sous les genoux et les épaules. Il la souleva de terre. Elle noua ses bras autour de son cou. Il l'emporta comme il l'aurait fait d'une enfant.

Il n'avait pas fait cinq pas que sa compagne dormait, lourde, dans ses bras.

Lorsque Gahonne s'éveilla, elle avait si mal à la tête, se sentait si barbouillée, qu'elle fut certaine d'être malade, et probablement enceinte.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? pleurnicha-t-elle. Oh... j'ai envie de vomir !

Barran lui caressa le dos.

— C'est souvent comme ça lorsqu'on s'est enivré, expliqua-t-il. Tu n'as pas beaucoup bu, mais tu n'avais pas l'habitude du vin. Je sais quel remède il te faut. Viens !

Il l'emmena jusqu'aux étuves. Là, il la força à se plonger dans un bain très froid. La jeune femme suffoqua, protesta, se débattit, mais lorsqu'elle sortit de l'eau, elle se sentait effectivement mieux. Ils retournèrent dans la chambre, déjeunèrent de lait de chèvre et de pain blanc, que leur apporta une servante. Puis Gahonne se peigna, nattant ses cheveux, et enfila sa robe. Barran vint vers elle, la saisit aux hanches. Ses yeux brillaient.

— Tu te souviens de ce que tu disais, hier au soir ? demanda-t-il, ironique.

Gahonne ne se souvenait de rien. C'était comme un grand vide dans sa tête, où tournait un reste de migraine.

— Tu disais que c'était agréable de porter cette robe sans rien dessous ! Que ça t'excitait...

Gahonne se sentit devenir écarlate.

— C'est vrai, avoua-t-elle. J'aime sentir la douceur de cette étoffe sur ma peau et...

— Et...

— J'aime que les hommes me regardent !

— Voyez-vous ça !

Il glissa ses mains sous sa robe, par les fentes indiscretes.

— Tu disais également autre chose, continua-t-il.

Cette fois, Gahonne se souvenait. Elle rendit son sourire à son compagnon.

— Oui... Mais je me suis endormie !

— Et je t'ai regardée dormir... N'as-tu plus envie ?

Gahonne savourait les fortes mains qui parcouraient ses fesses, sous sa robe. Les doigts de Barran se firent si indiscrets qu'elle eut un sursaut. Un grand frisson parcourut sa chair.

— J'en meurs d'envie, répondit-elle, enfouissant son visage contre la large poitrine de son amant. Sers-toi, mon prince !

Il la souleva, troussant son vêtement, et elle noua ses cuisses autour de ses reins. Brusquement fébrile, Barran l'emporta jusqu'au mur, l'y appuya, fourragea dans ses chausses. Gahonne haletait de fièvre, retrouvant l'avidité qui avait été sienne à bord du bateau...

Ils se désunissaient juste lorsqu'on frappa à leur porte. Barran remonta ses chausses et alla ouvrir, tandis que Gahonne, en transpiration, laissait retomber sa robe sur son corps repu de plaisir.

Arkheb, maître de la guilde des marchands, entra, précédant un petit homme qui tenait des plaques de cire et un stylet.

— Je dois inventorier les marchandises que vous escomptez vendre, dit-il, sans paraître remarquer le désordre dans la tenue des deux jeunes gens.

Il eut un bref sourire.

— Comme vous ne connaissez pas la valeur de nos monnaies, je me propose de vous assister lors de la foire. Ainsi vous ne vous ferez pas gruger...

Gahonne, qui n'était pas idiote, songea qu'ainsi, le marchand pourrait également surveiller leurs transactions et s'assurer qu'ils ne le

roulent pas eux-mêmes. Elle en eut confirmation lorsque Arkheb ajouta :

— J'ai eu vent que vous avez échangé une parure de zibeline pour des vêtements. Ce n'est pas très régulier !

— Nous n'avions pas d'argent, protesta Barran. Que pouvions-nous faire d'autre ?

— J'en ai conscience, répliqua Arkheb. C'est pourquoi je ne me formalise pas. Examinons ces peaux, à présent !

Il passa un long moment à fouiller dans les ballots de pelleterie. Lorsqu'il se tourna vers les deux jeunes gens, son visage s'était détendu.

— Ce sont effectivement des fourrures de grande valeur, dit-il. J'en ai rarement vu d'aussi belles. Même après déduction des taxes et rétrocession de la part qui revient à la guilde, vous allez vous trouver à la tête d'une petite fortune... Si vous retournez en votre lointain pays et désirez commercer avec Satmoor, j'aimerais beaucoup que vous me réserviez le monopole du marché... Nous pouvons faire de très bonnes affaires ensemble ! Mais nous reparlerons de cela plus tard. Il est temps de nous rendre au champ de foire !

Tout au long de l'inventaire, le scribe avait noté les indications de son maître, sur ses tablettes, et Barran avait suivi, passionné, cette leçon d'écriture antique.

— Je crois que je pourrai vite apprendre à lire ces glyphes, confia-t-il à Gahonne, alors que des esclaves chargeaient les ballots de peau sur un chariot.

Gahonne ne répondit pas. Elle grimpa sur le siège du chariot, s'asseyant à côté d'Arkheb. Elle se sentait gênée de ne pas porter de sous-vêtement, d'avoir les cuisses poisseuses de la semence de Barran, et elle n'aimait pas les manifestations d'autorité du maître de la guilde vis-à-vis d'eux.

Mais ses soucis se dissipèrent lorsqu'ils arrivèrent au champ de foire. Elle se dressa sur le siège, pour mieux voir cet étonnant spectacle.

La foire s'étendait sur un si vaste espace qu'elle n'en voyait pas l'extrémité. Il y avait là, semblait-il, des milliers et des milliers de personnes, et un gigantesque nuage de poussière obscurcissait l'éclat du soleil. De longues files d'animaux de bât attendaient leur tour pour

pénétrer dans l'arène, leurs propriétaires discutant véhémentement avec les hommes d'armes chargés de faire régner l'ordre au sein de cette cohue. Partout, ce n'était qu'éventaires, étals, boutiques de bois et de toile, ou plus simplement amoncellement, à même le sol, des produits les plus variés. Gahonne n'avait jamais, de toute son existence, vu autant de marchandises. Il y avait là tout ce que l'artisanat humain pouvait créer, depuis les silex taillés jusqu'aux étoffes les plus rutilantes, en passant par les ustensiles de cuisine, les vêtements, le mobilier, les armes, les bijoux... Plus loin, des montagnes de victuailles dégageaient des fragrances épicées, sucrées, aromatiques, balsamiques, entêtantes ou fades. De longues guirlandes de poissons séchés voisinaient avec des calebasses débordantes de fruits, ou des nattes recouvertes de quartiers de viande sur lesquels vrombissaient des essaims de mouches. Plus loin encore, des maquignons achetaient à des pâtres des troupeaux entiers de bœufs, de moutons, de chèvres, ou bien des porcs, des chevaux, des oiseaux en cage, des serpents vivants ou morts, des lézards, varans. Gahonne put même apercevoir un énorme ours gris, le nez percé d'un anneau, qui tournait sur lui-même dans une profonde fosse et, sur une estrade, un animal inconnu, énorme, à la peau grise, dont la face s'ornait d'un long appendice mobile, entre deux défenses recourbées, et qui broutait paisiblement du foin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle.

— Un éléphant, répondit Arkheb. Ces animaux viennent du lointain orient. Ils sont d'une force incomparable, et d'une grande docilité pour leur maître. Il en vient trop rarement à Satmoor. À coup sûr, celui-là sera un des clous de la foire !

Gahonne eut du mal à détacher ses regards de l'animal, alors que le chariot se frayait un chemin dans les allées encombrées de badauds. Acheteurs, vendeurs, curieux, hommes, femmes, enfants, se bousculaient, appelaient, criaient, marchandaient, s'injuriaient ou bien éclataient de rire, se frappant dans la main pour conclure une affaire. Des enfants se poursuivaient entre les allées, quémandaient une friandise auprès de vendeurs de confiserie, se querellaient, s'accrochaient aux ridelles des chars pour se faire emmener, évitant adroitement les fouets des cochers. Des baladins effectuaient des tours de magie, jonglaient, ou s'affrontaient à la lutte, le torse nu et luisant d'huile. Gahonne put apercevoir, pour la première fois à Satmoor, des femmes nues, le visage fardé, les cheveux teints d'étranges couleurs, qui parlaient aux hommes passant devant elles.

— Qui sont ces femmes ? s'enquit-elle auprès d'Arkheb.

— Des prostituées, répondit le marchand en souriant. Elles vendent leurs charmes pour quelques pièces d'or.

— Quoi ? s'exclama vertueusement Gahonne. Mais c'est une indignité !

Arkheb, Barran et jusqu'au cocher éclatèrent de rire devant son indignation.

— C'est un métier tout à fait honorable, corrigea le maître de la guilde. En tout cas à Satmoor... Certaines de ces filles sont riches. Mais la plupart ont des protecteurs à qui elles reversent le plus gros de leurs gains.

Gahonne n'en revenait pas. Instinctivement, elle avait resserré sa robe ample sur son corps. Elle n'aurait pas voulu qu'on la confonde avec une de ces femmes !

Le chariot s'arrêta devant un espace libre.

— Voilà, dit Arkheb. Vous allez vous installer ici. Patcham, mon secrétaire, restera auprès de vous pour vous aider à négocier au mieux vos fourrures. Je repasserai vous voir un peu plus tard dans la journée... Ah ! Encore un mot... Prenez garde aux personnes aimables qui pourraient s'approcher de vous d'un peu trop près, surtout lorsque vous aurez de l'or. Cette foule est remplie de voleurs. À la moindre distraction, ils vous dépouilleraient de tout.

Son regard s'attarda sur un des seins de Gahonne, qui pointait librement par son décolleté.

— Et jusqu'à vos vêtements ! conclut-il en souriant.

CHAPITRE VIII

Ni Gahonne ni Barran n'avaient l'expérience du marchandage. Mais Patcham, si ! Lorsqu'il s'avéra que les deux jeunes gens étaient de piètres marchands, le scribe prit en main la vente de leurs fourrures, avec une habileté qui les laissa pantois. Ils comprirent alors qu'ils s'étaient fait rouler, la veille, en échangeant une zibeline contre de simples vêtements, fussent-ils seyants...

À la mi-journée, toutes les fourrures avaient été vendues. Patcham avait noté chaque transaction sur une tablette, et serré les pièces d'or et d'argent dans de petits sacs de cuir. Il y en eut finalement cinq, bien remplis, et qui pesaient lourd. Patcham en mit un de côté.

— Les taxes, annonça-t-il. Et la part de la guilde.

Gahonne regarda les quatre sacs restants, indécise.

— Est-ce que nous sommes riches ? demanda-t-elle.

Le scribe en rit aux larmes.

— Assez pour vous acheter les plus beaux bijoux, répondit-il, et il vous en restera encore ! Il est seulement dommage que vous n'ayez pas eu plus de fourrures ! Vous auriez pu acheter l'éléphant !

Gahonne n'avait que faire d'un éléphant. Mais la perspective de pouvoir s'acheter des bijoux la ravissait, elle qui se découvrait coquette. Arkheb survint sur ces entrefaites, et se montra très satisfait de la tournure qu'avait prise la vente. Un homme noir, portant l'épée, le suivait, dardant sur la foule des regards féroces, et les sacs lui furent confiés. Lorsque Gahonne fit part, timidement, de son envie de faire des emplettes, le maître de la guilde approuva chaleureusement.

— Si vous le souhaitez, je peux vous accompagner. Je vous aiderai à vous y retrouver dans tout ce fouillis !

Ils s'enfoncèrent dans le dédale des allées et des éventaires, suivis par l'esclave noir et par Patcham, qui ne furent pas trop de deux pour porter les paquets ! En une heure de temps, sous le regard approbateur d'Arkheb, Gahonne dépensa tout un sac d'argent. Étourdie par sa subite richesse, la jeune femme découvrait le plaisir de succomber à

ses caprices. Elle para son corps de bijoux, choisit des robes plus vaporeuses les unes que les autres, des onguents, fards et parfums, poussa Barran à acquérir une superbe épée à la poignée ouvragée, une cape pourpre et un cimier de bronze ciselé, dénicha pour Chataham un harnachement de cuir travaillé. Elle offrit à Arkheb un petit pot d'œufs de caille salés, dont le maître avait affirmé qu'il était friand, à Patcham une toque brodée, et même à l'esclave – qui se prosterna pour la remercier – un bracelet tressé orné d'une pierre bleue.

Sans doute pour ne pas être en reste, Arkheb les convia à souper, et ils découvrirent sa demeure, non loin de la forteresse, imposante bâtisse autrement plus luxueuse que l'auberge où ils avaient élu domicile. Serviteurs et servantes s'affairèrent, dès leur venue. On les escorta jusqu'aux bains, où ils se délassèrent, après cette longue journée au milieu des cris et de la poussière. Puis on les coiffa, on les parfuma, et Gahonne se laissa vêtir d'une de ses nouvelles parures, faite de longs voiles colorés reliés autour de ses épaules par une chaînette dorée, et qui ondulaient au moindre de ses mouvements, mettant en valeur les courbes dénudées de son corps plus qu'ils ne les dissimulaient.

— Tu ne crains pas de te montrer provocante ? lui demanda Barran en souriant.

— J'ai envie de provoquer ! répondit-elle. Je me sens la reine de Satmoor !

Gahonne eut conscience de l'effet qu'elle provoquait effectivement, lorsque les deux jeunes gens pénétrèrent dans la salle à manger de leur hôte. Il y avait là, outre Arkheb, plusieurs personnages richement vêtus, allongés sur des coussins, et qui picoraient des amuse-gueule dans de larges plats. Les conversations s'interrompirent, tous les regards s'attachant à la fine et élégante silhouette de la belle femme rousse qui se redressait de toute sa taille, faisant tinter les pièces et médailles d'argent qui ornaient son diadème. Quoi qu'elle en eût, Gahonne se sentit apeurée et, un instant, regretta d'être là. Une fille des plaines n'avait pas l'habitude des réceptions mondaines.

Arkheb se leva, vint à sa rencontre et lui saisit la main. Il la présenta :

— Mes amis, dit-il, voici Gahonne-la-Rouge, du peuple des Latahïrs, et son compagnon Barran. Ils ont traversé les steppes, longé les côtes de la Mer Intérieure, pour nous apporter des fourrures comme on en a rarement vu à Satmoor. Leur venue laisse augurer la création de nouveaux liens commerciaux, avec des peuples jusqu'alors inconnus.

Souhaitons-leur la bienvenue en nos murs !

L'assistance approuva bruyamment, certains allant même jusqu'à applaudir, et Gahonne devint cramoisie. Arkheb la guida jusque vers un large sofa, sur lequel elle s'étendit maladroitement. Elle n'avait pas l'habitude de cette posture, sinon pour dormir. Elle esquissa un petit geste de dépit en constatant que Barran n'était pas placé auprès d'elle, mais entre deux hommes à l'allure martiale, de l'autre côté du cercle formé par les convives. On lui présenta un hanap d'or serti de pierreries, et Arkheb, qui occupait les coussins voisins des siens, lui dit :

— Buvons à cette faste journée !

Gahonne porta la coupe à ses lèvres. Le vin épicé fleurait bon le miel. Il était encore plus savoureux que celui qu'elle avait bu la veille à l'auberge. Elle l'avalait jusqu'à la dernière goutte et ses joues s'échauffèrent.

— C'est bon ! s'écria-t-elle, et, tout autour d'elle, on pouffa de rire.

Arkheb fit un signe impératif, et la jeune esclave, qui avait servi, remplit derechef le hanap. Gahonne songea qu'elle allait s'enivrer, mais cette perspective ne lui déplaisait pas.

À ce moment, d'autres esclaves apparurent, portant des plateaux débordants de nourriture, et les déposèrent sur une natte, entre les convives. Arkheb tendit la main, saisit un poulet doré à point et l'offrit à Gahonne.

— Que les dieux te soient fastes, Gahonne-la-Rouge, dit-il.

Ce devait être une formule rituelle, car chacun, alors, se servit, et les agapes commencèrent.

La plupart des mets étaient inconnus, les saveurs subtiles ou épicées, les viandes dégageaient des parfums de marinade, les légumes étaient frits ou pochés, voire crus, des sauces diverses les accompagnant, aigres-douces ou fortes. Les convives puisaient dans les plats avec leurs mains, mangeaient bruyamment, et se léchaient les doigts avant de les essuyer à des linges que leur tendaient les esclaves. Gahonne n'avait jamais vu pareil raffinement, et elle imitait consciencieusement les gestes de ses voisins. Elle pouvait voir Barran, de l'autre côté de la salle, qui mangeait tout en regardant autour de lui avec des yeux amusés. Elle se demanda si son compagnon était encore en train de se référer à son savoir venu d'un autre temps, et

cela l'agaça un peu. Elle aurait voulu que Barran tire une bonne fois un trait sur son passé. Il n'appartenait plus à l'autre monde. D'ailleurs, celui de Satmoor était tellement plus intéressant !

Gahonne vida une nouvelle fois son hanap. Elle se sentait à présent très bien, respirait le parfum de fumées qui s'échappaient de cassolettes d'or. Autour d'elle, chacun parlait, et elle avait un peu de mal à suivre les conversations. Soudain, une main se posa sur sa hanche, qui apparaissait nue entre les fentes de ses voiles. Elle regarda cette main étrangère, sans la repousser, sans même comprendre ce qu'elle faisait là, posée sur son corps. C'était la main d'Arkheb. Le maître de la guilde s'était rapproché d'elle. Il lui souriait aimablement.

— Gahonne-la-Rouge, dit-il, j'ai une question à te poser !

Gahonne hochla la tête. Arkheb fit à nouveau un signe, et l'esclave vint verser du vin.

— Combien de temps escomptes-tu demeurer à Satmoor ?

Gahonne s'efforça de dissiper les brumes qui commençaient à lui engourdir l'esprit.

— Je... je ne sais pas, répondit-elle. Barran et moi nous plaisons, ici... Et puis la saison est avancée. Nous ne pourrions regagner le pays des Latahïrs avant les grands froids.

— C'est juste, dit un homme barbu, qui portait un bandeau de métal autour du front et une dague à sa large ceinture. Ton compagnon et toi auriez toutes les chances de périr dans quelque blizzard, à vous aventurer dans la steppe en plein hiver ! J'y ai laissé suffisamment d'hommes pour savoir que le vent des glaces est impitoyable !

— Le seigneur Sarhaati est officier dans la garde de notre roi, expliqua Arkheb. Il a mené de nombreuses expéditions contre les Askanis. Il est sans doute le personnage de Satmoor qui connaît le mieux la steppe.

— Les Askanis sont une plaie ! approuva le barbu. Je les traquerai jusqu'en enfer !

— Un jour, j'ai tué un Askani qui me voulait un mauvais parti, dit Gahonne, non sans un peu de vanité. Je lui ai pris son cheval !

— Les Askanis s'aventurent jusque dans ton pays ?

— Oui... Nous les combattons depuis toujours. Lorsque nous étions en route pour venir ici, nous en avons croisé. Ils avaient rencontré une boue mystérieuse, et perdu plusieurs des leurs, et...

Gahonne se tut, devant le subit silence qui était tombé sur l'assemblée. La main d'Arkheb, qui descendait le long de sa croupe, s'immobilisa.

— Que dis-tu ? s'écria Sarhaati en se redressant, le visage durci.

Saisie par la réaction de l'officier, Gahonne coula un regard inquiet en direction de Barran. Mais son compagnon n'intervint pas. Il se contentait de la regarder. Pour se donner une contenance, Gahonne vida son verre. Puis elle conta leur aventure au milieu de la plaine, leur retour au rassemblement des tribus, leur venue au village des Etchènes. Mais elle garda pour elle sa rencontre avec Éleihée, de même qu'elle évita de parler de la Porte de Flamme. Lorsqu'elle se tut, un silence consterné régnait sur l'assistance. Même les esclaves avaient écouté, et la dévisageaient avec des yeux emplis d'effroi.

— Les bruits qui étaient venus à nous se vérifient, maugréa Sarhaati. Il va falloir que nous nous mettions en campagne pour combattre cette horreur. Sinon elle finira par menacer Satmoor !

Ces paroles furent le point de départ d'une conversation animée.

— On ne peut combattre un sortilège par les armes ! s'écria un petit homme bedonnant. Il vaut mieux invoquer les dieux et leur offrir des sacrifices !

— Mais si les dieux ne se contentent pas de sacrifices ! s'exclama un autre.

— Nous devons avant tout connaître l'origine de cette matière mortelle...

— Si quelque sorcier lui donne vie, c'est lui qu'il faudra combattre...

— Nous devons faire vite ! Les caravanes vont repartir pour l'orient !

— Si elles sont anéanties, c'est la ruine pour Satmoor...

Chacun coupait la parole à l'autre. Gahonne tourna la tête vers Arkheb. Le maître de la guilde se fendit d'un sourire.

— Les informations que tu nous as fournies nous sont précieuses, Gahonne-la-Rouge, dit-il. — Puis, à plus haute voix : — Mes amis, Satmoor a déjà fait face à d'autres situations difficiles. Je suis certain que nous saurons dénouer cette crise... Mais en attendant, ce soir est un soir de plaisir. Ne nous laissons pas abattre par l'inquiétude. Vous êtes mes invités ! Mangez, buvez, faites honneur à mes esclaves et à nos deux hardis voyageurs. Et que demain se lève sur nos têtes un radieux soleil !

Il leva son hanap et chacun en fit autant Gahonne but le vin sucré, piqua un fruit juteux dans une coupe et décida qu'Arkheb avait raison. L'heure était à la joie ! Elle tendit son gobelet pour qu'on le lui emplisse...

La main d'Arkheb glissa plus loin sous ses voiles.

La soirée s'écoulait, la nuit était bien avancée, et Gahonne n'avait plus une idée précise de ce qui se passait autour d'elle. On apportait toujours à manger, à boire, on versait des parfums sur des flambeaux, des femmes, nues mais le corps étincelant de bijoux, étaient venues danser. À présent, elles avaient rejoint les convives, s'étaient allongées auprès d'eux et partageaient leurs *agapes*, s'offrant complaisamment à leurs baisers et à leurs caresses.

Gahonne avait tant mangé qu'elle se demandait si son ventre n'allait pas éclater. Elle repoussait les plats qu'on continuait de lui présenter, mais savourait les vins et liqueurs qu'elle retrouvait sans cesse au fond de sa coupe, après qu'elle l'eut vidée. Elle savait qu'elle était ivre, mais cela lui semblait tout à fait agréable. Elle riait pour un rien, parlait fort, dans le dialecte des plaines ou le langage des Latahirs, et se vautrait voluptueusement sur son sofa, se demandant comment il se faisait que certains hommes s'habillent encore de peaux de bêtes et vivent dans des cavernes, alors que la civilisation était aussi plaisante !

La jeune femme discourait avec Arkheb et Sarhaati, qui s'étaient également rapprochés d'elle. Les deux hommes l'étourdisaient par le flot de leurs propos, de leurs plaisanteries, par les questions qu'ils lui posaient sur son peuple, sa vie au cœur des plaines, les ressources de ces dernières, leur géographie, la richesse des tribus. Ils l'étourdisaient également par leurs caresses incessantes. Lorsque Arkheb s'était fait vraiment insinuant, elle l'avait repoussé, mais il était revenu à la charge sans se décourager et, finalement, elle l'avait laissé faire, tout comme elle avait laissé faire Sarhaati lorsque ce

dernier s'était joint au jeu. Regardant en direction de Barran, la jeune femme avait constaté que son ami ne paraissait pas s'intéresser à elle. Une des danseuses lui faisait des grâces, et il lui répondait par des sourires. Dépitée, Gahonne s'était rabattue sur le vin. À présent, elle ne regardait plus du tout en direction de son compagnon. Qu'il lutine sa danseuse, celui-là !

Tout à coup, des exclamations retentirent. Gahonne leva le nez de dessus sa coupe. Sur une couche, non loin d'eux, un des convives avait fait s'accroupir une esclave. Il s'agenouilla derrière elle, lui arracha la jupe dont elle était vêtue. La fille poussa un gémissement, et Gahonne comprit qu'il l'avait pénétrée.

— Mais... balbutia-t-elle, ahurie, se tournant vers Arkheb, ils... ils...

— Ils font l'amour, compléta Sarhaati, dans son dos.

— C'est l'usage, à Satmoor, précisa Arkheb en souriant, que de tels repas se poursuivent dans le plaisir. N'est-ce pas l'habitude des Latahirs ?

Gahonne hocha négativement la tête, se souvenant de la pudeur qui s'attachait naturellement à tout rapport sexuel au sein de sa tribu. Même lors des périodes d'hivernage, dans la promiscuité des cavernes, chaque famille s'isolait des autres à l'aide de rideaux de cuir, et c'était dans le secret de ces alcôves que les époux s'étreignaient.

— Votre façon de vivre est bien austère, dit Sarhaati. Il faut savoir profiter des instants de bonheur lorsqu'ils se présentent. Sait-on de quoi demain sera fait ?

Gahonne cligna des paupières. Elle ne parvenait pas à détacher son regard du couple sur le lit, mais sa vision s'était bizarrement dédoublée et sa tête lui tournait.

— J'ai... soif ! marmonna-t-elle.

Arkheb eut un petit rire et lui tendit son hanap. Elle but avidement et du vin coula de chaque côté de sa bouche. Que lui arrivait-il ? Est-ce qu'elle était en train de devenir folle ?

Elle sentit les mains de Sarhaati se poser sur sa nuque, jouer un instant avec la chaînette de sa robe, la détacher. Le tissu s'affaissa mollement autour d'elle, et elle réalisa seulement alors qu'elle ne portait aucun vêtement. Elle était nue devant ces étrangers ! Elle jeta un regard paniqué vers Barran, mais son ami avait tourné la tête. Elle

voulut se redresser. Arkheb posa une main sur le buisson roux de son ventre et, comme malgré elle, elle écarta les cuisses. Derrière elle, Sarhaati la caressait impudiquement entre les fesses.

— Belle catin, murmura l'officier, nous allons te baiser !

Arkheb lui embrassa les seins. Gahonne sentait monter en elle, impérieuse, l'envie de faire l'amour. Le vin effaçait sa pudeur. Un étaiu lui broyait le crâne, mais sa chair moite frémissait sous les assauts des deux hommes.

Arkheb releva la tête. Elle vit son regard vainqueur. Il approcha son visage du sien. Elle voulut se détourner, mais, la saisissant au menton, il l'embrassa. Elle frémit. Elle n'avait aucun goût pour le maître, mais son désir était trop fort. Elle lui rendit son baiser.

Sans cesser de l'embrasser, Arkheb l'attira sur lui. Gahonne gémit, s'offrant sans même s'en rendre compte. Sarhaati la couvrit alors, fourragea dans son dos. Une vive douleur la fit tressaillir, et il lui fallut un instant pour comprendre de quelle manière insolite elle était saillie ! Mais la souffrance s'effaça devant le plaisir, et elle se soumit aux deux hommes, s'accordant à leur rut.

— Barbare, lui souffla Arkheb en pleine face, je vais jouir ! Tu m'excites, avec ton poil roux comme celui du renard !

Les paroles du maître mirent de longues secondes pour traverser l'esprit embrumé de Gahonne. Mais, brusquement, ce fut comme un déchirement. La jeune femme hurla, possédée par un tremblement qui n'avait rien à voir avec celui de l'orgasme !

Devant ses yeux dansait la vision du renard, son totem, les reins brisés par son piège. L'animal n'était pas mort, mais dans son regard terni brûlait une flamme qui glaça la jeune femme. Le renard l'accusait de la plus sordide des trahisons. Une trahison pareille à celle qu'elle venait de commettre ! Il lui criait ses reproches, des reproches qui éclataient dans son âme comme des cris. Mais déjà, la vision changeait, et c'était le visage ridé d'Éleihée que Gahonne pouvait voir devant le sien. Les yeux éteints de la vieille Aramandar la percèrent. Éleihée lui parlait. Elle n'entendait pas ses paroles, mais les comprenait. Éleihée la mettait en garde, lui expliquait quelque chose. Mais quoi... Son langage était abscons, évoquait le présent, le futur, le temps. Tout se mélangeait dans sa bouche édentée, chacun de ses mots poignardait Gahonne. La jeune femme s'entendait hurler d'épouvante, de douleur.

Et puis elle fut là, en face d'elle-même. Elle se vit, non pas nue comme elle l'était, allongée sur cette couche, mais vêtue de peaux de bêtes, arpentant la plaine du pays des Latahirs, l'arc à la main. Ses cheveux étaient emportés par un vent torride, une tempête cinglait ses joues et brûlait son corps. La Porte de Flamme la brûlait. Elle se profilait, devant elle, gigantesque, ouvrant sur d'autres dimensions, elle l'aspirait, comme une bouche monstrueuse. Gahonne la franchit. Son corps lui manqua. Elle hurla à nouveau, elle tombait, tombait...

Elle tombait dans un océan fétide et sombre, qui s'ouvrait pour l'absorber, l'anéantir... Elle tenta vainement de se retenir à quelque chose mais le magma se referma sur elle. Elle entrevit le vide de l'infini, où elle allait se dissoudre en une constellation d'atomes... La rage flamba en elle. Juste à l'instant où elle comprenait enfin !

Une main se referma sur son poignet, et elle se sentit violemment tirée en arrière. Une douche glacée la fouetta. Elle suffoqua...

... et s'éveilla de sa transe, allongée sur sa couche, dans la salle à manger d'Arkheb, le corps trempé et la bouche souillée de vomi.

Il fallut à Gahonne de longs instants pour réaliser où elle se trouvait, pour comprendre ce qui venait de lui arriver. Elle roulait des yeux hagards, son cœur se soulevait, un étau lui broyait les tempes. Elle se souleva péniblement sur un coude. Ses seins étaient crépis de ses déjections, qui avaient coulé jusque sur les coussins. Ses cheveux ruisselants se plaquaient à son visage et à ses épaules. Arkheb et Sarhaati s'étaient relevés, et la contemplaient avec répulsion. Barran se tenait debout devant elle, une calebasse à la main. Elle devina que c'était lui qui lui avait jeté de l'eau au visage, pour l'éveiller de sa crise. Il parlait. Elle dut faire un effort pour comprendre ce qu'il disait :

— ... n'a pas l'habitude du vin... elle est malade... vaut mieux que nous rentrions à notre auberge...

Gahonne baissa la tête, submergée de honte. Tout le monde la regardait, convives, esclaves, danseuses. Le couple en train de faire l'amour s'était interrompu. Machinalement, la jeune femme chercha sa robe, pour cacher sa nudité. Ses joues la cuisaient. Dégrisée, malade, elle réalisait tout à coup ce qu'elle avait fait... Un sanglot monta dans sa poitrine.

Elle chercha à le retenir. En vain. Elle se mit à pleurer, un flot de

larmes coula sur ses joues. De violents sanglots la secouèrent.

Barran s'approcha d'elle, se pencha, et, avec des gestes d'une infinie douceur, lui essuya le visage, la poitrine à l'aide d'un linge. Elle le regarda, pathétique. À travers ses larmes, elle pouvait voir son sourire. Ses yeux la caressaient.

— Peux-tu te lever ? lui demanda le jeune homme.

Elle acquiesça. Il la prit sous les bras et la mit debout. Elle chancela. Sa robe lui échappa. Elle était à nouveau nue devant tous ces gens. Une bouffée de haine la brûla. Comment avait-elle pu se conduire de cette manière honteuse ? Elle, une Aramandar !

— Nous allons rentrer, dit Barran, s'adressant à Arkheb avec une calme autorité. Veuillez nous excuser pour cet incident. Donnez-nous notre or, nous partons...

Gahonne n'osait relever la tête. Elle aurait voulu se trouver au fond d'une tombe, loin de ces visages qui se repaissaient de sa déchéance. Elle n'entendit pas ce qu'Arkheb répondait à son compagnon, mais la voix du maître de la guilde vibrait d'un rire contenu, qui mit le comble à son humiliation.

On posa une couverture sur ses épaules, elle la serra autour de son cou. Barran la saisit par la taille. Elle eut du mal à marcher, pour le suivre vers la porte.

Elle franchissait l'huis lorsqu'elle se raidit soudain. Une évidence lui apparaissait, aveuglante. Elle échappa à l'étreinte de Barran, se retourna vers l'assistance.

— J'ai... j'ai vu... quelque chose, balbutia-t-elle d'une voix pâteuse. Vous... vous êtes tous en danger ! La... la boue... elle vous menace ! Elle... va engloutir Satmoor !

Sa voix se fit aiguë, à mesure que la panique montait en elle. Barran lui posa la main sur l'épaule, mais elle le repoussa, d'un mouvement si brusque que sa couverture glissa, dévoilant sa poitrine. Mais cette fois, elle n'en avait cure.

— Je suis une Aramandar ! reprit-elle, véhémence. Une gardienne de la Porte ! J'ai le pouvoir de deviner le futur ! Il faut fuir ! Vous devez abandonner cette ville ! Elle est condamnée !

Tous, Arkheb en tête, la dévisageaient. Avec horreur, elle se rendit compte qu'ils la croyaient encore en proie à son délire éthylique.

Désespérée, elle se tordit les mains, en un geste de supplication, indifférente à sa couverture qui tombait à ses pieds.

— Vous devez me croire ! gémit-elle. Je... je vous prie de m'excuser pour ma conduite, mais... je ne suis plus ivre ! Je sais... que cette horreur va se produire. Si vous tenez à vos vies... Partez ! Partez vite...

Sarhaati fit un pas en avant. Son visage cramoisi reflétait de la colère.

— Ça suffit, maintenant ! s'écria-t-il. Que tu ne supportes pas le vin, femme, c'est ton affaire ! Mais ne viens pas gâcher le reste de cette soirée ! (Il se tourna vers leur hôte.) N'es-tu pas de mon avis, Arkheb ?

Le maître de maison hocha la tête. Son regard semblait moins courroucé que celui de l'officier, un doute y flottait. Néanmoins, il répondit :

— Je pense effectivement qu'il vaut mieux que vous rentriez, tous les deux. Nous n'aurions pas dû te faire boire, Gahonne-la-Rouge. Repose-toi et reviens me voir un jour prochain, que nous discussions commerce.

— Mais... voulut protester Gahonne. Vous ne comprenez pas...

Barran la tira alors par le bras.

— Viens, Gahonne, lui dit-il. Partons !

Elle tourna vers lui un regard éperdu.

— Barran, le supplia-t-elle. Tu sais que je dis la vérité ! Il faut...

— Viens ! la coupa-t-il, autoritaire.

Elle ouvrit la bouche pour le supplier. Il fronça impérieusement les sourcils.

— Ramasse cette couverture et allons-nous-en !

Tremblante d'impuissance, Gahonne obéit, se drapa dans l'étoffe. Elle voulut tenter un dernier essai :

— Je vous en supplie... Croyez-moi...

— Nous reparlerons de tout ça lorsque tu seras dessoûlée, barbare !

lui répondit Sarhaati avec méchanceté.

Les épaules de Gahonne s'affaissèrent. Elle ne résista plus lorsque Barran l'entraîna. Dans le vestibule, Patcham les attendait. Sévère, il leur tendit leurs deux sacs d'or. Barran les accrocha à son épaule.

Ils se retrouvèrent dehors. Un vent tiède soufflait dans la nuit. Ils firent quelques pas, silencieux. Gahonne sanglotait sans pouvoir se retenir. Soudain, une épouvantable nausée lui souleva le cœur. Elle se plia en deux, contre un mur, et vomit à nouveau, bruyamment, douloureusement, une main crispée sur son estomac, l'autre appuyée sur la muraille.

CHAPITRE IX

Durant de longues minutes, traversée de crampes, Gahonne se vida de tout ce qu'elle avait absenté au cours du repas. À peine croyait-elle que la crise était passée qu'un nouveau spasme s'emparait d'elle et qu'elle se remettait à vomir.

— Je... suis malade, geignit-elle, la bouche souillée.

Enfin, son diaphragme douloureusement contracté se détendit. Ses nausées s'espacèrent. Elle poussa un long soupir, essuya ses lèvres dans un coin de sa couverture. Elle releva la tête. Barran la soutenait sous l'aisselle.

— Ça va mieux ? lui demanda-t-il.

— Je... je ne boirai plus jamais ! balbutia-t-elle.

— En tout cas plus autant...

Une bouffée de colère saisit la jeune femme.

— Pourquoi m'as-tu laissée faire ? Tu étais trop occupé avec ta danseuse !

— Tu étais très occupée toi-même, je crois !

Elle se mordit les lèvres, sa hargne retombée comme elle était venue, face à sa honte.

— Tu... tu m'as laissé faire... faire l'amour avec...

— Il m'a semblé que tu en avais très envie, répliqua-t-il, le ton froid.

Gahonne se recroquevilla sur elle-même. Elle ne s'en était pas vraiment rendu compte, mais Barran disait vrai. Arkheb et Sarhaati l'avaient possédée. Elle ressentait encore la sensation de leurs membres en elle. Elle aurait voulu à jamais effacer cela de sa mémoire.

— Tu y mettais même beaucoup d'ardeur, continua Barran, impitoyable. Est-ce la façon dont te prenait ce Sarhaati qui te donnait

tant de joie ? Je n'avais jamais osé te faire ça. J'ai eu tort. La prochaine fois...

Elle se remit à pleurer, à gros sanglots, qu'elle dissimula dans son coude replié. Elle avait envie de mourir. Comment avait-elle pu en arriver là ? Arkheb avait eu raison de la traiter de câlin !

— Pourquoi... é... étais-tu aussi loin... de moi ? articula-t-elle, chevrotante. Tu... tu ne m'as pas... empêchée...

— Je n'ai rien à t'empêcher, Gahonne.

Sa voix n'était plus méchante. Elle reflétait même une note poignante qui lui fit relever le nez. Il haussa les épaules.

— Comment pourrais-je t'imposer quoi que ce soit ? continua-t-il. Quel droit ai-je sur toi ? S'il te plaît de te donner à d'autres hommes, je ne peux t'en empêcher. Tu aimes qui tu veux !

— Mais... mais non ! s'écria-t-elle, réalisant tout à coup quel pouvait être l'état d'esprit de son compagnon. Tu... te trompes !

Il fronça les sourcils d'un air d'incompréhension.

— Barran... je n'avais aucune envie de... de coucher avec ces deux hommes. Ils ne me sont rien ! Si... si j'ai fait, ce que j'ai fait, c'est que j'étais ivre – par les dieux, je le suis encore ! Mais je ne les aimais pas ! Il... il n'y a que toi que j'aime !

Elle pleurait de plus belle. Véhémente, elle s'agrippa aux épaules du jeune homme.

— Tu es le seul qui compte, pour moi ! Et tu as sur moi les droits qu'a... un mari sur son épouse !

Elle cligna des paupières, se rendant brusquement compte de ce qu'elle était en train de dire. Un sourire étira ses lèvres, timide d'abord, puis radieux.

— C'est ça, Barran... Tu es mon époux ! Je suis ta femme ! Et je ne veux plus t'être infidèle... Je suis à toi, comprends-tu ? À toi !

— Tu n'es pas ma propriété ! Tu es libre.

— Justement... C'est en toute liberté que je me donne à toi. En toute liberté que je veux n'être qu'à toi !

Elle se serra contre lui et l'embrassa. Il s'adaptait sans doute à ce

monde, mais il lui restait tant de choses à comprendre de la mentalité de ses habitants.

— Pardon, Barran ! J'ai été jalouse de voir cette fille qui t'aguichait. Toi... as-tu été malheureux de... de mon inconduite ?

Il acquiesça sans rien dire. Elle lui caressa la nuque.

— Je ne te rendrai plus jamais malheureux, mon chéri. Je te le promets... Mais toi, ne m'abandonne plus jamais comme tu l'as fait !

— Je te le promets aussi.

Ils s'embrassèrent. Elle se sentait rassérénée. Une bouffée de colère l'envahit.

— Pas un instant je n'ai eu confiance en cet Arkheb, gronda-t-elle. Il était trop aimable ! Je vois bien pourquoi, maintenant ! Il avait envie de coucher avec une barbare rousse ! L'ordure !

— Veux-tu que je retourne lui passer mon épée en travers du corps ?

Il avait parlé très sérieusement. Elle le considéra, comprenant qu'il le ferait sans doute pour peu qu'elle le lui demande.

— J'aimerais beaucoup le tuer, poursuivit-il. Je ressens un étrange sentiment de violence. Je n'avais jamais connu ça !

Elle lui prit la main.

— Non... Inutile. Je préfère que nous rentrions à l'auberge.

— Comme tu veux.

Ils se remirent en marche. Elle serrait la couverture autour de ses épaules. Les rues de Satmoor étaient sombres, à peine éclairées, çà et là, par des flambeaux. Des porcs fouillaient du groin dans des ordures.

— Ce que tu as dit, avant que nous partions, lui demanda Barran au bout d'un moment, l'as-tu vraiment vu ?

Gahonne se mit à trembler, replongée dans son cauchemar.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde. J'ai eu... une vision. Il y a eu... mon animal-totem, et puis Éleihée... Elle me parlait, mais je ne me souviens plus de ce qu'elle me disait. Puis je me suis vue, moi, à sa place... Et j'ai eu la révélation que Satmoor allait être engloutie.

Elle frissonna, hâta le pas. Il la prit par les épaules.

— Si je n'avais pas tant bu ! ragea-t-elle. J'ai la cervelle vide ! Je ne me rappelle plus. Mais...

Ils couraient presque. Gahonne jetait des regards tout autour d'elle, comme si elle craignait que survienne l'apocalypse.

— Il faut que nous quitions Satmoor, Barran ! Je ne veux plus rester ici ! Prenons nos affaires et retournons chez nous. Je n'aime pas la civilisation !

Ils débouchèrent sur la place où se dressait leur auberge.

— Partons ! Partons vite !

— Gahonne... Calme-toi !

Il la secoua doucement par les épaules.

— Tu n'es pas en état de voyager. Tu dois dormir, te reposer. Tu es malade.

— Je ne veux pas rester ici.

— De toute manière, nous ne pourrions sortir. Les portes de la ville sont fermées, la nuit. Écoute-moi... Je crois à tes pressentiments. Je sais que, justement, ce ne sont pas que des pressentiments. Nous partirons dès l'aube... Mais en attendant, nous allons dormir. Nous en avons besoin !

Gahonne aurait voulu hurler. Mais elle se sentait vraiment trop mal.

— Je ne dormirai pas, dit-elle sans conviction.

Il eut un petit rire.

— Je suis sûr que si ! Tu titubes !

Il l'entraîna. Elle se résigna à le suivre. Ils pénétrèrent dans l'auberge silencieuse et déserte, vu l'heure tardive, se réfugièrent dans leur chambre. Unealebasse remplie d'eau attendait, à côté de leur couche. Gahonne se précipita dessus et but goulûment. L'eau lui sembla un nectar bien plus savoureux que toutes les liqueurs qu'elle avait avalées. Elle s'en bassina les tempes, se laissa tomber sur le lit. Mais aussitôt, elle grimaça.

— Oh, par les dieux... Ça tourne !

Elle se massa les tempes, ferma les yeux.

— Ça tourne de plus en plus... Je suis mal !

Il s'agenouilla auprès d'elle, lui caressa le front.

— Tu es brûlante... Allonge-toi et laisse-toi aller.

— J'ai encore envie de vomir...

Elle se tordit et régurgita l'eau qu'elle venait de boire. Et brusquement éclata en imprécations :

— Quelle stupidité que l'alcool ! Et quelle stupidité de ma part de m'être laissée aller à boire ! Tout ça pour que ces deux porcs me... Ohhh !... Et en plus j'ai la colique... Il faut que j'aille aux latrines...

Elle se leva précipitamment, fit une embardée. Au moment de franchir la porte, elle coula un regard vers Barran, qui se déshabillait flegmatiquement.

— Eh bien, je m'en souviendrai, du jour où je suis devenue riche !

Lorsqu'elle s'éveilla en sursaut, Gahonne fut toute surprise de se rendre compte qu'elle s'était endormie. En s'allongeant à côté de Barran, elle se sentait toujours aussi mal, et la couche tournait toujours autant. Pourtant elle avait sombré dans un sommeil de brute. Elle se redressa sur un coude. Elle se sentait mieux, même si sa bouche avait un goût infect et que sa langue la faisait penser à du cuir bouilli. Elle tendit la main vers la calebasse, mais le récipient était vide. Elle ravala un juron, se tourna vers Barran. Son compagnon reposait paisiblement, allongé sur le dos, un bras passé sous sa nuque. Elle fut jalouse de sa sérénité. Outre son malaise physique, quelque chose l'oppressait. Une sourde angoisse lui nouait la gorge.

Il fallait qu'elle boive. Elle se leva, chancelante. Par la fenêtre de la chambre, une aube grisâtre pointait. Elle saisit la calebasse et, sans s'habiller, alla ouvrir la porte. Il pleuvait. La cour était déserte. Tout le monde devait encore dormir, dans l'auberge. Elle sortit. La pluie ruissela sur ses épaules et cela lui parut la plus agréable des douches. Elle se laissa tremper par l'eau qui ruisselait du rebord du toit, la lavant de ses souillures... à défaut de la laver de la honte qu'elle ressentait encore d'avoir laissé Arkheb et Sarhaati lui faire l'amour.

Puis elle courut en direction de la fontaine, au milieu de la cour et, se penchant par-dessus la margelle, colla sa bouche au filet qui coulait sur la pierre. Elle but longuement, par petites gorgées, et son mal de tête se dissipa progressivement. Lorsqu'elle se redressa, essoufflée, elle se sentait beaucoup mieux.

Elle ramassa la calebasse, la disposa sous le filet d'eau pour la remplir. Barran aurait soif aussi, en se réveillant. Elle se retourna.

Un cri s'échappa de ses lèvres.

Éleihiée se tenait devant elle et la considérait, aussi sévère que lorsqu'elle l'avait vue, au cours de sa transe...

Gahonne ouvrit la bouche pour parler, mais Éleihiée lui fit un signe impératif.

— N'as-tu pas saisi mon avertissement ? dit la vieille Aramandar. N'as-tu pas compris que le temps pressait ? Que fais-tu encore ici ? Est-ce que tu espères retourner à tes vains plaisirs ?

Gahonne secoua la tête, désespérée.

— Tu n'as pas compris l'importance de ton rôle ! reprit Éleihiée. Tu n'es qu'une créature sans cervelle ! Tu te complais dans l'orgie alors qu'il est plus que temps d'agir contre la malédiction qui pèse sur ce monde. J'ai honte pour toi, Gahonne-la-Rouge ! J'ai honte pour les Aramandars... J'ai honte pour moi-même ! Regarde-moi, ma fille ! Je n'ai plus d'yeux, mais je te vois ! Je veux que toi aussi tu te voies, à travers moi... si le vin ne t'a pas trop obscurci la cervelle !

Fustigée par la honte, Gahonne baissa la tête. Lorsqu'elle la releva, elle poussa un cri de stupeur. C'était elle-même, qu'elle pouvait voir, vêtue des mêmes oripeaux qu'Éleihiée, se tenant à la place de la vieille. Elle-même, qui la dévisageait durement, les lèvres pincées, ses cheveux roux cascadeant sur ses épaules, dessous le bonnet de peau de loup.

Un instant, Gahonne crut que cet impossible double allait s'effacer, comme lors de sa transe. Mais il demeura là, tangible. La jeune femme tendit une main tremblante, mais n'osa pas effleurer l'apparition.

— Es... es-tu réelle ? balbutia-t-elle.

— Aussi réelle qu'Éleihiée. Aussi réelle que tu l'es toi-même, répondit sèchement son double. Aussi réelle que la Porte de Flamme

dont tu as oublié l'essence !

Il y avait du mépris dans sa voix... une voix qui était exactement l'écho de la sienne.

— Que dois-je faire ? murmura la jeune femme.

— *Je* te l'ai déjà dit. L'as-tu oublié ?

— Tu me l'as dit ? *Toi* ?

L'apparition ne répondit pas. Elle daigna cependant sourire. Gahonne la fixa, fronçant les sourcils. Quelque chose d'inconcevable, une folle pensée était en train de se faire jour dans son esprit. Elle secoua la tête.

— Non... Ce n'est pas possible ! souffla-t-elle.

Le sourire de son double s'accentua.

— Tu... tu ne peux pas... je veux dire... *je* ne peux pas...

Elle ne pouvait formuler précisément l'idée irrationnelle qui était en train de s'imposer à elle. Son double recula d'un pas.

— Mais si, Gahonne-la-Rouge, dit-il. Gahonne des Aramandars. Tu n'obéis pas aux lois de ce monde, que tu le veuilles ou non. Tu n'es pas une simple mortelle, une petite barbare latahîr. Tu as au creux de ton poing tout le devenir du monde. Ouvre ce poing... Ouvre les yeux, au lieu de te raccrocher à l'aspect superficiel des choses...

Le visage de l'apparition devint subitement flou.

— Si tu en as encore le temps...

Gahonne demeura un instant seule au milieu de la cour de l'auberge, devant la fontaine, nue sous la pluie. Le souffle coupé, elle attendait que revienne Éleihîée, ou qu'elle revienne elle-même. Puis, chassant ses cheveux mouillés de son visage, elle regagna en courant la chambre où Barran donnait encore. Sans ménagements, elle secoua le jeune homme. Barran ouvrit les yeux, se redressa.

— Habille-toi, lui dit sèchement Gahonne. Nous partons !

Il ne discuta pas, se leva, attrapa ses chausses. Les mains tremblantes, Gahonne enfila son pagne. Elle négligea ses robes à la

mode pour ses habituels vêtements de cuir.

— Que s'est-il passé ? lui demanda Barran en s'habillant.

— J'ai revu Éleihée, répondit la jeune femme. Et je me suis vue, moi... Alors j'ai compris.

Il s'interrompit.

— Tu as compris quoi ?

Gahonne darda sur lui un long regard.

— Je SUIS Éleihée, répondit-elle d'une voix qui n'était qu'un murmure.

Il ne posa pas de question, ne discuta pas, ne s'exclama pas. Il se ceignit de ses armes.

— Je crois que j'ai compris le secret des Aramandars, reprit enfin Gahonne. C'est ce que j'avais entrevu au cours de... de mon malaise. Il est étroitement lié à la Porte de Flamme.

Elle eut un ricanement sans joie.

— Tu croyais que la Porte était un mécanisme créé par les savants de ton époque. En un sens, c'est exact. Mais les savants de ton temps n'ont fait qu'utiliser un phénomène qui existe depuis toujours, et qui n'est accessible qu'à un très petit nombre d'initiés : les Aramandars.

— Quel phénomène ?

Gahonne allait répondre, mais une rumeur leur parvint par la porte restée ouverte. D'un bond, Gahonne sortit de la chambre. Elle distinguait des cris, des hurlements, mais également autre chose, une vibration puissante, un grondement sourd. Elle sentit l'épouvante naître en elle, serra les poings pour la juguler. Barran l'avait rejointe.

— Trop tard ! souffla-t-elle. La boue est là !

Véhémente, elle se tourna vers son ami.

— Je t'avais dit qu'il fallait fuir ! lui reprocha-t-elle. Tu ne m'as pas écoutée !

Le visage de Barran était de pierre. Gahonne secoua farouchement

la tête.

— Bon... Ce qui est fait est fait... Nous avons peut-être une chance !

Instinctivement, elle reprenait la direction des opérations. Ils coururent jusqu'aux écuries. Chataham hennit lorsqu'ils parurent.

— Choisis un cheval ! ordonna Gahonne à Barran.

— Mais... ce serait un vol ! s'écria-t-il.

Gahonne hésita entre éclater en imprécations ou se mettre à rire.

— Écoute... Dans quelques instants, tous les habitants de cette cité seront morts, et probablement nous avec ! Maintenant, si cela peut apaiser ta conscience, laisse de l'argent. Nous n'en manquons pas !

Barran acquiesça, fouilla dans un des deux sacs – qu'il avait emportés – et déposa plusieurs pièces d'or sur un billot. Puis il détacha un grand cheval pie qui piaffait nerveusement, sentant le danger. Rapidement, les deux jeunes gens harnachèrent leurs montures, les sortirent de l'écurie, sautèrent en selle. Les hurlements se faisaient plus proches, les grondements plus nets. Des visages apparurent aux fenêtres, aux portes de l'auberge.

— Fuyez ! cria Gahonne. Fuyez tous ! C'est la fin de Satmoor !

Puis, sans attendre, elle talonna Chataham, imitée par Barran. Au grand galop, les deux jeunes gens franchirent le portail de l'établissement.

Dans la rue, ils rattrapèrent des gens qui fuyaient, certains encore en tenue légère, comme s'ils avaient été tirés de leur lit par l'arrivée du cataclysme. Plusieurs portaient des traces de brûlures, et avançaient en titubant, hurlant de souffrance. Une femme s'écroula juste devant les sabots de Chataham, qui faillit désarçonner Gahonne dans l'écart qu'il fit pour l'éviter. Le dos de la malheureuse n'était plus qu'une plaie noirâtre.

Es enfilèrent une avenue, Gahonne voulait atteindre une des portes de la ville. S'ils pouvaient gagner la campagne, ils auraient peut-être une chance d'échapper à la matière mortelle. Mais ils se heurtèrent à une foule hurlante, qui se ruait vers eux. Derrière, ils purent entrevoir des volutes sombres, d'où s'échappaient des fumerolles couleur de soufre, qui roulaient lourdement, mais à une vitesse telle qu'elles engloutissaient irrémédiablement les fuyards. Hommes, femmes,

enfants s'écroulaient en hurlant de souffrance et d'agonie, et la boue les absorbait. Ceux qui n'étaient atteints que par les fumées couraient encore, leurs membres, leur torse profondément brûlés, et s'effondraient un peu plus loin, pour subir le même sort. La boue ne s'attaquait pas qu'aux humains. Elle faisait s'effondrer les maisons, dans de grands craquements, des nuages de poussière et de gravats, submergeait les fontaines, les colonnes des temples, comblait les fossés et les canaux. C'était un raz de *marée* contre lequel nul ne pouvait rien. C'était effectivement, comme l'avait dit Gahonne, la fin de Satmoor.

— Par là ! cria Barran en montrant une ruelle sinueuse.

Les deux fuyards enfilèrent la venelle, au galop de leurs chevaux affolés, juste avant que la foule ne les renverse. La voie décrivait des coudes brusques, montait en larges degrés dans la direction, semblait-il, des remparts. Une femme nue, un enfant dans les bras, surgit à la porte d'une maison. Elle leur cria quelque chose qu'ils ne comprirent pas. Ils ne ralentirent pas l'allure. Un gigantesque craquement se fit entendre derrière eux. Gahonne regarda par-dessus son épaule. La maison était en train de s'effondrer, et la femme courait vers le bas de la rue. Une langue de boue jaillit par-dessus les gravats et s'enroula autour d'elle. Ses cris s'éteignirent sur un crescendo d'agonie. Puis la langue monstrueuse roula en direction *du haut* de la ruelle et Gahonne comprit que c'était *eux* qu'elle poursuivait !

Devant elle, Barran piqua soudainement sur sa droite, à travers un jardin. Elle le suivit, eut le temps de voir d'autres volutes de boue, à l'autre extrémité de la venelle. Son cœur lui manqua. Ils étaient cernés ! Ils n'avaient aucune chance de s'en tirer !

Ils traversèrent le jardin. Un groupe d'hommes et de femmes se tenaient là, serrés autour d'une statue, peut-être celle d'un dieu, qu'ils imploraient, dans l'attente de la mort Barran franchit un mur, d'un grand bond de son cheval. Chataham suivit, Gahonne s'accrochant à sa crinière. Ils se retrouvèrent en haut d'une rue qui descendait vers le port, sur leur gauche. À droite, un jaillissement de boue s'éleva vers la façade des maisons. Ils talonnèrent leurs montures pour échapper à la gangue gluante, dévalèrent la rue. De tout côté, ils pouvaient voir la foule des fuyards aller et venir, flux et reflux impuissants à éviter la mort. Les maisons s'écroulaient les unes après les autres. La boue semblait prendre vigueur à chaque proie qu'elle absorbait, à chaque bâtisse qu'elle anéantissait. Les fumerolles s'étaient changées en un voile opaque et corrosif, qui irritait la gorge. Gahonne songea que même s'ils ne périssaient pas brûlés vifs par la boue, cette dernière les

asphyxierait.

Ils débouchèrent sur le port. Là comme ailleurs, une foule se pressait, hystérique. Un coup d'œil révéla aux deux fuyards que toute retraite était coupée. La boue atteignait la mer, sur leur gauche comme sur leur droite. Au contact des vagues » de hauts nuages de vapeur embrumaient l'air. La mer se mettait à bouillonner. Plusieurs personnes s'y étaient jetées » s'efforçant de fuir à la nage. Mais elles se mirent à hurler et Gahonne comprit que l'eau, bouillante, les cuisait au sens propre du terme. D'autres avaient largué les amarres d'un bateau. Mais, créature intelligente, la boue envoya vers elles une écharpe de fumée. La voile s'embrasa instantanément, les malheureux furent transformés en torches vivantes.

Gahonne et Barran avaient arrêté leurs chevaux. Hallucinés, ils fixaient la mort implacable qui approchait, lentement, sûre qu'ils ne lui échapperaient pas. Cet immonde magma, intelligent, sacrifiait toute une population pour les détruire, eux. Gahonne songea à l'anéantissement du monde de Barran par les androïdes. La malédiction avait rejailli sur son monde à elle, à travers l'espace et le temps.

— Nous sommes perdus ! s'écria Barran.

Il était blême. Gahonne regardait fixement le front de la boue. Des hommes et des femmes, comprenant que tout était fini, s'y jetaient volontairement, pour abrégier leur agonie. D'autres, agenouillés, priaient.

— Non ! gronda la jeune femme. Ça ne se fera pas !

Elle sauta de son cheval, éleva les mains, tout son corps tétanisé dans un spasme de souffrance. Elle leva les yeux vers le ciel assombri de fumée.

Elle appela la Porte de Flamme.

Et la Porte de Flamme apparut...

Ce fut d'abord un frémissement lumineux à travers les fumées mortelles, se profilant au-dessus de la mer, et qui s'approchait de la jetée sur laquelle se massait la foule. Gahonne écarquilla les yeux, incrédule. Comme à chaque fois qu'elle était témoin de ce phénomène, sa première réaction était de se demander si elle ne rêvait pas. Mais non... La Porte était bien réelle, prodige de feu, gigantesque huis ouvert sur l'infinité de l'Espace et du Temps.

Barran fixait le monstrueux et improbable édifice avec la même stupeur qu'elle. Elle se tourna vers la foule. Elle réalisa alors que les habitants de Satmoor ne voyaient *pas* la Porte. Ils demeureraient à se lamenter, ou à tenter de fuir, tournant en rond pour se heurter aux fatales mâchoires du piège en train de se refermer.

— Par ici ! leur cria Gahonne, montrant la Porte. Suivez-nous !

Mais ses hurlements tombèrent dans le vide. À peine si certaines têtes se tournèrent vers elle, avant de retourner à la contemplation de la mort roulant sur les pavés du quai.

— Ils ne peuvent voir la Porte ! cria Barran à sa compagne. Ils croient que tu veux les entraîner dans la mer. Tu ne peux rien pour eux ! Ils sont condamnés !

Gahonne secoua la tête, folle de haine à l'encontre de la boue mortelle et surtout de ceux qui l'avaient créée. Barran avait raison. Les habitants de la cité allaient tous périr. Et eux aussi s'ils tardaient. La Porte de Flamme ne resterait pas éternellement ouverte. Mais où les mènerait-elle ?

Soudain, un monstrueux fracas retentit. Le sol trembla sous les sabots de leurs montures. Gahonne vit, avec épouvante, le flot de boue s'élever, pareil à une gigantesque vague, comme si le prodige maléfique avait deviné que ses proies allaient lui échapper. Les dernières maisons de Satmoor s'effondrèrent. Le donjon de la forteresse, au sommet de la colline, s'engloutit dans les tourbillons et les filmées. Les hurlements des condamnés se firent suraigus.

Alors, sans plus hésiter, les deux jeunes gens donnèrent violemment du talon à leurs chevaux. Chataham se cabra en hennissant. Ses sabots glissèrent sur le pavé, puis le petit cheval se lança en avant, vers le rebord du quai. Gahonne eut le temps de songer que si la Porte se dérobait, à l'instant, elle tomberait dans les eaux empoisonnées et tout serait fini.

Les murs de flamme se refermèrent sur elle et elle retrouva l'impression de plonger dans le Néant...

Ce fut beaucoup plus bref que la première fois. À peine Gahonne eut-elle le temps de tourner la tête pour voir si Barran avait pu la suivre. Il était là, et son cheval piaffait de terreur, menaçant de le désarçonner. Presque aussitôt, il y eut une énorme secousse. La Porte étincela à tel point qu'elle dut fermer les yeux. Chataham broncha et elle roula lourdement sur le sol. Elle se releva d'un bond, encore

aveuglée, portant la main à son épée, s'attendant à ce que la boue l'engloutisse...

Au lieu de ça, un souffle de vent fit voler ses cheveux. Haletante, elle regarda tout autour d'elle. La Porte avait également rejeté Barran. Ils se trouvaient tous les deux à mi-pente d'une petite colline dominant la baie où, autrefois, s'était étendue la ville de Satmoor... Satmoor dont il ne restait plus rien qu'un immense océan de poussière grise.

CHAPITRE X

Sans rien dire, Gahonne et Barran contemplaient cette image de désespoir. Là où s'était étendue une vaste cité, prospère, peuplée, heureuse, phare de civilisation dans un monde barbare, ne subsistait plus qu'une étendue désolée, d'où ne s'élevaient que des nuages de poussière.

— Voilà l'explication aux questions que tu te posais, dit Gahonne à son compagnon. Il n'a subsisté aucun vestige de Satmoor, parce que Satmoor a été anéantie comme aucune autre ville ne l'a jamais été. La boue a englouti jusqu'au moindre pan de mur... À jamais les hommes oublieront cette cité.

Elle avait parlé d'une voix morne, Barran la regarda sans répliquer.

— La Porte de Flamme permet de voyager dans le temps, reprit la jeune femme. Je l'ai compris juste avant que la boue n'attaque la ville. Nous nous trouvons aux abords de Satmoor, mais quelques jours après ce que nous venons de vivre.

— Comment cela est-il possible ?

— Je n'en sais rien, mais je le constate. Les Aramandars ont le pouvoir d'appréhender la nature de la Porte et de s'en servir, pour voyager d'un monde à l'autre, d'un univers à l'autre, et surtout d'une époque à l'autre. Éleihée, c'était moi.

— Toi ?

— Moi... Dans une autre probabilité existentielle, appartenant peut-être à un ordre cosmique différent, mais venue en ce monde pour me révéler sa vérité... *Ma vérité*.

Elle eut une ombre de sourire.

— Je ne serai pas très belle, dans quelques centaines d'années !

Barran hochait pensivement la tête.

— Mais comment se fait-il que LYS, mon concepteur, ait pu mettre au point le Spatium, cette machine qui m'a mené vers toi ?

— LYS était le dernier des Aramandars. Il a utilisé ses pouvoirs pour fabriquer le Spatium. Il t'a également fabriqué, parce que aucun véritable humain n'aurait pu utiliser cette machine... Je pense que son esprit était perversi, car il n'aurait jamais dû commettre un tel blasphème. Quoi qu'il en soit, il a créé une fracture au sein de l'espace-temps, et c'est par cette fracture que cette matière mortelle a pu nous rattraper. C'est une arme intelligente, programmée pour nous tuer, mais aussi pour tuer tout être humain. Si nous la laissons faire, ce monde subira le sort de Satmoor.

— Comment l'en empêcher ? demanda Barran. Nos armes humaines sont impuissantes.

Gahonne soupira. Son visage s'était durci.

— La seule solution est de l'anéantir *avant* qu'elle soit conçue. Pour cela, nous n'avons pas le choix...

Barran acquiesça, gravement.

— Retourner dans mon univers, dit-il.

— Exactement... Mais grâce à mes pouvoirs d'Aramandar, avant qu'il ait été détruit par les androïdes...

— Oui ! Découvrir qui a conçu cette arme et le détruire, lui ! Alors la boue n'existera jamais !

Gahonne secoua négativement la tête.

— Non, Barran... Un autre pourrait la mettre au point. Nous devons nous montrer beaucoup plus radicaux.

— Comment ça ?

Gahonne s'approcha de son ami, lui saisit la main.

— C'est *ton monde*, que nous devons détruire... De façon à ce qu'aucune des aberrations qu'il a entraînées ne se réalise.

Barran ne réagit pas plus que s'il n'avait pas entendu. Gahonne montra le champ de poussière.

— Ton monde en était arrivé au terme de son évolution, reprit-elle. Il n'était plus qu'artifice, dégénérescence du corps et de l'âme. Mon monde à moi est neuf, les hommes n'en sont qu'aux premiers stades de leur devenir. Ils ont en eux toutes leurs potentialités... Regarde ce que ton monde est en train d'en faire... Il y avait là une ville... Il n'en reste

même pas des ruines pour qu'on se souvienne qu'elle a existé ! Crois-tu que j'aie le droit d'hésiter ?

Gahonne eut un geste violent.

— C'est une question de légitime défense ! Les Aramandars existent pour protéger les autres hommes. Or le plus épouvantable des périls menace ces hommes : celui de n'avoir jamais existé ! LYS avait l'esprit perversi, peut-être parce qu'il avait trop vécu. Mais moi, je suis lucide ! Peu importe que je meure, ici ou dans un autre univers, en cet instant ou à une autre époque. Je dois agir... Je vais franchir la Porte et détruire l'univers d'où tu viens !

Enfin, Barran parla.

— Je n'ai jamais appartenu au monde de LYS, dit-il. Je le croyais, mais je n'étais qu'un produit de sa technologie... Ici, je suis devenu un véritable être humain. J'ai appris à ressentir des émotions, à goûter le sel de l'existence, à... à t'aimer. Ce qui m'entoure n'est pas une de ces abstractions qu'on avait imprimées dans mes gènes artificiels, mais la réalité tangible... J'irai avec toi.

Il eut un sourire.

— Bien que, à vrai dire, je me demande comment nous allons nous y prendre pour anéantir un monde...

Ils en discutèrent longuement, assis devant leur feu de camp, se partageant de la viande sèche, comme ils avaient fait tout au long des semaines passées.

— Il existait autrefois, dit Barran, je veux dire « autrefois » par rapport à l'époque d'où je suis issu, des armes terrifiantes, capables de pulvériser une planète tout entière.

— Oui, tu m'en avais parlé.

— Il devrait en subsister... En les réactivant, nous pourrions atteindre notre but. L'ennui, c'est que j'ignore où elles se trouvent. Et puis, il doit y avoir des systèmes de protection sophistiqués... Sont-elles seulement accessibles ?

— Je ne crois pas que la solution à notre problème passe par ces armes-là, répliqua Gahonne. Nous aurons mieux à notre disposition.

Barran claqua les doigts.

— La boue !

— Exactement ! Encore faudra-t-il savoir comment l'employer. J'ai une petite idée.

Sa voix était âpre. Jamais encore elle ne s'était sentie aussi tendue, décidée.

— Je devrai parler à LYS, dit-elle. Il faudra qu'il nous aide !

— LYS, nous aider ! Tu ne peux croire à une chose pareille ! S'il m'a créé, c'était dans le but de sauver son monde. Jamais il n'acceptera d'aider à sa destruction !

Gahonne eut un sourire.

— On ne doit pas dire « jamais », lorsqu'on peut agir à travers le temps. LYS ouvrira les yeux, lorsque je lui parlerai. N'oublie pas qu'il est un Aramandar... Qu'il descend de moi !

— Il descend de toi ?

Gahonne soupira. Elle saisit à tâtons la main de son compagnon.

— Oui, Barran. Et de toi aussi !

— Moi ? Mais...

— Ne cherche pas à approfondir ce paradoxe. LYS t'a fabriqué, mais tu es son ancêtre...

Elle effleura son ventre.

— À travers l'enfant que je porte.

Barran eut un sursaut.

— Gahonne ! Tu veux dire...

Elle se laissa aller contre lui.

— Oui, Barran... J'ai ce bonheur... Mais un bonheur si incertain ! Il suffirait que nous échouions et cet enfant ne naîtrait jamais... et tout le cours de l'Histoire des mondes sera changé... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je désire tellement anéantir ceux qui nous menacent ?

Barran émit un long soupir. Ses mains caressaient la rousse chevelure de la jeune femme.

— Oui, dit-il. Je le comprends parfaitement.

Sa voix était aussi dure et décidée que celle de Gahonne.

— Comment allons-nous procéder ? demanda Barran.

— Nous allons passer par la Porte, et nous rematérialiser de l'autre côté, à une date antérieure à celle d'où tu en étais parti.

— Avant que les androïdes n'aient entamé leur œuvre de destruction.

— Avant même que LYS n'ait achevé de te... fabriquer. Qu'il te voie, en chair et en os, alors qu'il travaille sur le concept de ta réalisation lui fera saisir l'importance de ce que nous lui révélerons.

— Tu as raison. Mais là-bas, nous allons courir de graves dangers. Ceux qui s'opposaient aux idées de LYS, qui ont programmé les androïdes et créé cette boue n'hésiteront pas à nous abattre, s'ils le peuvent. De plus, nous ne pourrons pas nous matérialiser au laboratoire. Notre venue y déclencherait la révolution !

— Ce n'est pas un problème. J'en sais assez sur la Porte pour qu'elle nous mène là où je le désire. Sais-tu où nous pourrions joindre LYS ?

Barran réfléchissait. Son regard s'éclaira.

— J'y songe... Cette maison que je croyais mienne, où je t'avais menée, ne pouvait m'appartenir, puisque tous mes souvenirs étaient fictifs. Alors, à qui donc appartenait-elle...

— ... sinon à LYS ! compléta Gahonne. Il aura inscrit dans ta programmation le cadre de vie qui lui était le plus familier : chez lui !

— Et c'est là-bas que nous le rejoindrons !

Les deux jeunes gens se sourirent, pareillement impatients de passer à l'action.

— Alors... quand... commença Barran.

— Demain... À présent, reposons-nous. Puis j'appellerai la Porte de Flamme.

« ... Et nous sauterons dans l'inconnu ! compléta-t-elle pour elle-même. Pour changer le cours de l'histoire. »

Ils dormirent peu, cette nuit-là. Lorsque l'aube parut, ils étaient prêts. Ils avaient longuement hésité à s'encombrer de leurs armes. Barran prétendait qu'elles ne leur serviraient à rien, en face de la technologie du temps futur. Gahonne n'avait pas voulu qu'ils s'en séparent. Pour primitives qu'elles soient, elles la rassuraient. Car en fait, malgré son calme apparent, la jeune femme était terrorisée. Elle allait retourner dans un monde de cauchemar, auquel elle avait de justesse échappé. Rien ne lui disait qu'elle aurait la même chance une seconde fois.

Pourtant ce fut sans faiblir qu'elle appela la Porte de Flamme. L'édifice gigantesque se matérialisa non loin d'eux et ils le contemplèrent longuement. Gahonne regarda les piliers impalpables, couleur de fer, qui palpaient de leur vie cosmique, immatérielle et pourtant écrasante. Au-delà, elle pouvait distinguer le Néant, le prodigieux vide béant sur l'espace-temps, où ils allaient s'engloutir. Elle serra très fort la main de Barran. Son compagnon était pâle, mais son regard ne faiblissait pas. Elle tourna la tête. À l'écart du prodige, indifférents, Chataham et le cheval de Barran broutaient l'herbe de la prairie. Une seconde, la jeune femme ressentit le manque poignant de cette vie primitive, de ce monde vierge qu'elle abandonnait. Mais elle se raidit.

— Allons-y ! dit-elle sèchement.

Ils franchirent la Porte...

La sensation de vide, de chute infinie, ne les surprit pas, cette fois. Ils s'y étaient habitués. Mais l'estomac de Gahonne remonta dans sa gorge, et elle dut serrer les dents pour retenir un gémissement. Mais son malaise fut de courte durée. Elle se reprit, considéra la brillance du Spatium qui l'entourait. Barran se trouvait près d'elle, mais inaccessible puisque les dimensions s'étaient abolies. Il la regardait en souriant, comme la première fois, pour la rassurer. Elle lui rendit son sourire. Puis elle s'efforça d'entrer en communication mentale avec l'essence de la Porte. Elle n'avait encore jamais consciemment réalisé ce contact, réservé aux seuls Aramandars. Même lorsqu'ils avaient fui Satmoor, elle n'avait pas pensé logiquement, toute à sa teneur. Si elle avait pu rouvrir la Porte, quelques heures après l'anéantissement de la cité, ç'avait été par pur réflexe plus que par un raisonnement structuré. À présent, c'était tout différent. Elle n'avait pas droit à Terreur. Elle devait les faire se rematérialiser en un lieu précis, à une époque déterminée. Elle pensa très fort à Éleihée, appelant la

magicienne à son secours.

Il lui sembla, dans son esprit, qu'un défilement ininterrompu d'images naissait, se développait, disparaissait aussitôt qu'entrevu. Elle porta les mains à ses tempes. C'était une sensation extrêmement désagréable, à la limite de l'insupportable. Elle sut, d'instinct, qu'elle devait discipliner ce flot sous peine de perdre la raison. Trop de notions inconnues explosaient en elle. Elle comprit qu'elle flottait à travers les âges, emportée comme par un maelström dans le cours du temps. Ce qu'elle entrevoyait allait se dérouler effectivement, dans les siècles, les millénaires à venir. Elle n'appréhendait rien de précis, mais savait que tout ce qu'elle ne pouvait pressentir dépendait d'elle, des Aramandars, de leurs pouvoirs supra-humains. Mais elle n'était pas un pur esprit. Elle était faite de chair, de sang, de souffrance. Et sa chair faiblissait...

Par un suprême effort de volonté, Gahonne parvint à surmonter la vague de folie qui déferlait en elle. Les images anarchiques s'ordonnèrent, sans chronologie précise, mais suffisamment pour que Gahonne retrouve le fil de ses pensées. Elle entendit alors la voix de Barran, lointaine, angossée :

— *Gahonne ! Réponds-moi ! Ça va ?*

Elle lui répondit par la même voix télépathique :

— *Oui... C'est juste... que je n'ai pas l'habitude !*

Elle se concentra sur le flux de ses pensées, se retrouva en phase avec l'essence magique de la Porte. Timidement, elle essaya d'influer sur son évolution à travers le gouffre cosmique. À son grand étonnement, elle se rendit compte que la Porte lui obéissait. De façon tout à fait incongrue, elle songea à Chataham, qui répondait à la moindre pression de ses jambes. La Porte de Flamme répondait à la moindre de ses sollicitations mentales. Elle en ressentit un sentiment d'ivresse. Elle réalisait l'immensité de ses pouvoirs d'Ara-mandar ! Elle dominait le temps ! Elle pouvait se matérialiser là où elle le voudrait ! Accomplir les plus grands prodiges ! Elle pouvait être la maîtresse du monde, des MONDES !

Mais, aussitôt, elle réalisa ses responsabilités. Elle était une élue, elle n'avait pas le droit de se gaspiller en vaine gloriole, de se laisser pervertir comme LYS l'avait fait. Elle devrait faire preuve d'une grande force de caractère, au cours de son existence, pour ne pas tirer profit de ce qu'elle venait de découvrir, se forger une éthique rigide...

Oui... Si elle survivait !

Tout à coup, Gahonne pressentit que la Porte de Flamme touchait à son but. L'espace intertemporel se résolvait. Une vibration prémonitoire la traversa.

— *Nous arrivons*, dit-elle à Barran. *Tiens-toi prêt...*

Prêt à quoi ? Elle n'eut pas le temps d'y songer. La lueur aveuglante qu'ils avaient déjà connue renaquit, les forçant à détourner le regard. Gahonne prononça les mêmes mots que Barran, une année plus tôt :

— Nous avons franchi le Spatium.

La lueur déclina et les deux jeunes gens purent se rejoindre. Barran saisit la main de sa compagne. L'obscurité se fit. Puis une nouvelle clarté revint. Ils distinguèrent les piliers de la Porte.

— Où sommes-nous ? demanda le jeune homme.

— Pas dans le translateur, en tout cas, répondit Gahonne. La machinerie inventée par les hommes de ton époque était inutile. Un décor matériel pour quelque chose d'une tout autre essence !

Ils s'avancèrent, à pas lents. Ils distinguèrent, au-delà de la Porte, un décor vague, un paysage noyé de brume, mais qui se précisait lentement. Puis, d'un seul coup, alors qu'ils la franchissaient, la Porte de Flamme s'effaça, se résolut dans l'espace.

Ils se retrouvèrent dans une prairie...

Ils regardèrent tout autour d'eux. Ils reconnaissaient le massif boisé, le lac, ils apercevaient le toit de la maison que Barran avait cru sienne. Un toit intact, alors que la demeure, autrefois, avait brûlé.

— Ça a marché, souffla Gahonne. Nous nous sommes matérialisés *avant* que se soient produits les événements que nous savons.

Ils se dirigèrent vers le lac, prudemment. Machinalement, Gahonne avait porté la main à son épée. Elle redoutait de voir le serviteur androïde apparaître et se jeter sur eux. Elle songeait que LYS serait bien étonné en les découvrant : un homme et une femme, directement venus de la préhistoire, vêtus de peaux tannées, avec des armes primitives. Elle cherchait des yeux, dans le ciel, les patrouilleurs qui ouvriraient sur eux le feu de leurs désintégrateurs... Mille pensées

tourbillonnaient dans son esprit. Elle éprouvait une peur si violente qu'elle se sentait incapable de raisonner avec un tant soit peu de logique.

Ils retrouvèrent l'allée qui menait à la maison. Gahonne effleura de la main une tige d'herbe, tira dessus. Elle mordilla le végétal, indécise. Il semblait n'y avoir aucun signe de vie, dans la maison du lac. LYS n'était peut-être pas là.

— Allons voir, dit Barran, lui posant la main sur l'épaule.

Ils firent deux pas... et, brusquement Gahonne s'immobilisa.

— Qu'y a-t-il ? demanda Barran, étonné.

La jeune femme fixait le brin d'herbe à demi mâchonné, qu'elle tenait encore entre ses doigts.

— Ba... Barran, balbutia-t-elle. Cette... cette herbe...

Elle pouvait à peine parler. Son compagnon fronça les sourcils.

— Eh bien, cette herbe ? Qu'a-t-elle de spécial ?

— Justement... Rien de spécial... c'est de l'herbe... de la *vraie* herbe !

Cette fois, Barran écarquilla les yeux. Fébrile, Gahonne se pencha, arracha d'autres brins d'herbe. Elle bondit vers un arbuste, en cassa une branche, froissa les feuilles.

— Tout est vrai, Barran ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Ces végétaux ne sont pas artificiels !

Elle frappa du poing sur le tronc d'un sapin.

— Cet arbre est réel... Je sens l'odeur de la résine. Ce vent...

Elle revint vers son compagnon, tremblante.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Barran ? Quand nous sommes venus ici pour la première fois, rien de ce qui nous entourait n'était naturel ! Tout avait disparu, et les hommes n'avaient fait que bâtir un décor pour y vivre tant bien que mal ! Que s'est-il passé ?

Barran secoua la tête d'un air d'ignorance.

— Je n'en sais rien, Gahonne. Je suis aussi surpris que toi. Peut-être

aurons-nous l'explication lorsque nous verrons LYS.

— Oui. Peut-être...

Ils suivirent l'allée, la gorge pareillement nouée d'incompréhension. Un aboiement retentit et un grand chien-loup apparut, courant droit vers eux. Le poing de Gahonne se resserra sur son épée, mais Barran appela, sans crainte apparente :

— Horn ! Horn ! Viens là, mon chien !

L'animal hésita, surpris que les nouveaux arrivants ne s'enfuient pas. Sa hargne le quitta, son poil hérissé retomba le long de son échine, et il se mit à remuer la queue. Barran se pencha, lui tendit la main. Le chien la renifla. Doucement, le jeune homme lui caressa le crâne de son autre main. Il gratta entre les oreilles, pendant que Horn faisait entendre un sourd gémissement.

— Gahonne, dit Barran d'une voix blanche, c'est... un vrai chien !

Il écartait les poils, derrière l'oreille droite, mais le crâne de l'animal ne s'ouvrait pas pour exposer son cerveau bionique. Horn donna un grand coup de langue affectueux à cette main indiscreète, puis il se détourna et alla arroser le pied d'un arbre.

— Ce n'est pas un robot, répéta Barran. Je ne comprends pas...

À cet instant, un léger grincement se fit entendre. Ils levèrent la tête. La porte de la maison s'était ouverte. Debout en haut du perron, LYS 54 les regardait d'un air interrogateur.

Une interminable seconde s'écoula. Gahonne regardait de tous ses yeux le créateur de Barran, cet homme qui avait envoyé son ami dans son monde, pour la ramener ici, dans le but d'utiliser son potentiel évolutif pour régénérer l'espèce humaine. Cet homme qu'ils avaient laissé, grièvement blessé, seul face à la marée des androïdes, alors qu'ils s'enfuyaient par le translateur. Il n'avait pas changé. Grand et voûté, une barbe grise, le crâne chauve. Il était vêtu d'une de ces laides combinaisons qui formaient les vêtements de son temps. Gahonne avait du mal à admettre qu'il pût être son descendant, même lointain.

— Qui diable êtes-vous, tous les deux ? grogna enfin LYS. Quel est cet accoutrement que vous portez ? D'où venez-vous ?

Le ton n'était pas aimable. LYS paraissait contrarié de ce que son chien eût fait des joies à ces intrus.

— Je me nomme Barran, répondit son compagnon. Mais peut-être mon matricule vous en dira plus... Vous m'avez affecté le numéro d'ordre HUK5795. Ma compagne est Gahonne-la-Rouge et nous venons des temps passés.

LYS avait écouté le jeune homme avec une stupeur évidente. Gahonne prit le relais :

— Je suis surtout Gahonne des Aramandars. Cela vous dit-il quelque chose ?

LYS esquissa un geste, mais haussa les épaules.

— Les Aramandars ! siffla-t-il. Cette vieille légende ! Mais de quoi parlez-vous, tous les deux ?

— Pouvons-nous entrer pour vous expliquer ? demanda Barran.

— Mais...

LYS se renfroigna.

— Je suis très occupé. Je n'ai pas le temps...

— Ne parlez pas du temps ! le coupa Gahonne. Vous n'avez aucune idée de ce qu'il représente en fait de dimension. Vous avez oublié votre mission sacrée, qui remonte à la création des univers ! Et par là même, vous allez provoquer leur anéantissement !

Il y avait tant de colère dans les paroles de la jeune femme que LYS la dévisagea avec une sorte de crainte dans le regard.

— Pouvons-nous entrer ? répéta Barran avec patience.

Cette fois, LYS céda. Il s'effaça avec un grognement. Les deux jeunes gens pénétrèrent dans cet intérieur qu'ils connaissaient déjà. Rien n'avait changé. Pourtant, l'atmosphère était subtilement différente de celle qu'ils avaient sentie, autrefois.

— À présent, expliquez-vous ! aboya LYS en croisant ses bras sur sa poitrine.

Gahonne dégaina son épée et la tendit au chercheur.

— Que pensez-vous de cette arme ? demanda-t-elle.

Le regard empli d'incompréhension, LYS saisit l'épée, l'approcha de son visage, l'examina du pommeau à la pointe.

— C'est une épée de bronze, de facture très ancienne, mais dans un état remarquable. Une superbe copie...

— Ce n'est pas une copie ! dit Barran. Vous avez, dans votre sous-sol, tout le matériel nécessaire pour effectuer un datage. Allez-y... Vous verrez qu'elle est parfaitement authentique, tout comme cet arc, ces flèches, cet épéu et même les vêtements que nous portons. Nous arrivons des prémices de l'histoire humaine, à l'aube des premières civilisations. Et c'est vous qui m'avez envoyé là-bas.

LYS secoua la tête.

— Vous avez perdu la raison, jeune homme ! Ou bien vous me faites une farce... Mais oui, c'est ça ! Votre visage éveille en moi quelques réminiscences... Vous êtes un de mes anciens étudiants et, avec une de vos condisciples, vous me montez un canular ! J'apprécierais si j'avais le temps, mais...

— Nous ne vous montons pas de canular ! explosa Gahonne. Vous avez fabriqué Barran, par je ne sais quelle manipulation scientifique, et par l'intermédiaire de la Porte de Flamme, du translateur, du Spadum ou quelque nom que vous lui donniez, vous l'avez envoyé à travers l'espace-temps jusqu'à moi, dans mon époque protohistorique !

LYS avait pâli.

— Comment avez-vous pu entendre parler de la Porte de Flamme ? s'écria-t-il. Tout ce qui touche à l'espace-temps est top-secret, et...

— L'espace-temps, je l'ai exploré bien avant vous ! Je suis une Aramandar, tout comme vous l'êtes ! Mais moi, je ne me suis pas laissé pervertir ! Je n'ai pas cherché à utiliser mes pouvoirs ! Je n'ai pas fabriqué de clone ! Ni des androïdes, ni des machines volantes, et je n'ai pas mené le monde à sa destruction...

Barran lui saisit le bras.

— Calme-toi, Gahonne, dit-il. Ce n'est pas en criant que nous pourrons nous expliquer.

— Tout à fait d'accord avec vous, jeune homme, répliqua sèchement LYS. Je dois dire qu'à travers l'incohérence des propos de cette jeune femme, certaines paroles me troublent. Je vous laisse donc cinq minutes pour vous expliquer. Ensuite j'appellerai...

— Un patrouilleur pour qu'il nous tire dessus ! siffla Gahonne. Nous avons déjà connu ça ! Juste avant que les androïdes ne commencent

leur œuvre de destruction et n'anéantissent ce joli monde !

LYS ouvrit la bouche... et la referma. Il montra deux sièges, s'assit lui-même sur une chaise et dit :

— Cinq minutes...

Barran s'assit, joignit l'extrémité de ses doigts.

— Travaillez-vous sur le projet WZ 8347 V ? demanda-t-il.

LYS eut un haut-le-corps.

— Comment le savez-vous ? C'est encore plus secret.

— Je suis le résultat de ces travaux... Je suis votre œuvre. Votre enfant artificiel. Un clone parfait !

Il commença à parler.

CHAPITRE XI

Gahonne se leva, alla contempler le lac par la fenêtre. Les cinq minutes s'étaient étirées en une demi-heure, puis une heure, puis deux, et Barran parlait toujours. La nuit tombait. Une étrange luminescence courait sur les eaux, que ridait un souffle de vent Horn était rentré. Couché aux pieds de son maître, il soupirait parfois, comme si les paroles du visiteur le berçaient dans ses rêves de chien.

Enfin Barran se tut. Il s'ensuivit un long silence. LYS avait posé son menton sur ses mains. Le regard noyé, il ressemblait à une statue. Gahonne rejoignit son compagnon, lui prit la main. Son geste sortit LYS de sa méditation. Il se racla la gorge.

— Jeune homme, dit-il, ma première réaction, après ce que vous venez de me révéler, est de m'écrier : « Sottises ! » Mais certaines choses me frappent... Ou bien votre farce est remarquablement montée, avec l'aide de personnes qui touchent de si près à mes travaux les plus secrets que je vais dès demain mettre tous mes services sens dessus dessous pour les démasquer et les ficher à la porte. (Il affecta de ne pas voir le geste rageur de Gahonne.) Ou bien vous dites la vérité et alors je n'y comprends plus rien.

— Comment ça ? grommela Gahonne.

LYS la dévisagea longuement.

— Gahonne-la-Rouge, dit-il, vous êtes peut-être une Aramandar, ma très lointaine ancêtre, avec des pouvoirs extrahumains, mais il faut que vous sachiez une chose : nul n'a eu, n'a ou n'aura l'idée d'envoyer qui que ce soit vous chercher dans votre préhistoire pour vous ramener ici afin que l'on se serve de votre patrimoine génétique et que l'on sauve la race humaine... Et ce pour une bonne raison.

— Laquelle ?

— C'est que la race humaine n'est aucunement menacée d'extinction.

— Quoi ?

Gahonne s'était dressée d'un bond. Elle tendit le bras en direction

de la fenêtre.

— Mais cette terre est polluée, plus rien de naturel n'y vit ! Il n'y a plus d'animaux, les humains ne se reproduisent plus, les androïdes effectuent toutes les tâches à leur place. Bientôt des fanatiques les lanceront contre vous et ce sera la fin !

LYS eut un sourire contraint.

— Cette terre est parfaitement saine, répliqua-t-il, et tout ce qui nous entoure est on ne peut plus naturel. Mon chien est un véritable chien, les oiseaux dans le ciel sont de véritables oiseaux, les poissons que je pêche dans le lac de véritables poissons. Hommes et femmes s'accouplent et ont des enfants, quant aux androïdes, ce ne sont que de dévoués serviteurs, des machines parfaitement au point. Et nul fanatique ne prône de génocide... Désolé de vous décevoir... Ce monde va très bien !

De saisissement, Gahonne retomba assise sur son fauteuil.

— Ce... ce n'est pas possible... balbutia-t-elle.

— Heureusement si, sourit LYS. Et je préfère ça au tableau apocalyptique que votre ami Barran vient de me brosser.

Gahonne allait s'exclamer, mais LYS leva la main pour la faire taire.

— Il n'en reste pas moins que la légende des Aramandars existe, même si je n'y crois pas, et que je m'intéresse à la notion de temps-dimension mesurable... et explorable. J'ai expérimenté certaines applications pratiques de ces mesures, mais gardé secrets les résultats de ces expérimentations... Il est également vrai que je travaille actuellement sur la réalisation d'un clone humain, mais uniquement à titre de spéculation scientifique. Je ne suis pas Dieu. Je ne prétends pas fabriquer un homme !

— Et c'est pourtant ce que vous avez fait, dit amèrement Gahonne. Pour le malheur des univers.

— Je ne comprends pas...

— C'est parce que vous avez oublié votre âme d'Aramandar. Souvenez-vous de ce qui vous a été révélé : il n'existe pas un seul monde, un seul univers, mais une infinité. Ces mondes, ces univers gravitent les uns avec les autres, dans le grand Néant cosmique. Ils sont tous semblables, et différents à la fois. Ils ne s'interpénètrent jamais, mais influent les uns sur les autres... Et nous... nous, les

Aramandars, avons le pouvoir de naviguer à travers cet infini, ces univers, pour en assurer le bon ordre... Notre lignée parcourt l'histoire des mondes, humaine sur celui-ci, extrahumaine ailleurs, mais issue du même Grand Souffle Créateur... Tu es le dernier des Aramandars, LYS, mais tu nous as trahis !

— Attends, dit Barran, levant une main. Attends un peu, Gahonne... Il me semble...

Son visage était contracté.

— Il me semble que j'entrevois une explication à tout cet illogisme.

— Eh bien, vous avez de la chance ! persifla LYS. Personnellement, je nage !

Barran se leva, fit quelques pas dans la pièce.

— Le devenir des mondes ne peut pas être figé, dit-il. Tout ce qui arrive dépend de ce qui s'est produit auparavant, non ?

— Bien sûr, approuva LYS. Si le cours des événements est modifié, rien n'interdit de penser que les conséquences à long terme peuvent être tout autres. Mais encore...

— Écoutez... Satmoor a été anéantie, et toute trace de sa civilisation a disparu avec elle. Les hommes sont retournés aux ténèbres pour des centaines, voire des milliers d'années, jusqu'à ce que naissent d'autres civilisations... Mais supposons que Satmoor ait survécu, cet âge d'obscurantisme n'aura pas eu lieu. Les hommes auront évolué différemment, développé d'autres valeurs... Et, par ricochet, toute leur histoire aura été différente... jusqu'en des temps très lointains, ces temps où nous nous trouvons en ce moment, et où le monde n'est plus menacé d'extinction.

Gahonne hocha la tête.

— Oui... Je comprends. Un simple détail peut entraîner de tout autres probabilités, des conséquences différentes, et ainsi de suite.

— C'est ça ! La Porte de Flamme nous a fait passer d'une possibilité existentielle à une autre !

— D'un univers à un autre...

— C'est prodigieux...

LYS émit un grognement. Ils se tournèrent vers lui.

— Jeunes gens, dit le chercheur, ce que vous émettez là n'est que pure spéculation. Rien ne permet de la vérifier.

— Mais si, justement ! s'écria Gahonne. Venez avec nous à travers la Porte de Flamme ! Remontons le temps, retournons à Satmoor, ou bien dans ce monde alors qu'il allait s'éteindre, et vous constaterez vous-même que nous disons la vérité !

LYS ouvrit de grands yeux.

— A... à travers la Porte de Flamme, s'écria-t-il. Vous... vous n'y pensez pas !

— Et pourquoi ? Je peux l'appeler, la faire se matérialiser ici même.

LYS se dressa. Il avait pâli.

— Non... C'est impossible, souffla-t-il. Je... je ne crois pas à cette légende... Je ne suis pas un Aramandar. Ces choses-là n'existent pas !

Gahonne bondit vers lui.

— De quoi as-tu peur ? Au nom de quel démon rejettes-tu ta véritable nature ? Pourquoi refuses-tu l'héritage de tes ancêtres ?

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de LYS. Le chercheur ouvrit la bouche pour répondre. Mais à cet instant, Horn se leva d'un bond, poussant un sourd gémissement.

Les trois humains se tournèrent vers lui, saisis par l'étrangeté du son qui roulait dans sa gorge. Ils le virent, campé devant la porte close, l'arrière-train affaissé, les oreilles dressées, le poil hérissé le long de l'échine.

Le chien leva le nez, ouvrit la gueule et poussa un long hurlement de terreur...

La plainte était à tel point sinistre que Gahonne en eut la chair de *poule*. Sans y réfléchir, elle ramassa son épée, qu'elle avait déposée sur une table basse. Elle échangea un regard avec Barran.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? interrogea LYS. Je ne l'ai jamais entendu glapir comme ça !

Il y eut comme un éclair dans l'esprit de Gahonne.

— C'est la boue ! s'écria la jeune femme. Elle arrive ! Il l'a

entendue !

Elle ne fit qu'un bond vers la fenêtre, regarda au-dehors. Mais il faisait nuit noire et elle ne distingua rien. Pourtant elle perçut les ondes maléfiques qui hantaient cette nuit d'un autre monde.

— La boue ! grogna LYS. Vous êtes folle !

Gahonne revint vers les deux hommes.

— Oh non, je ne suis pas folle ! Je peux deviner certaines choses, et si vous n'aviez pas l'esprit obscurci, vous les percevriez aussi ! La boue nous a suivis ! Ne me demandez pas comment, je ne pourrai vous l'expliquer. Mais elle n'a pas renoncé à son but : nous anéantir, Barran et moi. Et si elle y parvient, tout sera à nouveau différent, comprenez-vous ! Le monde se retrouvera dans une troisième possibilité existentielle ! Il faut filer ! Et vite !

Juste comme elle prononçait ces paroles, le sol trembla. Un vase, posé sur une desserte, tomba et se brisa. Horn se mit à hurler de plus belle.

— Vous voyez ! cria Gahonne, hystérique. Nous devons fuir, sinon nous allons tous périr !

Son angoisse sembla faire effet sur LYS.

— Je... je ne sais pas si cette boue... marmonna le chercheur. Mais... un séisme...

— C'est la boue ! brailla Gahonne en l'empoignant par le revers de sa combinaison. Espèce d'idiot !

Une nouvelle secousse fit onduler le sol. Par la fenêtre, Gahonne crut distinguer un frémissement.

— Je vais appeler la Porte ! cria-t-elle.

— Non ! gronda Barran. Ça ne servirait à rien !

— Mais pourquoi ?

— Parce que la boue nous suivra où que nous allions. Il faut que nous l'affrontions, à travers celui qui l'a créée... Que nous fassions en sorte qu'elle n'ait jamais existé, comprends-tu ? Alors nous aurons sauvé *toute* l'évolution de *tous* les mondes !

— Mais comment faire ?

— Je n'en sais rien ! On y réfléchira si on arrive à sauver notre peau !

Le sol tremblait à présent sans discontinuer, et Horn, hurlant bondissait à travers la pièce en urinant sous lui.

— Venez ! cria LYS. J'ai mon aéro dans le garage !

Ils sortirent de la maison en titubant, suivis par le chien-loup. Même dans le noir, Gahonne put distinguer, à quelques dizaines de pas, la lente reptation de leur ignoble ennemi.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette horreur ? glapit LYS.

— Vous voyez que nous avons raison ! répliqua Barran sans qu'ils cessent de courir.

Ils s'engouffrèrent dans une petite construction, à côté de la maison. La boue était toute proche et son sourd chuintement faisait vibrer l'air. Les trois fuyards virent un œuf, pareil à celui dans lequel Gahonne et Barran avaient voyagé, lors de leur première incursion en ce monde.

— Montez vite ! cria LYS.

Horn sauta le premier dans le véhicule. Ils l'imitèrent. LYS s'installa aux commandes. Ses mains tremblaient, mais les lueurs multicolores se matérialisèrent devant elles.

Les murs du garage s'écroulèrent sous la poussée irrésistible de la boue. Gahonne hurla. Une sorte de tentacule pointait vers eux. La boue émit une lourde volute de fumée asphyxiante...

Sans une vibration, l'œuf s'éleva, le toit du garage s'escamotant sur lui-même. L'accélération cloua Gahonne sur son siège immatériel. La jeune femme entrevit le tentacule qui effleurait la coque ronde et transparente de l'œuf. L'instant d'après, le petit véhicule filait vers le ciel sombre.

LYS stabilisa son aéronef, après sa violente chandelle.

Gahonne voulut regarder par la verrière, mais l'obscurité baignait le paysage, et elle ne distingua rien. Mais elle avait bien conscience qu'ils avaient, pour la seconde fois, échappé par miracle à l'anéantissement.

— Alors, tu nous crois, maintenant ? jeta-t-elle, agressive, à LYS.

Le chercheur secouait la tête.

— Je n'avais jamais rien vu de pareil ! s'écria-t-il. J'ignorais que ça pouvait exister. Vous... vous dites que cette... matière a englouti toute une cité ?

— Oui, répondit Barran. Cette matière est dotée d'une forme d'intelligence. Elle a effacé la civilisation satmoorienne pour changer le cours de l'histoire... Celui qui l'a créée est l'être le plus pervers qui soit.

LYS acquiesça, la mine sombre.

— Qu'est-ce qu'on va faire, dans l'immédiat ? demanda Gahonne.

— Il faut vous mettre à l'abri, répondit LYS. Je ne sais de quelle façon cette boue vous a repérés, mais je pense pouvoir vous préserver d'elle, au moins pour un temps.

— Comment ?

— Une expérience est menée, dans mon centre de recherche, qui consiste en l'étude d'un petit groupe d'hommes et de femmes, isolés du reste du monde par un champ de force magnétique. Je vais vous incorporer à ce groupe... Bien sûr, il faudra que vous abandonniez vos vêtements et vos armes... préhistoriques, et que vous vous montriez discrets. Pendant ce temps, j'essaierai d'enquêter sur cette... boue. Si je trouve quelque chose, je vous en ferai part et alors, nous agirons... Mais vous avez raison : le créateur de cette ignominie doit être éliminé, sous peine de voir le monde s'anéantir !

Gahonne s'approcha de l'invisible frontière qui marquait la limite du territoire protégé. Elle regarda d'un œil morne le désespérant paysage qui s'étendait devant elle. Quelle laideur, que ces stricts bâtiments, ces espaces clos, cette avenue qui menait, au fond de l'université, à la bibliothèque, bâtisse cubique à la façade percée de fenêtres sombres.

Elle se retourna, étouffant un soupir d'impatience. Que faisait LYS ? Dix jours déjà qu'ils se trouvaient dans cette unité, en compagnie des quinze garçons et filles en isolement, et elle avait l'impression qu'une prison s'était à jamais refermée sur elle !

Pourtant, la vie, dans cette petite communauté-cobaye, n'était pas désagréable. Les scientifiques qui l'étudiaient lui avaient recréé un environnement le plus proche possible de la réalité. Les projections holographiques donnaient l'illusion d'une campagne ouverte, les

bulles d'habitation étaient confortables, les tests psychologiques et les examens médicaux peu astreignants, le travail aux cultures hydroponiques facile. Barran... pardon HUK, s'y faisait plutôt bien... Mais elle, Gahonne, était fille de la plaine, venue d'un autre temps, et outre le risque qu'elle courait de se trahir par sa méconnaissance du monde dit moderne, elle ne savait pas se contenter de l'illusion de la liberté. Elle évitait autant que possible le contact avec les autres, ce qui n'était pas simple, et passait des heures, solitaire, à attendre. Le champ de force la protégeait peut-être de la boue mortelle, pas de l'ennui.

Une démangeaison irritait la jeune femme, juste entre les cuisses. Elle ne se faisait pas non plus à ces combinaisons de tissu synthétique, collantes, qui empêchaient son corps de respirer. Elle regrettait ses vêtements de peau, les robes à la mode de Satmoor. Elle aurait préféré demeurer nue. Mais ce n'était pas dans les mœurs de ses condisciples. Ils pratiquaient un grand libéralisme sexuel, mais se bardaient dans une pruderie corporelle qu'elle trouvait déplacée et hypocrite.

— Toujours à rêver, GAH 125 ? dit une voix moqueuse, dans son dos.

Elle se retourna. C'était MIHG 7632, une petite femme aux cheveux noirs coupés court, au nez retroussé et à la mine réjouie, qui semblait l'avoir prise en amitié, mais qui l'agaçait par sa manie de se montrer indiscreète. Gahonne la soupçonnait de tourner autour de Barran. Elle ne l'aurait pas supporté. Ils étaient les seuls, dans le groupe, à ne pas se prêter aux jeux amoureux communautaires. Après ce qu'elle avait fait avec Arkheb et Sarhaati, elle se voulait d'une fidélité à toute épreuve envers l'homme qu'elle aimait.

— Oui, répondit-elle. Je déteste la perspective de ces bâtiments. Je rêve de plaines, de taillis, de bosquets, de rivières et d'animaux sauvages !

MIHG eut un petit rire.

— Toi, l'écologie, c'est ta vraie nature ! Je me demande comment tu as pu échouer dans cette unité. Surtout que tu en as encore pour un an à tirer... Mais c'est toujours comme ça, au début. On se sent reclus... On s'y fait à la longue. On trouve certains dérivatifs.

Il y avait beaucoup de sous-entendus dans la voix de la brune, et Gahonne se demanda si ce n'était pas elle, après tout, que MIHG désirait. Les amours n'étaient pas qu'orthodoxes, parmi le groupe.

— Où vivais-tu, avant d'arriver ici ? demanda MIHG. Tu es toujours si discrète, sur ton passé... Quelles études as-tu suivies ?

Gahonne se força à sourire. Elle ne pouvait se montrer ouvertement hostile.

— Justement, répondit-elle, de l'écologie... De l'écologie appliquée. J'étais très proche de la nature... Mais j'ai aussi étudié le concept de l'espace-temps.

MIHG roula des yeux stupéfaits.

— L'espace-temps ! Ça alors ! Je ne savais pas qu'on l'étudiait en université !

— Ce n'était pas à l'université... J'étais plutôt une... une autodidacte !

MIHG semblait de plus en plus étonnée.

— Et qu'as-tu appris sur l'espace-temps ? C'est passionnant, dis-moi, ce concept !

De plus en plus ennuyée, Gahonne se demanda comment elle allait se débarrasser de l'importune. Mais à ce moment, le beeper qu'elle portait à son poignet se mit à sonner. Une petite voix se fit entendre :

« GAH 125 est demandée en salle de contrôle... GAH 125 est demandée en salle de contrôle... »

Gahonne coupa la communication.

— Excuse-moi, dit-elle. Je dois y aller !

Elle se mit à courir le long de l'allée qui serpentait entre les plantes de décoration, arriva devant le seul bâtiment en dur à l'intérieur du champ de force. Barran se trouvait là. Ils se dévisagèrent, également inquiets.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment. Il était désert, mais tous les ordinateurs, écrans de contrôle, tableaux lumineux étaient en fonction, et une vibration légère rompait le silence.

— Qu'est-ce qui se passe ? marmonna Gahonne. Tu as été appelé aussi ?

— Oui... Chut !

Un halo lumineux se formait devant eux. La silhouette de LYS apparut, fluctuante, à cause des interférences dues au champ magnétique.

— LYS ! s'écria Gahonne. Enfin ! As-tu découvert quelque chose ?

Le chercheur secoua négativement la tête.

— Hélas non... J'ai pu avoir accès à des données ultrasecrètes quant aux récentes recherches concernant les armes et procédés de destruction, mais rien ne laisse à penser que cette... boue ait jamais été créée par qui que ce soit.

— Ce n'est pas possible ! siffla Gahonne. Elle n'est pas apparue par génération spontanée !

— Évidemment non... Mais il y a plus grave, et c'est pour ça que je vous appelle.

Le visage de LYS refléta soudain une angoisse presque caricaturale.

— Une communauté, dans le Sud du pays, a... a été anéantie ce matin. On a découvert les maisons vides... mais plus trace de ses habitants... sauf un corps... à demi dissous... avec des blessures... telles que vous me les avez décrites !

Gahonne avait saisi la main de Barran. Elle la serra si fort que le jeune homme eut un petit sursaut.

— Cette saleté est passée à l'attaque, murmura la jeune femme, d'une voix presque inaudible. Elle va accomplir dans ce monde la tâche pour laquelle elle a été programmée...

Brusquement véhémement, elle se mit à crier :

— Tu dois trouver, LYS ! Tu m'entends, tu dois trouver ! Sinon ce monde est condamné ! Tous ses habitants vont périr !

Barran la secoua par l'épaule.

— Calme-toi, Gahonne. Ne crie pas. On ne doit pas entendre...

— Que je me calme ? éructa la jeune femme. Que je me calme ! Mais comment pourrais-je me calmer ? Nous sommes poursuivis par le plus impitoyable des ennemis, nous assistons à l'anéantissement des humains et tu voudrais que je reste calme ? Mais réfléchis, par l'enfer ! La boue va nous suivre d'univers en univers et, à chaque fois, elle accomplira son œuvre ! Ici, ailleurs, à cette époque, dans le passé, le

futur... c'est l'anéantissement, le chaos ! Et tu me dis de rester calme !

Elle s'arracha à la main de son compagnon et sortit en coup de vent de la salle de contrôle. Elle courut jusqu'à la bulle où elle vivait avec Barran, se laissa tomber sur sa couche et, cachant son visage entre ses bras, se mit à sangloter.

Gahonne eut un sursaut lorsque la main de Barran se posa sur son épaule.

— J'ai dormi ? s'exclama-t-elle, toute surprise.

— Je crois... Gahonne, j'ai réfléchi.

La jeune femme s'assit sur son lit, quelque peu hébétée.

— Je... je t'écoute.

— J'ai peur que nous ayons fait fausse route dès le début.

— Comment ça ?

— En essayant de revenir à mon époque, à l'intérieur de mon univers. Il est évident que nous nous trouvons dans une autre possibilité existentielle, qui n'a rien à voir avec celle que nous connaissions, et que la boue parvient à nous suivre.

— C'est ce que je t'ai dit tout à l'heure !

— Oui... Il est également évident que la Porte de Flamme nous mène selon ses caprices, soit parce que tu ne la domines pas complètement, soit, parce qu'une volonté étrangère contrecarre ta propre volonté.

Gahonne fronça les sourcils, subitement attentive.

— Une volonté étrangère...

— La même qui a créé la boue, qui a programmé les androïdes, qui souhaite, pour une raison ou pour une autre, l'anéantissement des humains, voire des univers.

— Mais qui ?

— Ça, je n'en sais rien... Mais je crois qu'il existe un moyen de le découvrir.

— Lequel ?

— Pourrais-tu, par l'intermédiaire de la Porte, « pister », en quelque sorte, la boue, et découvrir d'où elle vient ?

Gahonne réfléchit, mesurant la portée des paroles de son compagnon. L'esprit de Barran, moins passionné que le sien, plus analytique, venait peut-être de découvrir la solution à leur problème.

— Je crois que je pourrai faire ça, dit-elle enfin. À moins que cette volonté étrangère dont tu parlais ne s'oppose encore à moi.

— Il faut courir le risque ! Sinon tout est irrémédiablement perdu.

Gahonne eut une ombre de sourire.

— Dire que nous avons dans l'idée de détruire nous-mêmes ce monde...

— Et que nous faisons tout pour le sauver ! Franchement, j'aime mieux ça.

— Moi aussi !

Ils s'étreignirent brièvement.

— Il faut sortir d'ici, dit Barran. Comment faire, avec ce champ de force ?

— Ce n'est pas un problème. Je peux appeler la Porte où je veux. Est-ce que nous mettons LYS au courant ?

— Pourquoi ? Ce n'est pas un homme d'action. Si nous devons nous battre, il ne nous sera d'aucune utilité. Et puis...

— Et puis ?

— Après que tu es partie, il m'a parlé de ses travaux... sur moi, ou plutôt sur les cellules qu'il est en train de cloner, et qui aboutiront à mon existence. Il m'a révélé qu'il intégrait dans ses ordinateurs des notions sur mon physique, ma personnalité, ma psychologie... J'ai eu l'impression qu'il ne me considérait pas comme un être vivant, mais comme une banque de données, un problème scientifique à résoudre. Ça ne me plaît pas du tout... Finalement, je crois que je n'aime pas LYS. Je veux qu'après avoir éliminé la boue, nous rentrions chez nous, sans plus rien avoir à faire avec lui.

— Chez nous ?

— Dans ton monde... Au milieu des plaines, là où nous élèverons notre enfant.

Ils attendirent que tombe la nuit, quittèrent leur bulle, se glissèrent silencieusement à travers les allées, rejoignirent un espace derrière les luxuriantes plantations des hydroponiques. Ils attendirent un instant, étreints, tous deux, par la même angoisse.

— Je vais appeler la Porte de Flamme, murmura Gahonne.

À cet instant, ils sentirent un frémissement bien connu parcourir tout l'intérieur de l'unité d'isolement. Un grondement monta, des entrailles du sol. Un jet visqueux jaillit, derrière les plantations.

— Je le savais ! cria Barran. J'étais sûr que la boue apparaîtrait à l'instant où tu appellerais la Porte !

Un cri perçant retentit, en provenance d'une des bulles d'habitation.

— Dépêche-toi ! reprit Barran.

Gahonne se concentra, plissant le front dans son effort mental pour appeler le passage spatio-temporel. Les hurlements perçants de ceux qui étaient en train de mourir lui glaçaient le sang.

Enfin, les piliers de feu apparurent. Ils tournèrent la tête. La boue déferlait, anéantissant tout ce qui se trouvait à l'intérieur du champ de force.

— Comment cela se peut-il ? marmonna Barran.

Gahonne haussa les épaules, fit un pas... Et puis il n'y eut plus rien que l'espace vide les isolant du reste du cosmos...

CHAPITRE XII

Gahonne porta les mains à son front, faisant un effort pour percer l'engourdissement qui la gagnait. Ce lui était plus facile que les autres fois. Elle commençait effectivement à dominer ses facultés d'Aramandar.

— *Est-ce que tu as découvert le chemin suivi par la boue ?* lui demanda Barran, par télépathie.

Gahonne se concentra à nouveau.

— *Oui, il m'apparaît, répondit-elle. Je fais en sorte que la Porte le suive à rebours... C'est... c'est difficile. Il y a des solutions de continuité à travers l'espace-temps. J'ai l'impression qu'elles correspondent aux... aux attaques de la boue. Oh, Barran, c'est épouvantable... Cette horreur absorbe littéralement les mondes, l'univers !*

Elle avait du mal à respirer.

— *Des... des images m'apparaissent. Je... je crois que nous arrivons.*

— *Où ?*

Gahonne voulut répondre. Mais la Porte, à l'instant, les rejeta. Sa lumière les aveugla brièvement puis se dissipa. Les piliers de feu s'évanouirent.

Ils reconnurent les plantations d'hydroponiques, les lumières aux fenêtres des bâtiments, de l'autre côté du champ de force, la luminescence des bulles d'habitation.

— Mais... nous n'avons pas bougé ! s'étonna Gahonne. Nous sommes toujours à l'intérieur de l'unité d'isolement ! Que s'est-il passé ?

Ils se regardaient, incrédules. Barran la prit par la main.

— Viens, dit-il.

Ils suivirent l'allée jusqu'aux bulles. Ils s'approchèrent de celle de MIHG, appelèrent la jeune femme. Personne ne leur répondit. Ils échangèrent un regard angoissé. Réprimant un haussement d'épaules,

Barran poussa la porte de l'abri.

La bulle était vide. MIHG ne se trouvait pas là, et rien n'indiquait même qu'elle y eût jamais habité.

— Tu... tu crois que la boue... a tout détruit ? demanda Gahonne.

— Je ne sais pas, répondit Barran. Dans le village etchène, il restait des squelettes. Ici, même pas !

Ils sortirent de la hutte de MIHG, en visitèrent plusieurs autres, qu'ils trouvèrent pareillement vides.

— Je n'y comprends rien ! maugréa Barran.

Alors tout s'éclaira dans l'esprit de Gahonne.

— Nous ne sommes pas dans la *même* unité d'isolement, dit-elle, tranchante.

Barran dévisageait son amie avec stupeur.

— Je sais ce que je dis, reprit Gahonne d'une voix encore plus dure. La Porte nous a ouvert la voie d'un *troisième* univers, d'une *troisième* possibilité existentielle. Qu'il y ait là une unité d'isolement pareille à celle que nous avons quittée est aussi évident que la maison de LYS existait dans le *premier* et le *second* univers ! Seulement, c'est dans cet univers-ci, dans cette possibilité existentielle qu'a été créée la boue, donc que se trouve notre ennemi. Et sûrement pas très loin de nous ! Il faut sortir de cette unité de survie. Comment faire, avec le champ de force ?

— Ça, je sais, répondit Barran. Il y a un procédé d'évacuation d'urgence. Suis-moi !

Ils se dirigèrent vers le bâtiment de contrôle de l'unité. Il n'y avait aucune trace de la boue, des dégâts qu'elle aurait pu occasionner, aucun corps calciné, aucun squelette. Aucune trace non plus de l'éventuelle présence de leurs anciens compagnons. Ils étaient bien ailleurs.

Ils pénétrèrent dans le central silencieux, peuplé par la seule vie des machines qui s'y trouvaient.

— C'est le même principe que pour sortir du translateur, expliqua Barran en s'approchant d'un pupitre de commande. Mais on ne devait appliquer cette procédure qu'en cas d'extrême urgence.

— Je crois que c'est le cas, non ?

Barran opina et approcha ses mains du terminal, matérialisant autour de ses doigts les codes colorés inactivant le champ de force.

— J'ai vu comment avait fait LYS pour nous amener ici, dit-il.

Des témoins se mirent à clignoter. Une lointaine sonnerie retentit.

— Et voilà... En principe les contrôleurs devraient rappliquer d'ici à quelques secondes, pour voir ce qui se passe.

Ils attendirent, mais personne ne vint, ce qui ne les surprit pas trop.

— Ne restons pas là, dit Gahonne.

Ils franchirent le sas qui donnait sur l'extérieur, traversèrent l'immense salle d'où les chercheurs étudiaient les reclus, sans voir âme qui vive. Ils poussèrent la porte qui ouvrait sur le vaste campus de l'université. Une bouffée d'air chaud et humide leur effleura le visage.

— Je n'avais plus respiré ça depuis une éternité, dit Gahonne. Ça me manquait !

— Et maintenant ? interrogea Barran. Si la Porte de Flamme nous a menés ici, ce n'est pas sans raison. Où faut-il que nous allions ?

Gahonne réfléchissait. Barran avait raison. La Forte les avait menés jusqu'ici. Mais ensuite...

— LYS avait bien un laboratoire, à l'université ? demanda-t-elle à son compagnon. Je veux dire, dans *l'autre* univers.

— Naturellement. Il était un des principaux chercheurs de son temps.

— Donc ce labo existe dans cet univers-ci. Peut-être y découvrirons-nous des indices. Tu sais où il se trouve ?

— Oui.

— Alors allons-y.

Ils traversèrent l'esplanade peuplée d'ombre et de silence. Le vaste complexe scientifique était désert.

— J'aimerais bien avoir mon épée, chuchota Gahonne.

Ils arrivèrent devant un long bâtiment. Barran poussa une porte et

ils découvrirent la perspective d'un hall éclairé par une lumière crue.

— Personne là non plus, murmura Gahonne.

Ils traversèrent le hall, qui donnait sur des ascenseurs gravitationnels. Gahonne se souvint de la panique qu'elle avait ressentie, la première fois où elle avait dû sauter à l'intérieur d'un de ces puits sombres. Elle n'était guère plus rassurée, en cet instant.

— C'est... en bas ? interrogea-t-elle d'une voix hésitante.

— Oui. Au huitième sous-sol. Descendons !

Gahonne saisit la main de Barran, inspira profondément et se lança courageusement dans le vide. Elle retrouva la désagréable sensation de chute, mais qui s'effaçait aussitôt en face de l'impression de voler. Elle se détendit.

La descente dura de longues secondes. Enfin, ils prirent pied sur une plate-forme baignant dans une pénombre rougeâtre. Un corridor s'ouvrait devant eux.

— C'est au bout dit Barran.

— Dépêchons-nous ! Je n'aime pas me savoir sous la terre.

Ils suivirent le couloir. À intervalles réguliers s'ouvraient de petites portes.

— Ce sont les trappes d'accès aux disques-mémoire, expliqua Barran. Il y a des dizaines de milliards de ces disques, stockés autour de nous. Ils renferment tout le savoir humain accumulé au cours de millénaires d'évolution.

— Pour aboutir à un beau gâchis, persifla Gahonne. Si nous échouons, cette évolution n'aura jamais lieu !

Ils débouchèrent dans une longue salle meublée de tables de travail, de terminaux, d'écrans vidéo et de consoles holographiques. Ils s'avancèrent indécis.

— Nous sommes à pied d'œuvre, marmonna Gahonne. Mais par quoi commencer ? Si nous savions exactement ce que nous cherchons...

— Ne serait-ce pas ceci ? dit alors une voix, dans leur dos.

Ils restèrent une seconde figés, puis se retournèrent du même

mouvement. LYS se tenait devant eux, agitant une éprouvette remplie d'un liquide brunâtre qu'ils reconnurent aisément. Un mauvais sourire étirait sa bouche, ses yeux brûlaient d'une lueur de fanatisme. Un silence tendu fit suite à ses paroles.

— Jamais je n'aurais pensé que vous vous jetteriez aussi aveuglément dans le piège que je vous avais tendu, dit enfin le chercheur, haineux. Vous êtes stupides ! Vos intelligences sont primitives ! Je vous ai manœuvrés de monde en monde, d'univers en univers, comme je l'ai voulu ! Et vous voilà maintenant devant moi, en ce lieu qui marquera votre anéantissement.

Gahonne regardait le maigre visage barbu du créateur de son compagnon. Était-il possible que...

— Tu n'es pas LYS ! cria-t-elle. Tu es une autre *représentation existentielle de LYS* ! Tu n'es que sa caricature, dans un monde qui n'est que la caricature de celui que nous avons quitté !

La bouche de LYS se tordit de haine.

— Bien deviné, Gahonne des Aramandars... Mais je crains que ce ne soit un peu tard !

— Qu'as-tu fait de LYS ? interrogea Barran.

— Tu l'as devant toi ! J'ai conservé son enveloppe charnelle... Mais c'est tout ce qui subsiste de lui !

— Je ne comprends pas, balbutia Gahonne.

— Comment pourrais-tu comprendre, femelle stupide ? Lorsque vous m'avez à nouveau échappé, et que vous vous êtes retrouvés dans ce centre d'étude, j'ai compris que, tout borné qu'il soit, LYS découvrirait mon existence. Il comprendrait enfin. Alors j'ai définitivement occupé son esprit. J'ai pris sa place. J'ai envoyé la boue à l'intérieur du centre, sachant que vous appelleriez la Porte pour lui échapper, et que la Porte vous mènerait ici... Là où je vous attendais !

— C'est bien ce que je soupçonnais, dit alors Barran. Je n'en ai pas fait part à Gahonne, car tu contrôles ses pensées, mais je savais que ce n'était plus LYS, avec qui je communiquais.

Gahonne avait écouté l'échange avec ahurissement. Les dernières paroles de Barran la transpercèrent.

— Pourquoi nous traques-tu ? aboya-t-elle à l'intention de LYS.

Pourquoi cette soif de destruction ? LYS était un Aramandar ! Le dernier des Aramandars ! Mon descendant ! Son devoir le plus sacré était de veiller sur le monde, sur l'univers, sur les humains, et tu as tout mis en œuvre pour les anéantir ! Tu as violé les lois cosmiques, ouvert des failles dans l'espace-temps, semé le chaos ! Quel but recherches-tu ? Pourquoi tant de haine pour ce qui a existé, ce qui existe... ce qui existera ?

LYS – ou quel que soit l'être qui avait pris sa place – resta un instant muet, comme s'il n'avait pas entendu. Et soudain, il éclata en imprécations.

— Ce qui a existé, existe et existera est imparfait, répondit-il avec violence. Les humains sont des êtres pervers, veules et corrompus ! Tous les espoirs suffiraient à eux ! Ils auraient pu faire régner l'harmonie à travers l'infinité des cercles cosmiques ! Au lieu de ça, qu'ont-ils fait ? Ils ont inventé la guerre, le meurtre, la misère, la famine, la maladie. Ils se sont approprié la beauté et l'ont transformée en laideur ! Ils ne sont que mesquinerie, avidité, luxure, bassesse ! Tout au long de leur histoire, ils ont représenté la négation de ce pour quoi ils avaient été créés. Même les Aramandars, dont je faisais partie, n'ont pas su corriger leurs fautes. Alors j'ai décidé de leur infliger leur juste châtiment !

— La mort ! souffla Gahonne.

— La régénération ! corrigea LYS. Mais comment pourrais-tu comprendre ?

— Explique-moi, intervint Barran. Tu peux bien faire ça pour moi, que LYS a conçu.

LYS sembla se calmer. Il reprit, plus posément :

— Mes capacités intellectuelles, mon bagage scientifique étaient bien supérieurs à ceux de tout homme ayant jamais vécu. Ils s'ajoutaient à mes pouvoirs d'Aramandar... Le plus grand de tous les Aramandars ! J'ai apprivoisé le secret de la Porte de Flamme, celui de la matière. Il m'est apparu que c'était à moi de mettre fin au règne du Mal en anéantissant le monde et en détruisant la race humaine. Mais au cours des âges, cette engeance maudite avait essaimé aux quatre coins du cosmos, par-delà les limites des univers. Il me fallait donc détruire les univers. La Porte, à son corps défendant, allait m'y aider...

Il se tut, ménageant ses effets. Gahonne écoutait, et réalisait toute l'étendue de la folie mégalomane qui troublait l'esprit de son

descendant. LYS était fou, fou à lier ! Mais il avait raison sur un point : il possédait des pouvoirs tels que nul être humain n'en avait jamais possédé.

À part elle-même...

— Dans un autre monde, reprit le dément, j'ai tenté une première fois, fort maladroitement, je le reconnais, d'accomplir mon œuvre en armant une population d'androïdes et en la lançant contre les hommes. Mais je n'avais pas encore atteint à l'absolu, mes limites étaient trop évidentes. J'ai échoué !

— Mais mon créateur, dit Barran, m'avait envoyé dans le monde de Gahonne avec pour mission de la ramener. Ne devait-elle pas servir – excuse-moi, Gahonne – à régénérer la race humaine ?

— Sottise ! répliqua LYS avec impatience. Ton créateur croyait réellement pouvoir sauver ses semblables. Mais il ne s'est jamais douté que c'était moi qui l'empêchais d'aboutir. Vous avez troublé mes plans, et pu vous échapper, retournant à votre monde barbare... Cela m'a mis en rage. J'ai compris que pour la réalisation de mon œuvre grandiose, il ne fallait pas détruire les mondes à la *fin* de leur évolution, mais *avant* même que cette évolution ne se produise... Pour cela, j'ai créé ce que vous appelez, dans votre ignorance, de la boue, et qui est en réalité une émanation matérielle de ma volonté et de mon psychisme. Je l'ai envoyée sur plusieurs mondes, à des époques différentes, afin de vérifier son efficacité... J'ai été rassuré... Mais, avant de m'en prendre aux arcanes cosmiques, il me restait un obstacle à surmonter, un ennemi à vaincre...

LYS fixa Gahonne droit dans les yeux.

— Cet ennemi, c'est toi, Gahonne-la-Rouge ! J'ignore par quel prodige tu as su te montrer moins aveugle que les autres humains, mais ton existence contrecarre mes plans ! Tu t'opposes à moi, tu es mon antithèse. Tant que tu vivras je ne pourrai détruire les univers, les recréer selon ma volonté. Je ne pourrai redonner la vie à des êtres à mon image ! je ne pourrai pas être dieu !

Il tendit son éprouvette vers la jeune femme.

— Il y a dans ce tube le tout premier échantillon de la matière régénératrice qui va laver le cosmos de ses souillures ! Je viens de la fabriquer. Je me réjouis de l'expérimenter sur toi ! Elle va te détruire lentement, t'infligeant des tortures à la mesure de la haine que je te porte ! Puis elle détruira cette caricature d'homme qui se tient à tes

côtés ! Enfin elle détruira ce monde, et les autres, et...

Gahonne siffla entre ses dents, méprisante.

— Tu n'es vraiment qu'un pauvre imbécile ! cracha-t-elle. Tu ne te rends même pas compte que ça ne pourra jamais marcher !

Pour la première fois, LYS parut presque humain. Une lueur de doute flamba dans ses yeux, et ce fut pour la jeune femme un grand réconfort. Ce fou n'était pas si sûr de lui qu'il voulait bien le clamer.

— Que dis-tu, misérable créature ? grinça le dément.

— Je dis ceci : tu es mon descendant. Si tu me tues, tu ne pourras jamais exister... Et tous tes projets tomberont à l'eau !

LYS eut un tressaillement. Il regarda son éprouvette, comme s'il la découvrait seulement. Discrètement, Barran se rapprocha de sa compagne, lui saisit la main, lui pressa brièvement les doigts.

— Il me semble que Gahonne a raison, dit le jeune homme. Nous nous trouvons en plein paradoxe spatio-temporel, mais nous ne pouvons échapper à des lois immuables. Si tu détruis ce qui se trouve à l'origine de ton existence, tu n'existeras plus... et ta boue non plus. Les univers seront éparpillés.

Gahonne fit un pas en avant.

— Tu n'avais pas songé à ça ! siffla-t-elle, non moins haineuse que son lointain produit. Tu t'es pris pour un dieu, mais tu n'en es pas un ! Tu condamnes les faiblesses des hommes, mais tu es affligé des mêmes faiblesses ! Tu ne vauds pas mieux que ceux que tu veux anéantir !

LYS avait accusé chacune des paroles de la jeune femme comme autant de coups de fouet. Son visage s'était convulsé de rage, pour ne plus être qu'un masque grimaçant. Sa main tenant l'éprouvette tremblait, la boue s'agitait à l'intérieur.

— Tu as perdu ! reprit Gahonne. C'est toi que nous allons détruire !

LYS darda sur la jeune femme un regard vide. De la sueur coulait sur son front Soudain, il éructa :

— Je vais te tuer ! Tant pis si je ne deviens jamais un dieu ! Tant pis si je disparaîs ! Une fois que j'aurai initié le processus d'anéantissement plus rien ne pourra l'arrêter ! Tu mourras, chienne d'Aramandar ! Je veux t'entendre hurler ton agonie ! Je veux...

Il leva son éprouvette, pour la fracasser sur le sol. Alors Gahonne leva les mains. En un éclair la Porte de Flamme se matérialisa au-dessus de LYS. Cela ne dura qu'une fraction d'instant. Le dément esquissa un geste. Mais déjà la Porte s'effaçait.

LYS considéra, stupide, sa main qui n'étreignait plus que le vide. L'éprouvette contenant la matière mortelle avait disparu !

— Mais... mais... que... bredouilla LYS.

Gahonne serra les poings.

— Imbécile ! grinça-t-elle, aveuglé par ton orgueil et ta folie, tu as oublié mes pouvoirs ! À présent nous nous retrouvons un peu *avant* que tu n'aies inventé ta merveille de destruction ! Ta boue n'existe pas, LYS ! Elle n'existera *jamais* ! Tu n'as encore mis au point *aucun* plan d'anéantissement des mondes et des hommes !

À côté d'elle, Barran s'était contracté. Il bondit brusquement sur son créateur, les mains tendues. Mais, avant qu'il l'atteigne, il parut se heurter à un mur invisible, et s'effondra sur le sol.

— Il est protégé par un champ de force ! hurla le jeune homme.

Gahonne, qui s'apprêtait elle-même à bondir, s'immobilisa. LYS éclata d'un rire strident.

— Vous ne m'aurez pas ! cria-t-il. Je fabriquerai mon arme de destruction ! Je m'exilerai en un monde où vous ne pourrez jamais me retrouver. Et, de là, j'accomplirai mon œuvre ! Ce n'est que partie remise, Gahonne-la-Rouge ! L'univers n'échappera pas au sort que je lui réserve !

Il fit demi-tour, tandis que Barran se relevait, tremblant de rage impuissante, et s'éloigna le long d'un corridor. Ils le virent ouvrir une porte. Avant de disparaître, il leur fit un signe ironique.

— Ce n'est pas possible ! cria Gahonne. Il ne va pas nous échapper, tout de même !

Elle darda un regard désespéré vers son compagnon.

— Il faut le poursuivre ! Est-ce que tu peux déconnecter ce champ de force ?

Barran hocha la tête. Il s'affairait déjà à une console, faisant apparaître les taches colorées habituelles. Frémissante d'impatience,

Gahonne attendit.

— Ce salaud a protégé son champ de force par un code, maugréa Barran.

— Dépêche-toi !

— Je fais ce que je peux... Mais s'il utilise la Porte pour filer, ça sera dur de le retrouver.

— De ce côté-là, ne t'inquiète pas.

— Comment ?

— J'en sais plus que lui sur la Porte de Flamme... Il peut changer d'univers, nous le rattraperons toujours !

Barran la regarda, admiratif. Elle sourit.

— Tu sais, je pourrais faire bien d'autres choses, plus incroyables encore. Les Aramandars tiennent leurs pouvoirs des origines de la vie. C'est pour ça qu'ils sont... différents. Je pourrais réellement devenir la personne la plus puissante du monde, si je le voulais... Il m'appartient d'être sage...

— Ça y est ! la coupa Barran. J'ai trouvé le code... Le champ de force est supprimé.

Gahonne s'avança dans le corridor. Aucun obstacle ne l'arrêta. Barran la rejoignit. Il tenait une barre métallique, arrachée à un des meubles de la salle. Prudemment, ils s'approchèrent de la porte par où avait disparu LYS. Ils échangèrent un regard. D'un violent coup de pied, Barran ouvrit la porte. Gahonne jeta un regard prudent. Avec LYS, ils pouvaient s'attendre à n'importe quelle trahison.

Ils découvrirent la perspective d'un des boyaux du système de communication souterrain de la ville. Gahonne jura sourdement.

— Comment savoir où cette ordure a filé ? maugréa-t-elle.

— Réfléchissons, répliqua posément Barran. Essayons de nous mettre à sa place... À mon sens, la première chose qu'il va vouloir faire, c'est utiliser la Porte de Flamme pour s'échapper. Mais il sait que nous l'y suivrons... Il va donc essayer de se rabattre sur son arme favorite pour nous éliminer. La boue... De combien de temps es-tu remontée, pour faire disparaître son éprouvette ?

— Très peu. Un jour ou deux, pas plus. Où veux-tu en venir ?

— À ceci : il n'a sûrement pas créé sa boue dans un laboratoire officiel, comme ceux de l'université où nous nous trouvions, cela aurait inmanquablement attiré l'attention des autres chercheurs... La question est de savoir où il a concocté sa petite cuisine...

Gahonne scrutait anxieusement le visage de son ami. Les yeux de Barran se mirent à luire.

— Le labo du musée ! s'exclama le jeune homme. Bien sûr ! Il n'y a que là qu'il aura pu travailler en toute discrétion. Et comme par hasard, une ligne directe mène de l'université au musée !

Il montra une navette, qui attendait, à quelque distance.

— En route !

Gahonne se mordit les lèvres. Avec ou sans la Porte de Flamme, l'histoire se répétait. Ils allaient de nouveau devoir affronter, sous terre, leur ennemi. Cela lui nouait les tripes.

Mais, sans faiblir, elle emboîta le pas à son compagnon. Ils s'approchèrent de la navette. Gahonne regardait le véhicule, pleine d'appréhension. Le fuseau métallique luisait dans la semi-obscurité du boyau poli. Sa verrière était légèrement soulevée.

— Attends ! cria soudainement la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Gahonne s'était figée. Le souvenir du renard roux, mort dans son piège, lui revenait à l'esprit. Son totem, qu'elle avait vu, raidi par le gel, le museau crispé dans un ultime spasme d'agonie... Cette impression désagréable qui ne l'avait pas quittée depuis...

— Il ne faut pas prendre cette navette, souffla-t-elle.

Barran fronça les sourcils. Brandissant machinalement sa barre de fer, il jeta un regard à travers la verrière, souffla entre ses dents.

— Bien deviné, murmura-t-il. Ce salaud a posé une charge à dépression sous le tableau de commande. On ouvrirait la verrière et *pfuittt...* Plus personne !

Il s'agenouilla devant le nez de la navette, tâtonna. Une trappe s'ouvrit. Il y glissa le bras, se pencha, le visage contracté.

— Sois prudent ! gémit Gahonne, la bouche sèche.

Barran se contenta de lui grimacer un sourire. Il fouilla quelques instants dans le réseau de connexions du système de guidage de la navette, retira son bras.

— En arrière ! cria-t-il.

Ils se réfugièrent dans le corridor d'accès au boyau. La navette s'ébranla. Elle n'avait pas quitté la station qu'une lueur l'illumina. L'explosion retentit, violente. Le petit véhicule fut désintégré. La lumière, dans le boyau, vacilla un instant.

— Et voilà, ricana Barran. À présent, nous sommes morts ! À nous d'en profiter pour baiser LYS !

Il montra le couloir. Contournant les débris fumants de la navette, les deux jeunes gens l'enfilèrent au pas de course...

CHAPITRE XIII

Gahonne se plia en deux, une main crispée sur son flanc.

— C'est encore loin ? haleta-t-elle.

Barran soufflait également, la bouche entrouverte. Malgré leur entraînement cette interminable course sous terre les avait épuisés. À plusieurs reprises, ils avaient croisé des navettes immobiles, sans les emprunter, de peur que LYS, de son repaire, s'apercevant que l'une d'elles se mettait en route, ne devine qu'ils étaient toujours en vie.

— Non, répondit Barran. Nous sommes arrivés !

Il montrait un ascenseur.

— Mais nous n'allons pas passer par là... Suis-moi !

Il l'entraîna jusque vers une niche, à flanc de paroi. Il regarda vers le haut. Gahonne l'imita. Elle distingua un échelon métallique, saillant du mur.

— C'est un boyau d'entretien de l'ascenseur. Ça sera plus long, mais plus discret...

Il enfila sa barre de fer dans la ceinture de sa combinaison, empoigna l'échelle et se mit à grimper. Gahonne l'imita, avec la sensation d'être devenue un rat en train de s'enfiler dans quelque galerie.

Durant de longues minutes, les deux jeunes gens gravirent les échelons du boyau. Le silence était uniquement troublé par l'écho de leur respiration, et il faisait si sombre que Gahonne distinguait à peine la silhouette de son compagnon, quelques échelons au-dessus d'elle. Soudain, Barran s'immobilisa. Gahonne fit de même.

— Nous arrivons dans un des sous-sols du musée, souffla Barran.

Il s'escrimait à une tâche que la jeune femme n'identifia pas. Enfin, elle vit son ami s'engager dans une ouverture étroite.

— Viens...

Gahonne ne se le fit pas dire deux fois. Elle effectua un rétablissement, se retrouva dans une longue pièce basse, encombrée de caisses et containers soigneusement alignés et étiquetés.

— Nous sommes dans les réserves, chuchota Barran. On y entrepose tout ce qui ne peut être exposé... Dans ce container, par exemple, sont stockés des livres datant de plusieurs dizaines de milliers d'années, traités pour résister à l'usure du temps.

Sa voix vibrait d'excitation et Gahonne comprit que son ami retrouvait ses émois d'autrefois, quand sa programmation lui laissait croire qu'il était le conservateur de ce musée. Mais pour elle, qui ignorait ce qu'était un livre, il n'y avait là que d'éventuelles cachettes d'où pourrait les surprendre leur ennemi.

— Nous ne pouvons pas rester, dit-elle.

— Tu as raison... Mais dans ces réserves, il y a d'autres choses qui pourront nous intéresser. Suis-moi !

Ils sortirent de la pièce, en traversèrent une deuxième, pareillement encombrée, puis une troisième. Barran n'hésitait pas sur le chemin qu'il suivait. À un moment, il s'arrêta à proximité d'un boîtier qui flottait en apesanteur, le long du mur, et effectua des gestes incompréhensibles des deux mains.

— C'est un système d'alarme, expliqua le jeune homme. Je l'ai déconnecté... Heureusement que je n'ai pas oublié le code !

Ils franchirent deux nouvelles salles.

— Voilà ! C'est ici que commence la section « armes ».

Barran ouvrit un container en appuyant sur un clavier de commande. Gahonne découvrit de longues épées, alignées sous des films transparents. Elle en saisit une, appréciant son poids. Dans un autre container, elle choisit pareillement un puissant arc à double courbure et de longues flèches à pointes barbelées.

— Incroyable que ces armes aient traversé le temps et soient en aussi bon état ! marmonna-t-elle.

— Je crois que la logique temporelle n'a pas cours là où nous nous trouvons, répliqua Barran. Moi, si tu veux bien, je choisirai plus moderne...

Il opta pour un désintégrateur comme ils en avaient déjà employé,

et un tube lance-roquettes miniaturisé. Il regarda vers le plafond.

— Et maintenant, direction les laboratoires. Si LYS est bien dans ce bâtiment, c'est là que nous le trouverons !

Ils se mirent en marche, conscients de jouer leur va-tout.

Ils traversèrent plusieurs salles, montèrent un escalier, enfilèrent un corridor. Barran marchait prudemment, son désintégrateur braqué devant lui. Les deux jeunes gens étouffaient le bruit de leurs pas, et pourtant l'écho leur en semblait assourdissant. Gahonne ne pouvait dissiper une sensation grandissante de doute. Tout se passait trop bien, tout était trop facile !

À croire que LYS allait tomber entre leurs mains sans coup férir. Ce n'était pas possible. Ce chien avait dû prévoir une ultime parade, en cas de poursuite. En même temps, un sentiment d'artifice étreignait le cœur de la jeune femme. Tout lui apparut irréel.

Une porte, luisante dans l'éclairage intérieur, se découpa devant eux.

— Voilà, chuchota Barran. Le labo se trouve derrière.

Il fit un pas. Gahonne le retint par le bras.

— J'ai peur, souffla la jeune femme.

— Nous ne craignons rien. Il nous croit morts !

— Non... Je redoute une dernière trahison. Ce... ce mauvais pressentiment...

Barran fronça les sourcils.

— Très bien, dit-il. J'ai appris à respecter tes pressentiments...

Il leva son lance-roquettes, visa la porte.

— Ne prenons pas de risques...

Il tira. Dans un chuintement aigu, la charge partit, frappa l'huis en son centre.

Il y eut une explosion si violente que Gahonne fut projetée en arrière et se reçut sur les fesses. La porte se volatilisa.

Au même instant les murs du musée s'anéantirent. Un immense tourbillon glacé s'éleva, aveuglant les deux jeunes gens. Le sol trembla, un grondement infernal monta des entrailles de la terre. Gahonne poussa un cri d'épouvante, se raccrocha instinctivement à la main de Barran.

Le calme revint. Gahonne rouvrit les yeux.

Elle crut que sa raison avait sombré.

Tout autour d'eux s'étendait la plaine couverte de neige. L'air était si froid que leur haleine gelait contre leur visage et chaque pouce-carré de leur peau nue semblait percé de mille aiguilles invisibles. Sur leur gauche, les taillis étiraient vers le ciel gris leurs branches rabougries. Sur leur droite, la rivière de l'Ours brillait, prise par les glaces. À l'horizon s'élevaient les collines où ils avaient leur caverne. Il ne pouvait y avoir le moindre doute. Ce paysage, ils le connaissaient par cœur. Ils étaient revenus chez eux, au milieu de la steppe.

— Qu'est-ce que cette fantasmagorie ? murmura Gahonne, un épais nuage blanc s'exhalant de ses lèvres.

— Je n'en sais rien, répondit Barran.

Ils firent quelques pas. La neige glacée cédait sous leurs pieds et ils s'y enfonçaient à mi-mollet. Leurs combinaisons les protégeaient efficacement du froid, du moins pour l'instant, mais ils ne sentaient déjà plus leurs doigts, et durent enfouir leurs mains dans leurs poches.

— En tout cas, reprit Gahonne, nous sommes toujours sur la piste de LYS. Regarde...

Du menton, elle montrait des empreintes de pas qui s'éloignaient aussi profondes que les leurs, en direction de la rivière gelée.

— Tu crois que c'est lui ?

— Qui d'autre ? Ce sont des traces de pieds dépourvus de raquettes. N'importe quel chasseur en porterait sur un tel champ de neige... Elles sont toutes fraîches. Il faut les suivre !

Ils se mirent en marche. Leur avance était pénible, chaque pas leur coûtant de violents efforts. Dans le cœur de Gahonne brûlait un instinct de mort. Elle sentait que sa longue traque touchait à sa fin. D'une façon ou d'une autre, ils allaient en découdre, elle et son lointain descendant. De leur affrontement allait dépendre le sort des mondes.

Soudain, il sembla à la jeune femme qu'elle distinguait un mouvement furtif, sur sa droite.

— Là ! s'écria-t-elle. Quelque chose !

Barran se tourna dans la direction qu'elle indiquait.

— Je n'ai rien vu, grommela-t-il.

Ils observèrent l'étendue immaculée. Le mouvement ne se répéta pas.

— Peut-être un lièvre des neiges...

Gahonne secoua la tête. Ce n'était *pas* un lièvre des neiges. Elle le savait dans chacune de ses fibres. Malgré le froid, elle posa sa main sur la poignée de son épée. La garde métallique colla à sa peau nue, et elle ressentit une vive brûlure lorsqu'elle la retira, en un réflexe.

— Nous ne pourrons pas tenir longtemps, dit Barran. Nos oreilles, notre nez et nos doigts vont geler... Gahonne, si nous sommes bien revenus dans notre monde, nous devons regagner la caverne pour nous vêtir plus chaudement. Ensuite seulement, nous reprendrons la poursuite.

Gahonne serra les dents sans répondre. Barran avait raison, mais elle enrageait à l'idée de se détourner de son insaisissable ennemi.

— Si nous périssons gelés sur pied, insista Barran, ça n'arrangera pas les affaires des mondes !

Gahonne soupira et acquiesça. Les traces dans la neige se dirigeaient également vers les collines. Peut-être ne les perdraient-ils pas de vue trop longtemps.

— Bien... Allons-y !

Ils reprirent leur avance. Heureusement, le vent ne soufflait pas, ce qui aurait encore augmenté leurs souffrances. Mais chaque pas leur tirait des gémissements. Au pied de la crête qu'ils devaient franchir pour accéder au lit de la rivière de l'Ours, la neige s'était accumulée en congères, et ils s'enfoncèrent jusqu'à la taille. LYS avait dû éprouver les mêmes difficultés qu'eux. Il était tombé plusieurs fois, comme ses traces l'indiquaient. Gahonne espéra qu'il s'était gelé à mort !

Péniblement, ils atteignirent le sommet de la crête, le franchirent,

des larmes coulant sur leurs joues et y gelant instantanément.

Ils se figèrent contemplant avec incrédulité la foule qui les attendait au bord du cours d'eau...

Tout d'abord, Gahonne fut certaine d'avoir perdu la raison. Le froid avait dû détruire son cerveau. À moins que ce fût un mirage, une illusion de ses sens abusés. Aucune foule ne pouvait se trouver là. Surtout cette foule-là !

Elle ne les connaissait pas tous, ceux qui la considéraient avec des yeux immenses, creux, au milieu de leurs visages blafards, qui tendaient vers elle leurs membres décharnés, avançant du même pas mécanique, saccadé, leurs haillons flottant autour de leurs corps maigres. Mais elle en reconnaissait beaucoup, et la folie s'emparait d'elle.

Almahat... Lagonthar... les Latahirs... Gonther, qui l'avait violée et qu'elle avait tué à coups de poignard. Bien d'autres : Thorfaal, Lominohaa, les Askanis, les Alahmrs, Arkheb, Patcham le scribe, Sarhaati, les convives de la fête, témoins de sa faute. Et la multitude des habitants de Satmoor, et les Etchènes, et d'autres, inconnus, qui devaient avoir vécu dans un monde, *des mondes* parallèles, des époques différentes, fantômes mus par quelque magie perverse, et qui s'apprêtaient à l'anéantir.

Gahonne darda un regard éperdu vers Barran. Son compagnon était pareillement saisi. Ils se retournèrent. Les morts vivants affluaient innombrables, et le crissement de leurs pas maladroits, dans la neige gelée, se transformait en un roulement un grondement semblable à celui d'un raz de marée accourant de l'horizon.

— Par tous les dieux... gémit la jeune femme. Nous sommes perdus !

Malgré le froid, elle dégaina son épée. Ce serait une lutte sans espoir, elle en avait conscience. Mais que pouvait-elle faire, sinon mourir en se battant ?

— Alors, Gahonne-la-Rouge, dit une voix sépulcrale. Que penses-tu de ma petite surprise ?

Elle leva les yeux, battit des paupières sans comprendre. LYS se tenait là, flottant dans l'espace, à quelques pieds du sol, dominé par la masse mouvante de la Porte de Flamme. Il semblait immense, pareil à

un spectre, mais pourtant de chair et de sang, comme en suspens à travers les dimensions.

— Vois-tu, reprit-il, comme Gahonne ne répliquait pas, je ne suis pas aussi stupide que tu le pensais. J'avais prévu que, par chance ou par calcul, tu parviennes à m'acculer dans quelque monde et me mettes en danger. Alors, à l'avance, j'avais prévu une parade. Une parade à laquelle tu étais loin de t'attendre...

Il pérorait, infiniment satisfait de lui-même. Gahonne eut du mal à détourner le regard de son maigre visage. La foule des fantômes avançait toujours, mais le temps s'était ralenti, suspendu. Gahonne ressentit sa trame, tangible. Elle devina, avant de le voir, le mouvement de Barran qui levait son lance-roquettes, le dirigeait vers la meute. Elle entendit ses paroles, lointaines, traînantes :

— Arrière... *vous n'existez pas !*

LYS eut un sourd ricanement.

— Il est vrai que tu as capté à ton profit l'énergie de la Porte de Flamme ! Mais ce que tu vois là, je l'avais imaginé *avant* que tu me menaces. Comment aurais-tu pu le deviner, pauvre idiot ? Alors que tu te traînais en ton monde barbare et glacé, je m'y trouvais *déjà*, attendant que s'accomplisse cette éventualité que tu vis, tendant mon piège aussi patiemment que tu tendais le tien pour capturer... un renard roux. Te souviens-tu ?

Gahonne grinça des dents. Malgré le froid, elle transpirait sous sa combinaison. Sa haine la brûlait, en même temps que le sentiment de son impuissance. Elle avait cru manœuvrer LYS, mais ce dernier avait utilisé, contre elle, les mêmes armes qu'elle avait employées : l'espace et le temps.

— Tu vas mourir, reprit LYS, et je me repaîtrai au spectacle de ta mise à mort. Peu importe que je sois anéanti, que je n'existe jamais, que cette misérable graine, en ton sein, n'engendre jamais LYS des Aramandars... Les mondes n'existeront pas non plus, et c'est tout ce qui m'importe !

La gorge de Gahonne se dénoua enfin.

— Pourquoi ? souffla-t-elle. Pourquoi t'être complu dans ce rôle destructeur ? N'aurais-tu pas aimé bâtir, au lieu de détruire ? Donner la vie, au lieu de l'ôter ?

Les yeux de LYS flamboyèrent de haine.

— M'as-tu laissé le choix, Gahonne-la-Rouge ?

— Je ne comprends pas...

— *Toi*, tu es la Créatrice ! Tu es la *première* des Aramandars ! Tu es Éleihée ! Tu es le Bien, tu es la source de Vie... Mais toute vie doit s'achever. Tout commencement implique son achèvement... Je suis l'Achèvement. Je suis la mort ! Je suis la FIN...

Il se frappa le front.

— Regarde mon image, toi qui es mon ancêtre. Je vais renaître de ta dépouille, lorsque tu t'éteindras. Je créerai une autre Porte de Flamme, et pérenniserai l'écoulement du temps... Tu as fait en sorte que ma boue purificatrice n'existe pas... Je fais en sorte que ta Porte n'existe pas non plus... Belle égalité, non ?

Gahonne ne répondit pas. À côté d'elle, Barran appuyait sur la détente de son arme, et le jet de flamme de la charge sismique filait vers les premiers rangs des spectres. L'explosion retentissait, titanesque, mais comme amortie dans un épais brouillard. Des corps volaient au ralenti, hachés par le souffle, s'engloutissaient dans le cratère qui s'ouvrait à la surface du sol. Mais d'autres spectres accouraient, indifférents à leur propre anéantissement, aveuglés par leur acharnement à déchirer de leurs ongles l'homme et la femme livrés à leur furie.

Le rire de LYS roula sur la plaine enneigée...

Alors le temps reprit son cours normal. Aux oreilles de Gahonne, les sons redevinrent nets. Les cris de Barran résonnèrent dans sa tête.

— Cette fois, j'en ai assez ! hurlait le jeune homme en réarmant fébrilement *Assez* !

Il fit feu, déchargeant méthodiquement son lance-roquettes, taillant des coupes sombres dans les rangs de leurs assaillants. Puis il épaula son désintégré. Les premiers spectres n'étaient plus qu'à dix pas.

— J'y vais, Gahonne ! rugit-il en se jetant en avant.

La jeune femme voulut le retenir. Mais déjà il pénétrait parmi la foule, faisant feu à bout portant, criant à tue-tête. Désespérément, alors que la meute des fantômes se refermait sur lui, Gahonne saisit son arc, encocha une flèche.

Et elle vit Éleihée...

La vieille Aramandar – *elle-même*, Gahonne-la-Rouge – se tenait exactement comme LYS, au-dessus du sol, assise dans sa posture favorite, et ses yeux vides fixaient la jeune femme. Ses lèvres remuaient, et il fallut à Gahonne ce qui sembla une éternité, pour qu'elle comprenne ses paroles :

— Le symbole... Tu dois le détruire, Gahonne-des-Aramandars... Tu dois annihiler son influence néfaste... Tu dois supprimer cette aberration à travers l'espace et le temps... Tu dois faire en sorte que tout redevienne normal... normal... normal...

Gahonne se pétrifia. Il lui parut qu'un spectre tendait vers elle une main griffue, pour lui arracher les yeux...

Elle leva son arc, bandant la corde, et la perspective de sa flèche se confondit avec le front de LYS...

Elle lâcha son trait à l'instant même où les ongles labouraient son front. Un flot de sang l'aveugla, alors qu'elle détournait la tête. Elle poussa un cri...

Un cri couvert par un grondement plus sonore que mille tremblements de terre, mille raz de marée, mille flots d'équinoxe, l'entrechoquement des univers.

Gahonne perdit connaissance...

Lorsqu'elle revint à elle, une sensation de froid mortel lui glaçait le corps. Elle eut beaucoup de mal à remuer un bras. Amenant sa main devant ses yeux, elle la découvrit vêtue d'un gant de peau tannée. Le lacet de sa moufle était passé à son poignet. Machinalement elle tâtonna pour enfiler le vêtement de fourrure. Elle leva la tête, par saccades. Un vent violent soufflait sur la plaine, et plaquait sur son visage un grésil qui se transformait en glace. Ahanant elle se retourna pour opposer son dos au blizzard et releva sa capuche sur ses cheveux. Sa pelisse était ouverte. Elle la referma et se sentit mieux.

Son cerveau fonctionnait mal. Était-ce le froid qui l'engourdisait ? Que faisait-elle, seule, loin de sa caverne, en pleine tempête de neige ? Où était...

La mémoire lui revint d'un coup. Elle eut un haut-le-corps, se dressa d'un bond, ramassant machinalement son arc dans la neige. Elle leva la tête. Dans le ciel, des nuages filaient à toute vitesse, annonçant le déchaînement proche de l'ouragan. Elle chercha du

regard LYS, la Porte de Flamme. En vain... Le mage avait disparu, emportant avec lui son sortilège. Une griffe déchira la gorge de la jeune femme. Les spectres... Elle pivota sur elle-même, s'efforçant de faire naître un peu de chaleur dans ses membres gourds. Dans la lumière du jour déclinant, l'étendue de neige était vierge de toute trace de pas, hormis les siennes. Aucun mort vivant ne se tenait auprès d'elle, rien n'indiquait qu'il y en ait jamais eu.

— C'est... c'est impossible ! balbutia la jeune femme, portant sa main à son front.

La douleur de sa blessure la fit grimacer. Non... Elle n'avait pas rêvé. Elle avait bien failli perdre la vue. Si elle n'avait pas détourné la tête, ses yeux... comme ceux d'Éleihée...

— Éleihée !

Elle avait poussé un cri. À l'instant même, se retournant, elle vit l'Aramandar, accroupie à deux pas d'elle. Elle la dévisagea avec incrédulité.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-elle.

Éleihée eut un sourire infiniment las, mais empreint de soulagement.

— Tu as gagné, Gahonne-la-Rouge. Tu as chassé l'entité malfaisante qui voulait réduire à néant l'œuvre des Aramandars.

— Mais comment ? Avec une simple flèche ?

— Il s'agissait de bien autre chose. Cette flèche n'était qu'un moyen. Mais c'est *toi* qui as su frapper le symbole pervers de la Porte de Flamme... C'est à toi, dorénavant, qu'il appartiendra de la recréer, purifiée de ses tares, délivrée de l'emprise malfaisante du Mal... Une lourde tâche, Gahonne... Mais à ta portée. Ton action a modifié le cours du temps, l'évolution de ce monde, des autres mondes, des univers. LYS voulait être Dieu. C'est toi qui seras déesse...

Gahonne secoua la tête.

— Il est vrai que j'ai modifié le cours des choses, Éleihée. Mais je ne veux pas être déesse. Je ne suis qu'une femme et...

Elle s'interrompit glacée par tout autre chose que le simple froid hivernal.

— Barran ? interrogea-t-elle. Où est Barran ?

Elle tourna sur elle-même, faisant crisser la neige sous ses pas, les yeux exorbités.

— Barran ! hurla-t-elle. Barran ! Où es-tu ?

Elle ne l'avait pas vu en revenant à elle. Elle ne s'en était pas rendu compte, son esprit étant obscurci par l'émoi. À présent devant ses yeux, revenait l'image de son ami englouti par la foule des spectres...

— Barran ! reprit-elle, sa voix déformée par les sanglots. Barraaaan !

Elle courut allant et revenant sur ses pas, appelant se tordant les mains de désespoir. L'évidence lui apparaissait implacable.

Elle tomba à genoux dans la neige, se recroquevillant sur elle-même, se laissant aller au désespoir. Barran... Barran avait disparu. De toutes ses forces, elle souhaita mourir.

Deux mains se posèrent sur ses épaules. Elle leva son visage ravagé de douleur vers celui d'Éleihée.

— Tu as changé le cours des événements, répéta la vieille Aramandar. Dans une autre probabilité, j'avais perdu mes yeux au cours de ce combat Toi, tu les as conservés... Barran appartenait à cette autre probabilité. Il était la création de LYS. Souviens-toi de ce qu'il t'avait dit : Il ne pouvait survivre hors de son monde. Il n'était pas un Aramandar. Il n'est plus... Il n'a jamais existé, Gahonne-la-Rouge. Tu dois l'accepter...

Gahonne repoussa violemment cette autre elle-même.

— Je l'aime ! rugit-elle. Je l'aime plus que les hommes, plus que les mondes ! Plus... plus que toi, vieille folle ! Plus que moi-même !

Elle se leva, se frappa le ventre.

— Je porte son enfant, comprends-tu ! Son enfant... C'est bien la preuve qu'il a existé ! Qu'il existe encore !

Éleihée secoua lentement la tête.

— Cela ne se peut. Tu as refermé la Porte, et scellé le cours du destin. Je comprends ta souffrance, Gahonne-la-Rouge, car je l'ai partagée... Mais le sort des Aramandars n'est que souffrance. Ils ne peuvent s'appartenir. Ils appartiennent à la Loi cosmique. La solitude

est leur lot...

Gahonne demeura muette. Éleihée soupira.

— Moi aussi, j'appartenais à une autre probabilité existentielle... Je vais enfin pouvoir m'effacer, mourir, rejoindre l'infini d'où mon enveloppe charnelle a été tirée. Je sais que tu accompliras ton œuvre, ma fille. Je crois en toi...

Lentement, la silhouette d'Éleihée perdit de sa consistance, ne fut plus qu'un éther flottant sur le champ de neige et que le vent dissipa.

— Va au diable ! siffla Gahonne.

Se courbant dans le blizzard, elle prit le chemin de la caverne...

*

Le regard fixe, Gahonne-la-Rouge contemplait les flammes du feu qu'elle avait allumé à l'entrée de son abri. Le vent du soir lui apportait des senteurs estivales. En contrebas, au bord de la rivière, une antilope cheminait, humant la brise, alertée par l'effluve de quelque fauve. À l'horizon, la masse sombre et mouvante d'un troupeau de bisons faisait se lever des nuages de poussière.

Le visage dur, la bouche plissée d'une moue sévère, la jeune femme remonta sa fourrure sur ses épaules nues. Elle se pencha sur le berceau d'écorce où s'agitait son bébé...

Son bébé... Son fils... Le fils de Barran.

— Oïchi, l'appela-t-elle. Oïchi...

L'enfant vagit. Elle se pencha, le saisit, l'attira contre sa poitrine. Une expression de douceur atténua la sévérité de ses traits, lorsque la petite bouche se moula sur la pointe de son sein. Une larme perla à l'angle de ses paupières. Mais, presque aussitôt, son visage reprit son impassibilité, sa froideur.

— Bois mon lait, Oïchi, murmura Gahonne-la-Rouge. Oïchi des Aramandars... Bois mon lait, et qu'il te donne ma force et ma volonté...

L'enfant téta, puis s'amollit, fermant les yeux. Gahonne le serra contre elle, embrassa ses cheveux couleur de flamme.

Un long moment, Gahonne demeura accroupie, à contempler les

étoiles, berçant son fils dans ses bras. Chataham s'ébroua, dans le fond de la caverne. Elle soupira et se leva. Elle était nue, mais son poignard battait contre sa hanche. Elle s'approcha du cheval, qui tendit le museau pour flairer le petit être qu'elle lui présentait.

— Nous partirons bientôt, dit la jeune femme. Bientôt, Chataham... Nous suivrons la rivière de l'Ours, nous traverserons la plaine. Nous longerons les côtes de la Mer Intérieure. Nous...

Elle n'acheva pas sa phrase. Satmoor n'existait pas, n'avait jamais existé, n'existerait jamais... Mais peu importait. Elle partirait effectivement, entreprendrait son long voyage, en compagnie d'Oïchi, comme elle l'avait entrepris en compagnie de...

Elle recoucha Oïchi dans son berceau, s'avança vers les flammes grondantes. Elle leva le poing.

— Je sais que tu n'es pas mort, Barran ! clama-t-elle avec une telle force que sa voix roula au-dessus de la plaine comme un tonnerre. Je sais que tu m'attends ! J'arrive, mon aimé ! J'arrive, en compagnie de ton fils... Par tous les dieux, je te fais la promesse de n'être jamais en repos jusqu'à ce que nous soyons réunis !

Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Où que tu sois, je te retrouverai...

FIN

Cet ouvrage a été composé par EURONUMÉRIQUE à 92310 Sèvres, France et achevé d'imprimer en décembre 1994 sur les presses de Cox & Wyman Ltd. à Reading (Berkshire)

Dépôt légal : janvier 1995

Imprimé en Angleterre

[1] Cf. *La Porte de Flamme*.

[2] Cf. *La Porte de Flamme*.